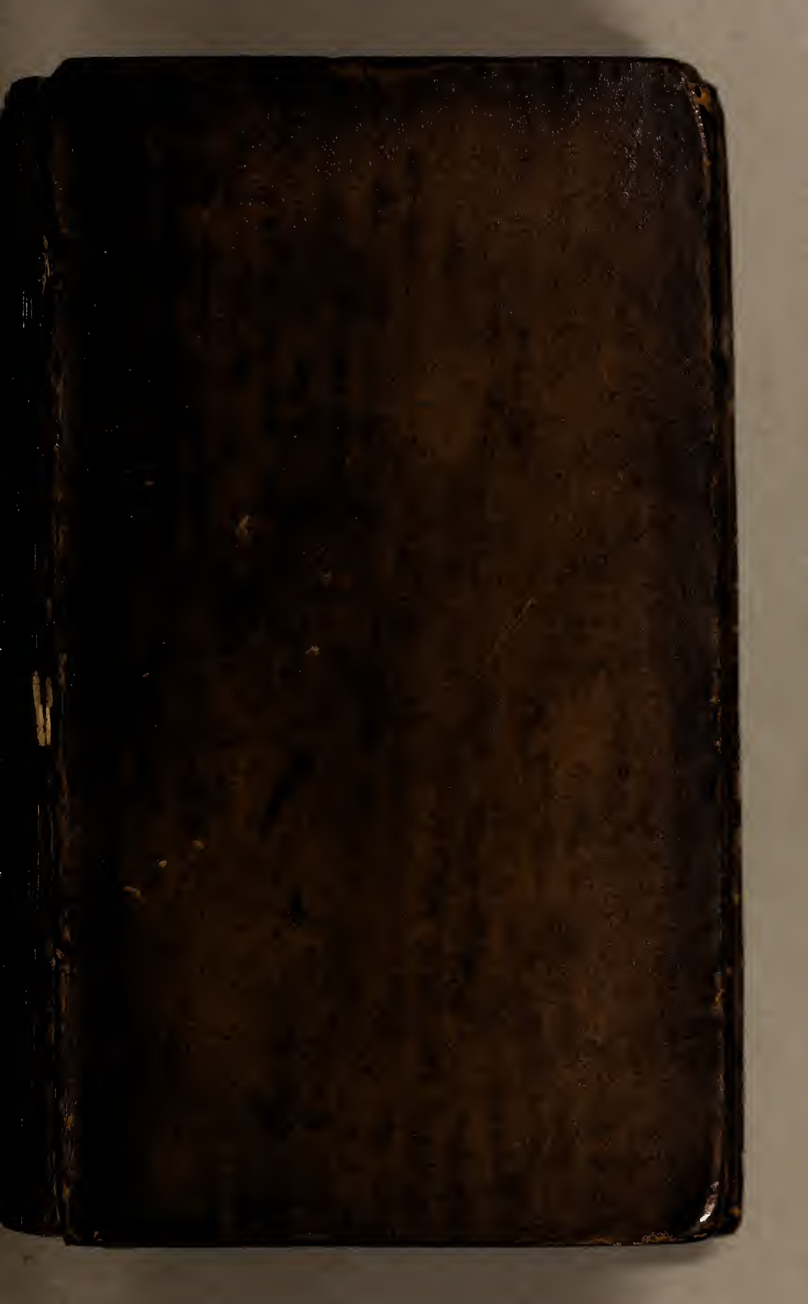


346



John Carter Brown.



HISTOIRE DE LA CONQUETE DU PEROU

HISTOIRE
DE
LA DÉCOUVERTE
ET
DE LA CONQUÊTE
DU PEROU,

TRADUITE DE L'ESPAGNOL
D'AUGUSTIN DE ZARATE;

Par S. D. C.

TOME PREMIER.

JOHN CARTER BROWN.



A PARIS,
PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. DCC. XLII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.



PREFACE
DU
TRADUCTEUR.

Entre plusieurs découvertes dans les Arts & dans les Sciences qu'on a faites depuis quelques centaines d'années, il y en a trois fort remarquables, qui ont produit de très grands effets dans le monde, bons & avantageux à quelques égards : mais aussi souvent mauvais & préjudiciables à la société humaine par la mauvaise disposition des hommes, qui fait qu'ils abusent de tout. Il n'est pas difficile de comprendre qu'on veut parler de l'invention de la poudre à canon vers la fin du quatorzieme siecle, de l'impression vers le milieu du quinzieme, & de la découverte du nouveau Monde au commencement du seizieme.

On n'ignore pas que Christophe Colomb en avoit découvert quelque chose dès l'an 1492, & que cinq ans après, en 1497, Americ Vespuce découvrit ce grand Continent qui a pris de lui le nom d'Amérique : mais on peut dire néanmoins que les plus grandes & les plus considérables parties n'en ont été découvertes qu'au commencement du seizieme siecle. On a trouvé en divers endroits des pays habités par des peuples fort barbares & fort sauvages, & pourtant presque par-tout quelque forme de Gouvernement & de Police. On a trouvé sur tout deux grands Empires gouvernés avec art & avec politique depuis quelques siecles par une assez longue suite de Rois : l'un, dans l'Amérique septentrionale, qui est le Mexique ; & l'autre, dans l'Amérique méridionale, qui est le Pérou. Ces deux grands Empires ont été découverts & conquis d'une maniere assez surprenante, par un petit nombre d'Espagnols, dans le cours de peu d'années : le Mexique par Fernand Cortez, & le Pérou par François Pizarre. Comme on vient de donner depuis peu au Public une Traduction Françoise, qui a été bien reçue, de l'Histoire qu'Antoine de Solis a écrite en Espagnol de cette

découverte & de cette conquête du Mexique : on a cru que l'Hiſtoire de la découverte& de la conquête du Perou en François, pourroit auſſi être agréable à pluſieurs perſonnes qui n'entendent pas l'Eſpagnol. On a donc choiſi un Hiſtorien qui paroît ſincere & déſintéreſſé, & qu'on ne ſauroit ſoupçonner de déguiſer la vérité en faveur de ſon Héros, parce qu'il n'en a point, & qu'on auroit peut-être de la peine à deviner de tous les perſonnages qui paroiſſent dans ſon Hiſtoire, s'il a de l'affection & de l'attachement pour quelqu'un plus que pour les autres. Cet Hiſtorien eſt Auguſtin de Zarate, qui écrit d'un ſtyle ſimple & naturel, mais avec beaucoup de bon ſens & d'une maniere qui paroît aſſez propre à faire que ſes Lecteurs s'intéreſſent dans ſon récit. Au reſte, perſonne n'ignore que la découverte du Perou & des riches mines qu'on y a trouvées,ont eu de grandes influences dans toutes les affaires de notre Europe, où l'argent eſt devenu beaucoup plus commun qu'il n'étoit auparavant. On ſait que vers la fin du quinzieme ſiecle, on trouvoit prodigieux que Louis XI, Roi de France, tirât de ſon Royaume *quarante-ſept cens*

mille francs par an, comme parle ſon Hiſtorien Philippe de Commines, qui remarque : (a) *Que Charles VII, prédéceſſeur de Louis, n'avoit jamais tiré que dix-huit cent mille francs, & qu'ainſi par cette exaction, plus que doublée, chacun eſtimoit le Royaume bien atténué, tant des grands, que des moyens, & que des petits; parce qu'ils avoient porté & ſouffert vingt ans, ou plus, de grandes & horribles tailles, qui ne furent jamais ſi grandes à trois millions de francs près.* Ce ſont les termes de cet Auteur. Aujourd'hui, dans les mêmes lieux où cela paroiſſoit ſi prodigieux alors, il ne feroit pas la dixieme ou la vingtieme partie de ce qui s'y leve, puiſqu'on n'y parle que par cinquantaine, & même par centaine de millions. A la vérité, il ne faut pas attribuer un ſi grand changement tout entier à la découverte du Perou; il y a pluſieurs autres cauſes qui concourent, & dont ce n'eſt pas ici le lieu de parler. Mais il faut pourtant avouer, que ſi ces précieux métaux, l'or & l'argent, n'avoient pas été apportés en quantité de ce nouveau Monde dans notre Europe, on n'y compteroit pas par de ſi groſſes

(a) *Liv. 5. Chap. 18.*

ſommes, & on n'y entretiendroit pas un ſi grand nombre de troupes reglées. Les Lecteurs ſeront donc, ſans doute, bien aiſes de voir comment a été découvert & conquis un pays d'où nous eſt venu tant de bien & tant de mal, par l'abus que les hommes font de tout, & qu'ils n'ont pas manqué de faire des richeſſes que ce pays nous a fournies. On a remarqué, que dans l'eſpace de moins de cinquante ans, des ſeules mines de Potoſi, on avoit apporté en Eſpagne, pour le quint du Roi ſeulement, près de quatre cent millions. On peut aiſément conjecturer par-là, combien, & Potoſi, & Porco, & Quito, & pluſieurs autres endroits, en ont pu fournir en plus de cent cinquante ans, tant pour le quint du Roi que pour le compte des Particuliers. On voit aujourd'hui une ville qui contient pour le moins quatre mille maiſons, belles & bien bâties, nommée Potoſi, & ſituée dans un lieu autrefois deſert; & qui, comme notre Auteur le remarque, doit ſa naiſſance à la découverte des mines de la montagne du même nom. Cette Ville a des Egliſes magnifiques, & tous ſes habitans ſont riches, & ne ſe ſervent qu'en vaiſſelle d'argent. Les autres Villes, dont il eſt

parlé dans cette Hiſtoire, ſubſiſtent encore aujourd'hui pour la plupart; & les plus conſidérables ſont Quito, Ciutad de Los Reyes ou Lima, Cuſco, la Plata, Arequippa. Cuſco étoit autrefois la capitale de tout le pays, c'eſt aujourd'hui Los-Reyes qui l'eſt. Le Perou porte le titre de Royaume, & véritablement il eſt aſſez étendu & aſſez conſidérable pour mériter ce nom; ainſi ceux qui en ſont Gouverneurs pour le Roi d'Eſpagne, portent le nom de Vicerois. Il y a dans le pays pluſieurs Evêchés & deux Archevêchés, l'un à Los-Reyes, l'autre à la Plata, où il y a auſſi une Audience Royale, qui eſt une eſpece de Cour ſouveraine, à-peu-près comme ſont les Parlemens en France. Il y a encore une troiſieme ſemblable Cour à Quito; ſi bien que deux, ſavoir celle de Quito & celle de la Plata, ſont ſituées aux deux extrêmités du Royaume, & celle de Los-Reyes comme au milieu. Les mines du Perou continuent à fournir de l'or & de l'argent, & le pays auſſi à fournir la plupart des choſes néceſſaires pour la commodité, & même pour les délices de la vie. Au reſte, pour dire quelque choſe des regles qu'on s'eſt propoſé de ſuivre dans cette verſion, on a

regardé la fidélité comme le caractere essentiel d'une bonne Traduction, sur tout quand il s'agit d'Histoire. Ainsi, on a tâché de rendre par tout exactement le sens de l'original, sans s'attacher pourtant scrupuleusement aux termes, parce qu'on sait que chaque langue a des tours & des expressions qui lui sont propres, & qu'on ne sauroit rendre mot pour mot dans une autre, sans s'y exprimer d'une maniere barbare & obscure. Il arrive nécessairement de-là qu'il y a des beautés & des agrémens dans un original qu'on ne sauroit égaler dans une version : mais il se rencontre aussi quelquefois que la langue du Traducteur a des avantages, à cet égard, sur celle de son Auteur, & qu'on y peut exprimer plus nettement & avec plus de force & de naïveté certaines pensées, qu'elles ne peuvent l'être dans une autre langue. On se flatte que cela est arrivé en quelques endroits de cet Ouvrage, & qu'on a rendu le sens plus clair & plus net en François qu'il ne l'étoit dans l'Espagnol, comme ceux qui voudront se donner la peine de lire l'un & l'autre, le pourront aisément remarquer.

D'ailleurs, on avoue franchement,

qu'on a eu bien de la peine à se contenter soi-même pour rendre d'une maniere convenable quelques noms de charges, de poids, de mesures & de monnoies, tant parce qu'on n'avoit pas tous les livres où on auroit pu trouver les éclaircissemens nécessaires, qu'à cause que toutes ces choses ne se répondent pas exactement d'un pays à l'autre. Ainsi, on a été obligé de retenir en quelques endroits les noms mêmes qui se trouvent dans l'Espagnol, & on les a rendus en d'autres de la maniere qu'on a jugé la plus approchante & la plus convenable. Par exemple, on a retenu le nom de *Contratation* des Indes, (bien que ce mot ne soit pas connu en François,) parce qu'on ne pouvoit exprimer autrement d'une maniere convenable, une espece de Tribunal de Justice érigé en Espagne pour les affaires des Indes. On a retenu de même en quelques lieux le nom Espagnol, *Adelantado*, & en plusieurs autres on l'a traduit par celui de Président, qui semble y répondre assez bien, quoiqu'on reconnoisse que toutes les idées principales & accessoires qui se trouvent attachées à l'*Adelantado* Espagnol, ne se rencontrent pas dans le nom François de Président. On a rendu

le mot d'*Alcade*, qui eſt auſſi un nom de charge, quelquefois par le nom général de Magiſtrat, en d'autres lieux par celui de Juge de Police, & encore par celui de Prevôt, ſelon que cela paroiſſoit convenable au ſujet, parce que ce nom Eſpagnol a toutes ces diverſes ſignifications. On a retenu par tout le nom d'*Audience* & d'*Audience Royale*, pour ſignifier une eſpece de Cour ſouveraine, bien qu'il n'y en ait aucune ſous un ſemblable nom en France, & on n'a pas voulu mettre à la place le nom de Parlement : parce qu'encore qu'il y ait quelque reſſemblance entre ces deux choſes, il s'y trouve auſſi des différences conſidérables, & par la même raiſon on a retenu auſſi le nom d'*Auditeur*, au lieu de le rendre par celui de Conſeiller. On a traduit de même *Maeſtre de Campo*, Meſtre de Camp, ou Meſtre de Camp général, bien qu'on n'ignore pas qu'il y a de la différence entre le *Maeſtre de Campo* Eſpagnol, qui déſigne un Officier qui commande également la Cavalerie & l'Infanterie ſous le Général; & le Meſtre de Camp général François, qui ſignifie ſeulement aujourd'hui le ſecond Officier de la Cavalerie Legere, qui la commande toute en l'abſence du Colonel

général de cette Cavalerie. On auroit pu traduire *Maestre de Campo*, par Lieutenant Général, à quoi il semble qu'il ne répond pas mal : mais comme dans le tems que notre Auteur écrivoit, le nom de Mestre de Camp se donnoit aux Officiers d'Infanterie qu'on nomme aujourd'hui Colonels, tout de même qu'aux Officiers de Cavalerie, & cela en France comme en Espagne, on a mieux aimé retenir le nom de Mestre de Camp Général, comme il est dans l'Espagnol, que de mettre à la place celui de Lieutenant Général. A l'égard des monnoies, on en a usé à-peu-près de la même maniere : on a retenu en quelques endroits le nom Espagnol de *Pesos*, parce qu'on s'en sert aussi quelquefois en François comme en d'autres langues de l'Europe : en d'autres lieux on l'a rendu par le mot d'Ecu, quand il s'agissoit de monnoie d'argent, & par celui d'Ecu d'or ou de Ducat, quand il étoit question de monnoie d'or. Pour les autres, on les a aussi rendus par des noms François de monnoies connues & les plus approchans qu'on a eu, de la même valeur des monnoies Espagnoles. On a fait la même chose pour les poids & les mesures.

Il faut encore remarquer qu'on a traduit *Lagartos*, Lesards ou grands Lesards; mais on y a ajouté le nom de Crocodiles dans les lieux où il étoit parlé des animaux qu'on nomme de ce dernier nom dans notre langue, & on n'a retenu le nom de Lesards, que pour faire connoître que les Espagnols regardent ces monstres comme des especes de Lesards, sans doute à cause de quelque ressemblance dans leur figure, bien qu'on n'ignore pas qu'en notre langue on ne se serve du nom de Lesard, que pour designer des animaux beaucoup plus petits.

On n'entreprend point de décider ici d'où est venu le nom de Peru ou Pérou que les Espagnols ont donné à ce grand pays de l'Amérique Méridionale, on se contentera seulement de dire, que quelques-uns croient qu'il est venu du nom d'une riviere que les gens du pays nommoient Beru, & que les autres disent que les Espagnols au commencement qu'ils y aborderent, demandant à un homme, quel étoit le nom du pays cet homme crut qu'ils lui demandoient son nom de lui, & qu'il leur dit, qu'il se nommoit Peru, ce qu'ils prirent pour le nom du pays qu'ils demandoient, &

non pour celui de cet homme dont ils ne s'informoient pas. Ce dernier ſentiment eſt peut-être plus vraiſemblable : mais on ne décide rien là-deſſus, auſſi la choſe ne paroît-elle pas fort importante.

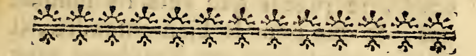
On finiroit ici, ſi on ne jugeoit à propos de faire remarquer à l'occaſion de cette Hiſtoire du Perou, qu'il arrive ſouvent aux plus grands hommes de ſe tromper, même dans des faits aſſez connus. Perſonne n'ignore avec combien de capacité, de ſoin & de diligence le Préſident de Thou a écrit l'Hiſtoire de ſon tems; ſon Ouvrage a été eſtimé de tous les gens ſavans, & le ſera toujours de tous ceux qui aiment la ſincérité & la candeur. Cependant, dans le premier Livre de ſon Hiſtoire, il dit une choſe où il s'eſt manifeſtement trompé, comme il paroît par cette Hiſtoire du Perou, qu'on donne maintenant au Public en notre langue. Voici le fait : de Thou dit, que Vaca de Caſtro, qui avoit vaincu & fait mourir le jeune Almagre, fut enſuite lui-même fait mourir par Gonzale Pizarre : néanmoins il paroît évidemment par notre Hiſtorien Zarate, que Vaca de Caſtro retourna en Eſpagne, où il eut à ſoutenir

un Procès qui dura plusieurs années sur sa conduite, tandis qu'il étoit au Perou, & ce fait est accompagné de tant de circonstances, qu'on ne sauroit douter qu'il ne soit évidemment faux qu'il soit mort au Perou par les mains de Gonzale Pizarre, qui fut défait & supplicié avant que Vaca de Castro mourût en Espagne. On remarque encore, que Moreri dans son Dictionnaire Historique sur l'article du Perou, fait une semblable faute, en disant, que les Pizarres perdirent avec la vie le Gouvernement de tous les Pays qu'ils avoient acquis au Roi d'Espagne, & que *Pedro de la Gasca y demeura Viceroi.* Il y a deux fautes dans ces dernieres paroles. La premiere, c'est que Pedro de la Gasca n'a jamais eu au Perou le titre de Viceroi, mais seulement celui de Président. La seconde, qu'après avoir vaincu Gonzale Pizarre, il s'en retourna incontinent en Espagne, ayant employé fort peu de tems à mettre quelque ordre aux affaires du Perou. Cela se voit clairement par cette Histoire dont on donne maintenant la Traduction au Public. On a remarqué une chose considérable de la modération & de la retenue de ce même Pedro de la Gasca, c'est qu'il retourna

en Eſpagne, ſans s'être enrichi au Perou, où il avoit eu aſſez de moyens de le faire, & où il avoit exécuté de ſi grandes choſes, & qu'il en remporta le même chapeau qu'il y avoit porté, n'ayant rien changé dans ſa maniere d'agir modeſte, & emportant d'ailleurs pour ſon Maître de très groſſes ſommes d'argent.



AVIS



AVIS
DE L'AUTEUR ESPAGNOL.

COMME j'exerçois la charge de Secretaire du Conseil Royal de Castille où je faisois ma résidence depuis quinze ans, le Roi & ceux de son Conseil des Indes, m'ordonnerent vers la fin de l'année 1543 d'aller au Perou, pour exercer dans ces Provinces & celle de Terre-ferme la charge de Trésorier général, tant pour le paiement des Officiers de Sa Majesté que pour la recette de ses droits & de ses revenus en ce pays-là. Je m'embarquai sur la flote qui portoit Blasco Nugnez Vela pourvu de la charge de Viceroi du Perou. Aussi-tôt que nous fûmes arrivés dans ce nouveau Monde, j'y vis tant de mouvemens, de brouilleries & de nouveautés, que cela me fit naître la pensée d'en conserver la mémoire à la postérité. J'écrivis donc ce qui se passoit : mais quelque tems après, faisant reflexion sur ce que j'en avois

écrit, je jugeai que cela ne ſuffiſoit pas, & que pour le bien entendre, il falloit néceſſairement remonter plus haut, & expliquer des faits dont ceux que je voyois, tiroient leur origine. Ainſi, de dégré en dégré, je montai juſqu'à la découverte du pays. En effet, les choſes qui s'y ſont paſſées ont tant de liaiſon, & dépendent ſi fort les unes des autres, que ſans le récit de celles qui ont précédé, les ſuivantes ne peuvent avoir toute la clarté qui leur eſt néceſſaire. Je me ſuis donc cru obligé de prendre la choſe dès ſa ſource pour donner à cette narration toute l'évidence dont elle avoit beſoin.

Ma Relation ſera peut-être un peu moins parfaite que ſi j'avois pu l'écrire régulierement & la mettre en ordre, tandis que j'étois au Pérou; ce que je ne pus faire, parce qu'il penſa m'en couter la vie pour l'y avoir ſeulement commencée, par la brutalité d'un Meſtre-de-Camp de Gonzale Pizarre, qui menaçoit de tuer quiconque entreprendroit d'écrire ſes actions : il avoit peut-être quelque raiſon de croire qu'elles mériteroient plutôt d'être enſevelies dans un oubli éternel que d'être conſervées à la poſtérité. Je fus donc con-

ſtraint de ceſſer, & je me contentai, ne pouvant mieux faire, de recueillir tous les Mémoires que je pus avoir, qui ſont ſuffiſans pour écrire une Relation qui n'a peut-être, ni toute l'étendue, ni toute la perfection d'une Hiſtoire complette ; mais qui a auſſi quelque choſe de plus que de ſimples Mémoires, étant, comme elle eſt, diviſée par Livres & par Chapitres.

Je ne me ſuis pas fait ma principale affaire du ſtyle dont je devois écrire, me fondant ſur ce qu'a dit Ciceron, & après lui Pline, que la Poëſie & les Harangues n'ont aucun agrément ſans beaucoup d'éloquence ; mais que l'Hiſtoire plaît toujours de quelque maniere qu'elle ſoit écrite. En effet, les hommes ont naturellement tant d'inclination pour les nouveautés, & pour apprendre les évenemens qui ſont inconnus, que ſouvent ils prennent plaiſir aux recits quoique groſſiers & mal arrangés. Si mon ſtyle n'a pas toute la politeſſe qu'on pourroit ſouhaiter, au moins cet Ouvrage fera connoître la vérité des faits, & je ne ſerai pas fâché qu'il ſerve à quelqu'autre pour écrire la même Hiſtoire avec plus d'ordre & d'élégance, comme cela eſt ſouvent arrivé dans les Hiſtoires

Grecques & Latines, & même en celles de notre tems. Je me ſuis attaché particulierement à la vérité, qui eſt l'ame de l'Hiſtoire, & j'ai écrit avec toute l'exactitude poſſible, ſans artifice & ſans déguiſement, tant pour les choſes naturelles que pour les évenemens, ce que j'ai vu moi-même : & à l'égard de ce qui s'eſt paſſé en mon abſence, ce que j'en ai pu apprendre de perſonnes dignes de foi & non-paſſionnées. Ce n'étoit pas une petite difficulté, d'en trouver qui fuſſent telles dans un pays où il y en avoit peu qui ne fuſſent attachées au parti de Pizarre ou à celui d'Almagro, à-peu-près comme on l'étoit autrefois à Rome au parti de Ceſar ou à celui de Pompée, ou peu de tems auparavant à celui de Sylla ou de Marius. En effet, on auroit eu peine à trouver quelqu'un au Perou qui n'eût été bien ou mal traité par l'un de ces deux chefs, ou par ceux de leur parti.

Comme dans toutes les Hiſtoires on peut diſtinguer trois choſes : premierement, les deſſeins & les intentions : ſecondement, les actions : & enfin, les évenemens. J'oſe m'aſſurer qu'il n'y aura perſonne qui ne convienne avec moi ſur les deux derniers articles, où j'ai pris

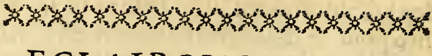
tous les ſoins poſſibles pour ne me point trouver en contradiction ; à l'égard du premier , ſi on trouve de la différence entre mon récit & celui de quelques autres, on ne devra pas en être ſurpris , puiſque cela eſt aſſez ordinaire aux Hiſtoriens les plus exacts & les plus fideles.

Je n'eus pas ſitôt achevé cette Relation , que je m'apperçus d'une erreur dans laquelle j'avois toujours été , qui étoit de blâmer ceux qui écrivent l'Hiſtoire, de ce qu'ils ne mettoient pas leurs Ouvrages au jour auſſi-tôt qu'ils étoient achevés : je croyois que leur penſée étoit d'attendre que le tems en pût couvrir les défauts , lorſque ceux qui pouvoient être les témoins des faits qu'ils récitent ne ſeroient plus. Je comprends mieux à cette heure la raiſon qui les oblige d'attendre la mort des perſonnes dont ils parlent ; peut-être même qu'il ſeroit quelquefois à propos d'attendre que toute leur poſtérité fût périe , puiſqu'en récitant ce qui ſe paſſe dans nos jours , on court riſque d'offenſer bien des gens , & qu'on ne peut preſque ſe flatter de contenter perſonne. Ceux qui font mal ſe plaindront toujours , & quelque legerement qu'on touche leurs fautes , ils accuſeront toujours l'Hiſto-

rien de s'être trop étendu ſur ce qui les deshonore, de l'avoir exagéré, & de n'avoir pas aſſez marqué ce qui pouvoit ſervir à les diſculper. Au contraire, ceux dont les actions méritent des louanges, trouveront qu'on ne s'y eſt pas aſſez étendu, à moins qu'on n'en compoſe de gros volumes. Ainſi, un Auteur aura toujours à plaider, ou contre ceux qu'il blâme, qui ſe plaindront qu'il en a trop dit, ou contre ceux qu'il loue, qui trouveront qu'il n'en a pas aſſez dit. Horace conſeille à tous les Ecrivains de garder leurs Ouvrages neuf ans avant que de les donner au Public : mais peut-être que les Hiſtoriens ne feroient pas mal de multiplier ce tems, & d'attendre à-peu-près la révolution d'un ſiecle avant que de produire les leurs, afin que les deſcendans des coupables euſſent quelque couleur pour nier qu'ils en fuſſent deſcendus, & que la poſtérité des honnêtes gens fût en quelque ſorte contente des louanges modérées qu'on donne à leurs ancêtres. Ces réflexions m'avoient fait prendre la réſolution de ne point donner encore cet Ouvrage au Public, juſqu'à ce que dans le voyage que le Roi fit en Angleterre, quelques perſonnes à qui j'avois donné mes cahiers,

les lui montrerent. Ce Prince ſe les fit „ lire pour ſe délaſſer des ennuis de la na- „ vigation, & cet Ouvrage eut le bonheur „ de divertir Sa Majeſté, qui l'honora „ de ſon approbation, & qui l'adopta en „ quelque ſorte, en m'ordonnant de le „ faire imprimer ; ce que j'ai fait d'au- „ tant plus volontiers, que ce commande- „ ment doit ſuffire pour mettre mon Livre „ à couvert de tous les murmures des Cen- „ ſeurs.





ECLAIRCISSEMENT

De la difficulté que quelques-uns font, comment les premiers qui ont peuplé le Perou, ont pu y paſſer.

On forme de grands doutes & de grandes difficultés ſur les premiers Peuples, qui depuis long-tems habitent dans les Provinces du Perou, & on demande comment ils ont pu y paſſer, ce pays étant, comme il eſt, ſéparé par une ſi vaſte étendue de mer, de ceux où les premiers hommes du monde ont habité. Il me ſemble qu'on peut ſuffiſamment répondre à cette difficulté, par une Hiſtoire que Platon touche dans ſon Timée ou ſon Dialogue de la Nature, & qu'il récite plus amplement dans le Dialogue ſuivant, intitulé Atlantique. Là il rapporte, » que » les Egyptiens diſoient à l'honneur des » Athéniens, qu'ils avoient eu part à la » défaite de certains Rois qui étoient » venus par mer avec une nombreuſe » armée, d'une grande Iſle nommée » Atlantique, qui commençoit depuis » les Colomnes d'Hercules; que cette » Iſle

» Isle étoit plus grande que toute l'Asie
» & l'Afrique ensemble, & qu'elle étoit
» divisée en dix Royaumes que Neptune
» avoit donnés en partage à ses dix enfans,
» ayant donné le plus grand & le meil-
» leur à Atlas son fils aîné. » Il ajoute à cela plusieurs particularités remarquables des coutumes & des richesses de cette Isle, sur-tout d'un Temple magnifique qui étoit dans la Ville principale, dont les murailles étoient entierement garnies, & toutes couvertes d'or & d'argent, & le toît couvert de cuivre, avec plusieurs autres particularités qui seroient trop longues à rapporter ici, & qu'on peut voir dans l'Original. Il est certain que plusieurs coutumes & cérémonies, dont cet Auteur parle, s'observent encore aujourd'hui dans les Provinces du Pérou. De cette Isle on passoit à d'autres grandes Isles situées par-delà, & qui n'étoient pas éloignées de la Terre-ferme, au-delà de laquelle on trouvoit la vraie mer. Voici les paroles du même Platon au commencement du Timée, où Socrate parle ainsi aux Athéniens. » On tient pour
» certain, que dans les tems passés vo-
» tre Ville a résisté à un grand nombre
» d'ennemis qui venoient de la mer
» Atlantique, & avoient pris & occupé

» presque toute l'Europe & toute l'A-
» sie ; car alors ce détroit étoit naviga-
» ble, & tout près de là on voyoit une
» Isle qui commençoit presque dès les
» Colomnes d'Hercules, & qu'on dit
» qui étoit plus grande que l'Asie &
» l'Afrique ensemble : de cette Isle on
» passoit aisément à d'autres qui étoient
» près & vis-à vis du Continent ou de
» la Terre-ferme voisine de la vraie mer :
» car on peut justement appeller cette
» mer la vraie mer, & la Terre dont je
» parle, Continent ou Terre-ferme. «
Un peu après, Platon ajoute encore, que » neuf mille ans avant qu'il écrivît,
» il arriva un grand changement, &
» que la mer voisine de cette Isle s'enfla
» si fort par une prodigieuse quantité
» d'eaux qui s'y jetterent, qu'en un jour
» & une nuit elle couvrit toute l'Isle,
» l'engloutit & l'abîma entierement, &
» que cette mer a toujours été depuis si
» remplie de boue & de bancs de sable,
» qu'on n'a pu voguer dessus, ni passer
» par-là aux autres Isles & à la Terre-
» ferme, dont on vient de parler. «
Quelques Auteurs prennent ce récit pour un discours allégorique, comme le rapporte Marsile Ficin dans ses Notes sur le Timée : cependant la plupart des Com-

mentateurs de Platon, comme Ficin lui-même & Platine, le regardent, non comme une fiction, mais comme un récit historique & véritable. Au reste, il ne faut pas s'imaginer que les neuf mille ans, dont il parle, soient une preuve que son discours soit fabuleux : parcequ'il les faut prendre selon Eudoxe, à la maniere des Egyptiens, non pour des années solaires, mais lunaires, c'est-à-dire, pour neuf mille mois, qui reviennent à sept cent cinquante ans. Il est remarquable sur ce sujet, que tous les Historiens & tous les Cosmographes anciens & modernes, appellent la mer qui a englouti cette Isle, l'Ocean Atlantique, retenant le même nom que portoit autrefois l'Isle ; ce qui semble une assez bonne preuve qu'elle a été. En supposant donc la vérité de cette Histoire, on ne sauroit nier que cette Isle Atlantique, commençant, comme on a dit, vers le Détroit de Gibraltar, & assez près de Cadix, ne dût s'étendre fort loin du Septentrion au Midi, & de l'Orient à l'Occident, pour pouvoir être plus grande que l'Asie & l'Afrique. Par les autres Isles qui en étoient voisines, il faut sans doute entendre, l'Espagnole, l'Isle de Cuba, celle de Saint-Jean, la Jamaïque, & les

autres qui ſont de ce côté-là. Par la Terre-ferme, dont Platon parle, qui étoit à l'oppoſite & près de ces Iſles, il faut auſſi, ſans doute, entendre cette même Terre, qu'on appelle encore aujourd'hui la Terre-ferme, avec toutes les autres Provinces du même Continent, qui commencent au Détroit de Magellan, & s'étendant vers le Nord, comprennent le Perou, la Province de Popayan, la Caſtille d'or, Beragua, Nicaragua, Guatimala, la Nouvelle Eſpagne, les ſept Villes, la Floride, les Bacallaos, & delà vers le Septentrion juſqu'à la Norvege. Il eſt ſans doute que cela comprend une plus grande étendue de terre que tout ce qu'on en connoiſſoit auparavant dans les trois autres parties du monde. Au reſte, il ne faut pas s'étonner que ce nouveau Monde n'eût pas été découvert autrefois par les Romains, ni par les autres Nations, qui en différens tems occuperent l'Eſpagne, parcequ'on peut juſtement ſuppoſer que la difficulté de traverſer ces mers, de laquelle nous avons déja parlé, ſubſiſtoit encore. C'eſt en effet ce que j'en ai oui dire, & je n'ai pas de peine à croire que cela pouvoit aiſément empêcher qu'on ne découvrît ces nouvelles Terres, conformément au récit de

Platon. L'autorité de ce Philoſophe ſuffit pour me perſuader la vérité du fait, & je ne puis gueres douter que ce nouveau Monde découvert de notre tems, ne ſoit cette Terre-ferme ou ce Continent dont il parle, puiſque tout ce qu'il en dit, convient fort bien à ce que nous en connoiſſons aujourd'hui ; particulierement ce qu'il dit de cette Terre, qu'elle eſt voiſine de la vraie mer, qui eſt celle que nous nommons à préſent la Mer du Sud. En effet, toute la Mer Méditerranée, & ce que nous connoiſſons de l'Océan, qu'on nomme ordinairement la Mer du Nord, ne ſont que comme des Rivieres en comparaiſon de la vaſte étendue de cette autre Mer. Après ces éclairciſſemens, il ne paroît pas difficile à comprendre que les hommes aient pu aiſément paſſer de cette grande Iſle Atlantique, & des autres Iſles voiſines, à ce qu'on appelle aujourd'hui la Terre-ferme, & de-là par terre, ou même par la Mer du Sud, juſqu'au Perou : car il ne faut pas s'imaginer que les peuples qui habitoient ces Iſles, n'euſſent aucune connoiſſance de la Navigation, ils ne pouvoient manquer de l'apprendre par le commerce qu'ils avoient avec cette grande Iſle, où Platon remarque expreſſément

qu'il y avoit une grande quantité de navires & de ports faits avec ſoin, lorſque la nature des lieux n'en fourniſſoit pas de ſuffiſans pour la conſervation de leurs vaiſſeaux. Voilà, ce me ſemble, les conjectures les plus vraiſemblables qu'on peut propoſer ſur un tel ſujet obſcur par ſon antiquité, & ſurtout parcequ'on n'a pu tirer là-deſſus aucun éclairciſſement des habitans du Perou, qui n'ont aucune connoiſſance des Lettres, ni de l'écriture, pour conſerver la mémoire des choſes paſſées. Dans la nouvelle Eſpagne ils ont au moins certaines peintures qui leur ſervent comme de lettres & de livres; mais au Pérou ils n'ont autre choſe que quelques cordes de diverſes couleurs, avec pluſieurs nœuds; il eſt vrai que par le moyen de ces nœuds, & de la diſtance où ils ſont les uns des autres, ils comprennent quelque choſe, mais fort confuſément, comme je le dirai plus au long dans cette Hiſtoire du Pérou. Je puis appliquer ici ce que dit Horace.

——— *Si quid noviſti rectius iſtis,*
Candidus imperti, ſi non, his utere mecum.

Horace, Liv. I. des Epitres, Ep. 6.

Si quelqu'un peut ſur ces matieres,
Donner plus d'éclairciſſement,

Qu'il nous le donne franchement,
Ou ſe ſerve de nos lumieres.

A l'égard de la découverte de ces nouvelles Terres, il ſemble qu'on y peut appliquer comme une maniere de prophétie un diſcours de Seneque dans ſa Tragédie de Médée, où il parle ainſi :

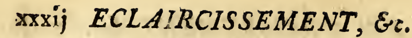
Venient annis ſæcula ſeris,
Quibus Oceanus vincula reum
Laxet, novoſque Typhis detegat orbes;
Atque ingens pateat tellus,
Nec ſit terris ultima Thyle.

MEDÉE, Act. II.

Dans les ſiecles futurs on paſſera les Mers,
Et malgré la fureur & des vents & des ondes,
L'avarice & l'orgueil trouvant de nouveaux mondes,
On ne croira plus Thule * au bout de l'Univers.

La plus grande partie de cette Relation, au moins pour ce qui regarde la découverte du pays, a été tirée de Ro-

* Thule eſt une Iſle au-delà des Orcades, à ſoixante-trois dégrés de Latitude Septentrionale, la derniere de celles qui ont été connues par les anciens Romains.



„drigue Lozan, habitant de Truxillo, qui „eſt dans le Pérou, & d'autres qui ont été „témoins oculaires des choſes qui s'y ſont „paſſées.



TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans le premier Volume.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIEME.

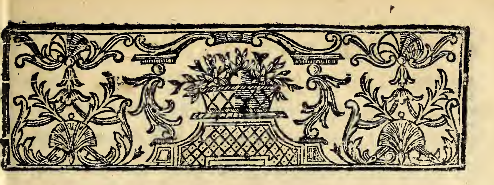
Où il est parlé du voyage de Dom Diegue d'Almagro au Chili, de ce qui se passa cependant au Pérou, & comment les Indiens du pays se souleverent.

LIVRE QUATRIEME.

Où il eſt parlé du voyage que Gonzale Pizarre fit pour la découverte de la Province de la Canela, & de la mort du Marquis.

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE



HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE ET DE LA CONQUÊTE DU PEROU.

CHAPITRE PREMIER.

De la connoiſſance qu'on eut du Pérou, & comment on commença à le découvrir.

LA Ville de Panama eſt un Port de la Mer du Sud dans la Province de Terre ferme qu'on nomme la Caſtille d'Or : l'an mil cinq cent vingt-cinq, trois habitans de cette Ville ſe joignirent enſemble, & formerent une

ſociété où ils employerent tous leurs biens. L'un étoit Dom François Pizarre de la Ville de Truxillo : l'autre Dom Diegue d'Almagro, de la Ville de Malagon, de qui on n'a jamais bien ſû ni l'origine ni la famille ; quelques-uns diſent qu'il avoit été trouvé à la porte d'une Egliſe : le troiſiéme étoit un Eccléſiaſtique nommé (*a*) Fernand de Luque. Comme ils étoient des plus riches du païs, l'eſpérance de s'agrandir & de s'enrichir encore, & en même temps de rendre un ſervice important à Sa Majeſté Impériale Charles V, leur fit former le deſſein de découvrir par la mer du Sud, la côte Orientale de la Terre ferme, du côté qu'on a depuis nommé le Pérou. François Pizarre, ayant donc demandé & obtenu permiſſion de Pédro Arias d'Avila qui commandoit alors pour Sa Majeſté en ce Pays-là, équipa avec aſſez de peine un Vaiſſeau ſur lequel il s'embarqua avec cent quatorze hommes. Il découvrit à cinquante

(*a*) L'édition de Seville, in folio de l'an 1577. dit que ce Hernand ou Fernand de Luque, étoit Pere de Dom Diegue d'Almagro, ſans dire qu'il eût part à l'entrepriſe. V. Livre 2. Chapitre 1.

lieues de Panama, une petite & pauvre Province nommée Pérou, ce qui depuis a fait donner, improprement, le même nom à tout le Païs qu'on découvrit le long de cette côte par l'espace de plus de douze cens lieues de longueur. Passant outre, il découvrit un autre Païs que les Espagnols nommerent (a) *le Peuple brûlé*. Les Indiens de ce païs lui firent la guerre avec tant d'opiniâtreté, & lui tuerent une si grande partie de son monde, qu'il fut contraint de se retirer fort en désordre au païs de Chinchama, qui n'est pas éloigné du lieu d'où il étoit parti. Cependant Dom Diegue d'Almagro, qui étoit demeuré à Panama, y équipoit un Navire sur lequel il s'embarqua avec soixante-dix Espagnols, & s'en alla chercher Dom François Pizarre, le long de la côte jusques à la riviere à qui il donna le nom de saint Jean, à cent lieues de Panama. Comme il ne le trouvoit point, il retourna en le cherchant jusqu'au Peuple brûlé, où ayant reconnu par quelques marques qu'il y avoit été, il y débarqua, & se mit à terre avec son monde. Les Indiens, enflés de la victoire qu'ils avoient remportée en chassant de

(a) El Pueblo quemado.

leur païs Dom François Pizarre, s'opposerent aussi à Dom Diegue, l'attaquant avec beaucoup de vigueur, & se défendant courageusement, ensorte qu'ils l'incommodoient fort, & lui causoient toujours quelque perte, jusques à ce qu'un jour ils forcerent les retranchemens dont ils s'étoit mis à couvert, & y entrerent par la négligence de ceux qui les défendoient du côté de leur attaque : ils mirent donc les Espagnols en déroute ; & Dom Diegue, qui perdit un œil dans cette occasion, fut contraint de rentrer dans son Vaisseau & de se mettre en mer. Il retourna donc en suivant toujours la côte jusques à ce qu'il arriva à Chinchama, où il trouva Dom François Pizarre. Ils furent fort aises de se revoir, & ayant joint leurs gens avec quelques nouveaux soldats qu'ils leverent, ils se virent suivis de deux cens Espagnols : ainsi ils recommencerent à voguer le long de la côté avec deux navires & trois canots qu'ils avoient faits. Ils souffrirent & fatiguerent beaucoup pendant cette navigation, parceque toute cette côte est pleine de rivieres qui se jettent dans la mer, & dans l'embouchure desquelles on trouve une grande quantité de lézards, que les Naturels du pays nom-

To: 1. P: 5

ment *Caymanes*. Ces animaux sont si grands, qu'ils ont ordinairement jusques à vingt & vingt-cinq pieds de longueur; quand ils peuvent attraper dans l'eau quelques hommes ou quelques bêtes, ils les tuent, puis les emportent hors de l'eau pour les manger: ils sentent sur tout aisément les chiens, & sont attirés par l'odeur pour les dévorer. Ils sortent de l'eau pour faire leurs œufs & les enterrer dans le sable en grande quantité, les y laissant éclore par la chaleur: ils se traînent sur terre fort pesamment, puis ils se retirent dans l'eau. Ainsi on peut dire qu'en cela & en plusieurs autres particularités, ils ressemblent fort aux Crocodiles qui se trouvent dans le Nil. Outre les autres incommodités, les Espagnols souffrirent beaucoup par la faim, parcequ'ils ne trouverent rien à manger, sinon les fruits de quelques arbres qu'on appelle *Mangles*, dont on voit une grande quantité sur cette côte. Ces arbres sont d'un bois fort dur, ils sont hauts & droits, & comme ils se trouvent sur le bord de la mer, & que leurs racines sont abreuvées d'une eau salée, leurs fruits sont aussi salés & amers. Cependant la nécessité contraignoit nos gens de s'en nourrir, avec quelque peu de

poiſſons qu'ils prenoient, particulierement quelques écreviſſes ou chancres marins, parceque ſur toute cette côte on ne trouve point de Maïs. Comme ils alloient vers le Sud, ils étoient obligés de ramer continuellement dans leurs canots contre les courans de la mer qui vont toujours du côté du Nord. De plus, les Indiens les harceloient ſans ceſſe, les attaquant avec de grands cris, & les appellant par injure des gens bannis & qui avoient des cheveux au viſage, ſans doute à cauſe de la longueur de leur barbe: ils ajoutoient qu'il falloit qu'ils fuſſent formés de l'écume de la mer, & que puiſqu'ils erroient ainſi par le monde ſans labourer ni ſemer la terre, il falloit qu'ils fuſſent de grands fainéans. Ces deux Capitaines ayant donc perdu pluſieurs de leurs Soldats tant par la diſette des vivres, que par les fréquentes attaques des Indiens, ils convinrent que Dom Diegue retourneroit à Panama pour y faire quelques recrues: il en tira quatre-vingts hommes avec leſquels & ceux qui leur reſtoient, ils allerent juſqu'au païs qu'on nomme Catamez, qui eſt par de-là ces Manglares, païs médiocrement peuplé, & où ils trouverent abondamment des vivres. Ils remarquerent que les Indiens

de ces lieux, qui les attaquoient & leur faisoient la guerre, avoient le visage tout parsemé de clous d'or enchassés dans des trous qu'ils se faisoient exprès pour porter ces ornemens. Ayant découvert ce païs ainsi peuplé ils ne passerent pas outre, jusqu'à ce que Dom Diegue d'Almagro fût retourné encore une fois à Panama pour en tirer plus de monde. Cependant Dom François Pizarre alla attendre son Compagnon dans une petite Isle qui n'étoit pas loin de la grande terre qu'ils nommerent l'Isle du Coq, où il souffrit beaucoup par la disette où il se trouvoit de toutes les choses nécessaires à la vie.

CHAPITRE II.

Dom François Pizarre se trouvant fort embarrassé dans l'Isle de la Gorgone, se met en mer avec le peu de gens qu'il avoit, & passe la ligne équinoxiale.

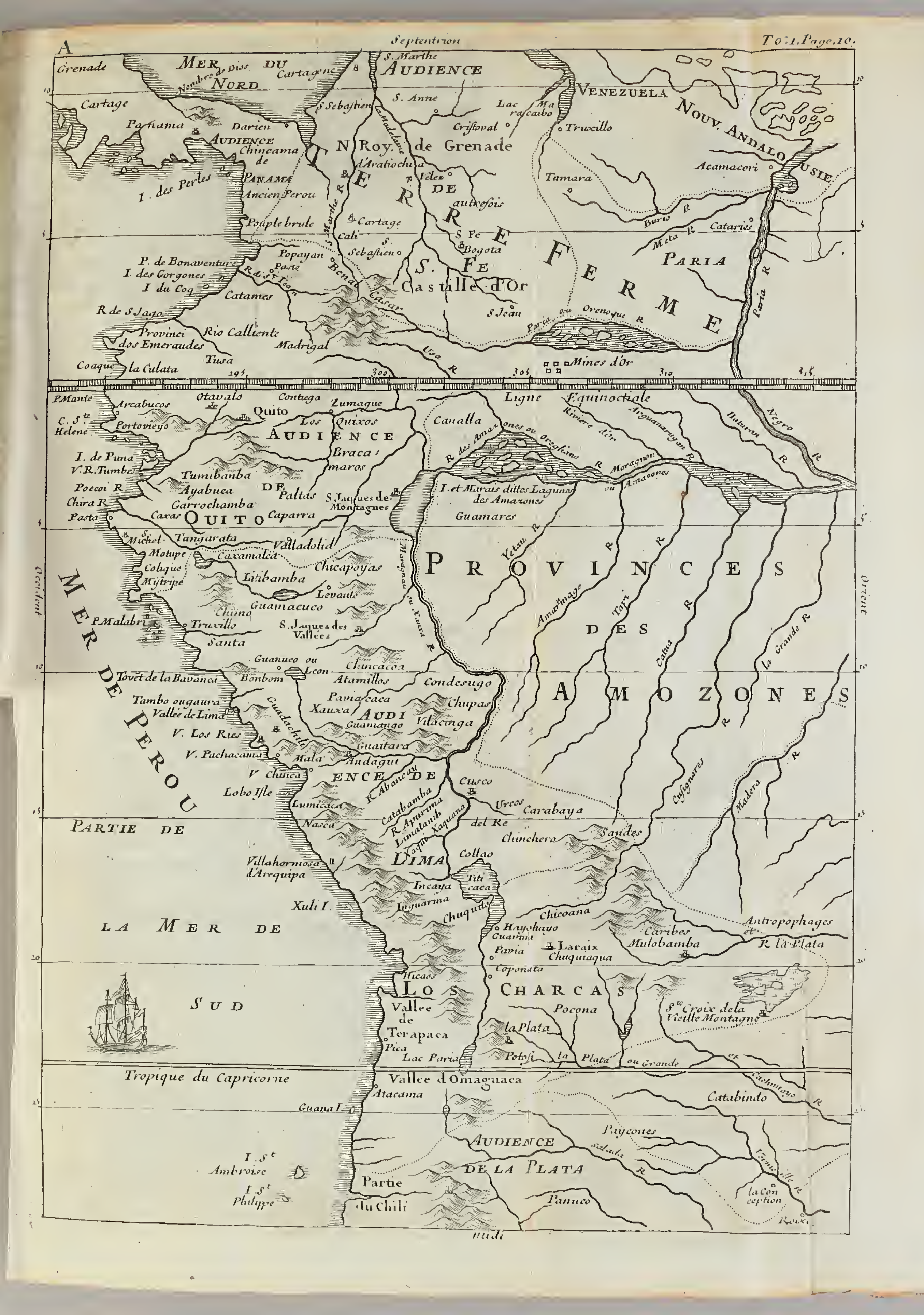
QUAND Dom Diegue d'Almagro fut de retour à Panama pour en tirer quelque secours, il trouva que Sa Majesté avoit pourvû de ce gouvernement, un Gentilhomme de Cordoue, nommé

Pedro de los Rios. (*a*) Il s'opposa aux desseins d'Almagro, parceque ceux qui étoient demeurés avec Pizarre dans l'Isle du Coq, avoient fait supplier secrettement ce Gouverneur, de ne permettre point qu'un plus grand nombre de gens allassent périr inutilement dans une entreprise si périlleuse, comme plusieurs autres y avoient déja péri, & qu'il leur envoyât ordre de s'en retourner. Pedro de los Rios envoya donc un Lieutenant avec ordre que tous ceux qui souhaiteroient de retourner à Panama, le pussent faire en toute liberté, sans que personne les en empêchât ou les pût retenir malgré eux. A-peine ces ordres furent-ils arrivés & connus par les Soldats, que la plûpart s'embarquerent avec beaucoup de joie, comme s'ils fussent par-là sortis d'une cruelle captivité, & échappés de la main des Barbares : de sorte qu'il ne s'en trouva que douze qui voulurent bien demeurer avec Pizarre. Avec un si petit nombre de gens il n'osa demeurer dans le lieu où il s'étoit retiré d'abord, ainsi il s'éloigna & se retira dans une Isle déserte, six lieues plus avant en mer. Cette Isle étoit pleine de fontaines & de ruis-

(*a*) Pierre des Rivieres.

ſeaux, ils la nommerent la Gorgone : ils s'y nourrirent d'écreviſſes, de chancres, & de grandes couleuvres qui étoient fort communes dans cette Iſle ; ils furent contraints de vivre ainſi aſſez miſérablement juſqu'au retour du Vaiſſeau qui étoit allé à Panama, d'où il leur apporta quelques vivres, mais point de Soldats. Pizarre monta ſur ce navire avec ſes douze hommes ſeulement, ſi bien que leur conſtance & la fermeté de leur courage furent cauſe de la découverte du Pérou. Voici leurs noms, au moins ceux qui ſont venus à ma connoiſſance, & qui ont mérité d'être conſervés à la poſtérité : Nicolas de Ribera natif d'Olvera, Pierre de Candie originaire de l'Iſle du même nom, Jean de Torre, Alfonſe Briſeno natif de Benevent, Chriſtophe de Peralte qui étoit de Baeza, Alfonſe de Truxillo de la Ville de ce nom, François de Cuellar auſſi originaire de Cuellar, & Alfonſe de Molina qui étoit d'Ubeda. Le Pilote qui les conduiſoit s'appelloit Barthelemi Ruyz originaire de Moguer. Sous la conduite de cet homme, ils voguerent avec beaucoup de peine & de péril contre la force des vents & des courans, juſques à ce qu'ils arriverent à une Province qu'on appelle *Moſtripe*, ſituée

entre deux endroits habités par des Chrétiens, qui leur ont donné les noms de Truxillo & de ſaint Michel, à-peu-près à égale diſtance de l'un & de l'autre. Pizarre, avec le peu de gens qu'il avoit, n'oſa paſſer outre, il ſe contenta ſeulement d'entrer un peu dans la riviere de Puechos ou de la Chira, & de prendre quelques brebis du Pays, & quelques Indiens pour lui ſervir de truchemens dans la ſuite. Il ſe mit donc en mer, & ſe rendit au Port de Tumbez, où il apprit que le Roi du Pérou avoit là un beau Palais, & qu'il y avoit auſſi des Indiens riches. C'étoit en effet une des choſes remarquables de ce Païs-là, avant que les Indiens de l'Iſle de Puna l'euſſent ruiné, comme on le dira ci-après. Trois Eſpagnols de ſes gens l'abandonnerent dans ce lieu, & s'enfuirent : on apprit depuis qu'ils avoient été tués par les Indiens. Après ces découvertes ce Capitaine retourna à Panama ayant employé trois ans dans ce voyage, avec beaucoup de peines, de fatigues & de périls, tant par la diſette des vivres où il ſe trouva ſouvent, que par les oppoſitions & les fréquentes attaques des Indiens, & de plus encore par les murmures & la mutinerie de ſes propres gens, dont la plû-


Septentrion
Grenade
Mer du Nord
Nombre de Dios
Cartagene
S. Marthe
Audience
Venezuela
Nouv. Andalousie
Cartage
Panama
Darien
Audience
Chincama de Panama
S. Sebastien
S. Anne
Lac Maracaibo
Cristoval
Truxillo
N Roy. de Grenade
d'Aratiochia
Velez
de autrefois
Tamara
Acamacori
I. des Perles
Ancien Perou
Terre Ferme
Pouple brule
Cartage
Cali
S. Sebastien
S Fe Bogota
Buro R
Meta R
Cataries
Paria
P. de Bonaventure
I. des Gorgones
I du Coq
Popayan
Pasto
S. Fe
Castille d'Or
R de S Jago
Catames
S Jean
Paria ou Orenoque R
Paria R
Provinci dos Emeraudes
Rio Calliente
Madrigal
Coaque
la Culata
Tusa
Uza R
Mines d'Or
295
300
305
310
315
P. Mante
Arcabucos
Otavalo
Contega
Zumague
Ligne Equinoctiale
C. Ste Helene
Portovieyo
Quito
Los Quixos
Audience
Canalla
R. des Amazones ou Oreglano
Riviere d'or
Arguanarugan R
Baturan R
Negro R
Bracamaros
I. de Puna
V. R. Tumbes
Tumibanba
Ayabuca
de Paltas
Moragnon R
ou Amazones
Poecoi R
Chira R
Pasta
Garrochamba
S. Jaques de Montagnes
I. et Marais dittes Lagunes des Amazones
Caxas
Quito
Caparra
Guamares
S. Michel
Tangarata
Valladolid
Motupe
Caxamalca
Colique
Mistripe
Chicapoyas
Litibamba
Provinces des Amozones
Occident
Orient
Mer de Perou
Levante
Guamacuco
Chimo
P. Malabri
Truxillo
S. Jaques des Vallées
Santa
Guanuco ou Leon
Tovet de la Bavanca
Bonbom
Atamillos
Condesugo
Tambo ougaura
Vallée de Lima
Paviacaca
Xauxa
Audi
Chupas
V. Los Ries
Guamango
Vilacinga
V. Pachacama
Guaitara
Mala
Andagui
V Chinca
Ence de
R Abancay
Cusco
Lobo Isle
Lumicaca
Catabamba
Urcos
Carabaya
Partie de
Nasca
R Apurima
del Re
Chinchero
Sandes
Cussignares
Madera
La Grande R
Villahormosa d'Arequipa
Lima
Collao
Titicaca
Incaya
Inguarma
Xuli I.
Chuquito
Chicoana
Hayohayo
Guarina
Caribes
Antropophages et R la Plata
La Mer de
Laraix
Chuquiaqua
Mulobamba
Pavia
Coponata
Hicaos
Los Charcas
Sud
Pocona
Ste Croix de la Vieille Montagne
Vallee de Terapaca
Pica
la Plata
Potosi
Lac Paria
la Plata ou Grande
Tropique du Capricorne
Vallee d'Omaguaca
Atacama
Catabindo
Guana I.
Paycones
Audience de la Plata
Salado R
I. St Ambroise
I. St Philippe
Partie du Chili
Panuco
la Conception
Midi

entre
Chré
de T
près
tre.
avoi
ta ſe
viere
pren
quel
chen
en m
où il
un b
Indi
choſ
que l
ruine
Eſpa
dans
depu
diens
taine
trois
de pe
par l
ſouv
fréqu
plus
nerie

part avoient perdu le courage, en perdant l'eſpérance de réuſſir dans leur entrepriſe, & d'en pouvoir tirer aucun avantage. Pizarre les appaiſoit & pourvoyoit à leur beſoin autant qu'il lui étoit poſſible, avec beaucoup de prudence & de fermeté d'ame, ſe confiant fort ſur la diligence & ſur les ſoins que Dom Diegue d'Almagro prendroit ſans doute de les pourvoir de toutes les choſes néceſſaires, de vivres, d'hommes, de chevaux & d'armes. Ces deux Officiers qui étoient des plus riches habitans de Panama quand ils commencerent leur entrepriſe, s'y ruinerent entierement, & non-ſeulement ils y dépenſerent tous leurs biens, mais ils s'endetterent même beaucoup.

CHAPITRE III.

Dom François Pizarre va en Eſpagne pour donner connoiſſance à Sa Majeſté de la découverte qu'il avoit faite du Pérou.

APRÈS la découverte dont on vient de parler dans le Chapitre précédent, Dom François Pizarre s'en alla en Eſpagne, & donna connoiſſance à Sa Majeſté de

tout ce qu'il avoit fait,& de ce qui lui étoit arrivé, la ſuppliant très humblement que pour récompenſe de ſes travaux, il lui plût lui accorder le Gouvernement de ce païs où il ſe propoſoit de faire quelques nouvelles découvertes & quelque établiſſement. Sa Majeſté lui accorda ſa demande ſous les mêmes conditions qu'on avoit accoutumé de ſtipuler avec les autres Capitaines qui s'engageoient en de ſemblables entrepriſes. Il retourna donc à Panama, emmenant avec ſoi, Fernand Pizarre, Jean Pizarre, Gonzale Pizarre, & François Martin d'Alcantara ſes freres. Fernand Pizarre & Jean Pizarre étoient freres de pere & de mere, & ſeuls enfans légitimes de Gonzale Pizarre ſurnommé le Long, habitant de Truxillo, qui avoit été Capitaine d'infanterie dans le Royaume de Navarre : Dom François étoit ſon fils naturel, & Gonzale Pizarre auſſi, mais de deux différentes meres, & François Martin étoit frere de Dom François Pizarre du côté de ſa mere ſeulement, tous deux enfans d'une même femme, mais de deux peres différens. Outre ceux qu'on vient de nommer, Dom François emmena avec lui le plus de gens qu'il lui fut poſſible pour l'a-

vancement de ses desseins : la plûpart de ceux qui le suivirent étoient de Truxillo & de Caceres & autres lieux de l'Estramadure. Aussi-tôt qu'il fut arrivé à Panama, il commença avec ceux qui l'accompagnoient à préparer tout ce qu'il jugeoit nécessaire pour son entreprise. Il y eut là dessus quelque différend entre lui & Dom Diegue d'Almagro, parceque ce dernier étoit fort mécontent de ce que Pizarre sembloit n'avoir eu soin en Espagne que de ses propres intérêts dans tout ce qu'il avoit négocié avec Sa Majesté de qui il avoit obtenu le titre de Gouverneur & celui de Président du Pérou, sans faire aucune mention de Dom Diegue, ou au moins sans avoir rien obtenu pour lui, bien qu'il eût partagé les travaux & la dépense de leur découverte, & qu'il en eût même supporté la plus grande partie. Pizarre tâcha de l'appaiser & de le consoler, en lui disant que Sa Majesté n'avoit pas jugé à propos de rien faire pour lui, quoiqu'il l'en eût suppliée; mais qu'il lui promettoit positivement & lui donnoit sa parole qu'il renonceroit en sa faveur à la Charge de Président, & supplieroit instamment l'Empereur d'en pourvoir Dom Diegue; ce qui l'appaisa & le satis-

ſit en quelque maniere. Ils commencerent donc à mettre ordre à leurs affaires, & à préparer ſoigneuſement tout ce qu'ils jugeoient néceſſaire pour leur armement & pour bien réuſſir dans leur entrepriſe. Mais il faut, avant que d'entrer dans la narration de ce qu'ils firent, dire quelque choſe de la ſituation du Pérou, des choſes remarquables qui s'y trouvent, des mœurs & des coutumes des Peuples qui l'habitent.

CHAPITRE IV.

Des Peuples qui habitent ſous la ligne Equinoxiale, & des choſes remarquables qu'on y trouve.

LE païs du Pérou dont on parle dans cette hiſtoire commence dès la ligne Equinoxiale, & s'étend du côté du midi tirant vers le Pole Antarctique. Les Peuples qui habitent ſous la ligne & aux environs, ont le viſage bazané, ils parlent de la gorge, ils ſont fort adonnés au péché contre nature, c'eſt pourquoi ils maltraitent leurs femmes & en font peu de cas. Les femmes portent les cheveux fort courts, ont pour tout vêtement

To. 1. P. 15.



quelques especes de jupes qui leur couvrent seulement le milieu du corps, & ne descendent pas fort bas : ce sont elles qui sement le grain dont est fait tout le pain qu'on mange en ce païs-là, qui le broient & le pêtrissent ; on nomme ce bled dans la langue des Isles, Maïs, mais au Pérou on l'appelle Zara. Les hommes portent certaines especes de chemises fort courtes, qui ne leur descendent que jusqu'au nombril, sans couvrir ce que la pudeur voudroit qui le fût : ils se coupent les cheveux, & se font des couronnes à la tête à-peu-près comme les Moines ; ils n'ont aucune sorte de couverture ni devant ni derriere jusques vers les reins. Ils se plaisent fort à porter quelques ornemens d'or aux oreilles & aux narines ; mais ils aiment surtout à y porter des émeraudes qu'on ne trouve gueres ailleurs qu'en ces quartiers-là, à-peu-près sous la ligne Equinoxiale. Les Indiens n'ont jamais voulu montrer les mines d'où on les tire ; mais on ne doute pas qu'elles ne soient dans ce voisinage, parcequ'on y a trouvé quelques-unes de ces émeraudes mêlées & attachées avec des cailloux, ce qui semble une preuve assez claire qu'on les en tire en quelque lieu là auprès. Ils portent aussi aux bras & aux jambes quelques especes de bra-

celets qui font plusieurs tours, & qui sont d'or & d'argent avec de petites turquoises & de petites coquilles blanches ou colorées de diverses couleurs & de petits limaçons, & ils ne souffrent point que les femmes portent aucune de ces choses. Ce païs est fort chaud & fort mal sain, on y est particulierement sujet à certaines verrues ou especes de froncles fort malins & fort dangereux, qui viennent au visage & dans les autres parties du corps; ils ont des racines fort profondes, & sont plus à craindre que la petite vérole & presque autant que des charbons de peste. Ces Peuples ont des Temples dont les portes regardent toujours vers l'Orient & sont couvertes par quelques tapisseries de toile de coton. Dans chaque Temple il y a deux figures en relief ou deux statues de Boucs noirs, devant lesquelles ils font continuellement brûler du bois de certains arbres du païs, qui sent fort bon; mais quand ils en ôtent l'écorce il en distille une liqueur dont l'odeur est si forte qu'elle en est désagréable, & si on oint de cette liqueur un corps mort, & qu'on en fasse couler dans le corps par la bouche, il se conserve sans se corrompre. Ils ont aussi dans leurs Temples des figures de grands serpens

ſerpens qu'ils adorent, & outre cela chaque particulier en a d'autres dans ſa maiſon ſelon ſa profeſſion & ſes occupations ordinaires, les Pêcheurs, par exemple, des figures de tiburons, & les Chaſſeurs d'autres figures conformes à la nature de leur châſſe, & ainſi des autres qui ſont pour eux autant d'objets d'une malheureuſe & criminelle idolâtrie. Dans quelques Temples, particulierement dans les villages qu'ils nomment de *Paſao*, on voyoit à tous les piliers des corps d'hommes & d'enfans attachés en forme de croix, & qui étoient ſi bien embaumés, ou la peau ſi bien enduite de la liqueur de ces arbres dont nous avons parlé, qu'il n'en ſortoit aucune mauvaiſe odeur : on y voyoit auſſi pluſieurs têtes d'Indiens attachées à des cloux & frottées de certaines drogues qui les conſument peu-à-peu, de maniere qu'elles viennent à n'être pas plus groſſes que le poing. Ce païs eſt fort ſec, bien qu'il y pleuve ſouvent; il y a quelques ruiſſeaux d'eau douce, mais fort peu, & ces Peuples boivent des eaux de puits ou de quelques eſpeces d'étangs ou de reſervoirs. Leurs maiſons ſont faites de groſſes cannes ou roſeaux qui croiſſent dans le pays : on y trouve de l'or, mais

de bas aloi : il y a peu de fruits. Ils vont en la mer dans des canots qui sont de petits bateaux dont les bords sont un peu recourbés en dedans, parcequ'ils sont faits d'un seul tronc d'arbre creusé par l'art ; ils ont aussi une autre espece de bateaux fort plats. Toute cette côte est fort poissonneuse, & on y voit souvent des baleines. Dans quelques Bourgades du païs qu'ils nomment *Caraque*, on voyoit sur les portes de leurs Temples des figures d'hommes avec des vêtemens à-peu-près semblables à la Dalmatique des Diacres.

CHAPITRE V.

Des veines de poix qu'on trouve au Cap de Sainte Helene, & des Géans qui habiterent autrefois en ce lieu-là.

PRÈS des païs dont on vient de parler dans le Chapitre précédent, dans une pointe de terre qui s'avance dans la mer, & que les Espagnols ont nommée le Cap de Sainte Helene, on trouve quelques veines d'où sort une espece de bitume qui ressemble fort à de la poix ou du goudron, & en sert. Les Indiens, qui

habitent en ce lieu, disent qu'il y a eu autrefois assez près de-là, de certains Géans qui étoient d'une taille si surprenante qu'ils avoient quatre fois la hauteur d'un homme ordinaire, sans dire ni d'où ni comment ils étoient venus en ce pays-là. Ils se nourrissoient, disent-ils, des mêmes viandes que les Indiens, & principalement de poisson; car ils étoient grands Pêcheurs. Ils alloient à la pêche dans des barques plattes, chacun dans la sienne qui n'en pouvoit porter plus d'un, bien qu'elles pussent porter chacune trois chevaux: ils marchoient à pied dans la mer jusqu'à la profondeur de deux brasses & demi: ils aimoient fort à prendre des tiburons & d'autres grands poissons, parcequ'ils y trouvoient plus à manger: car chacun de ces Géans mangeoit autant que trente Indiens. Ils alloient nus par la difficulté de trouver de quoi se vêtir. Ils étoient fort cruels, & tuoient plusieurs Indiens sans aucun sujet, ou pour des sujets très legers, aussi en étoient-ils fort craints. Les Espagnols virent à (*a*) *Puerto viejo*, deux figures en bosse de ces Géans, l'une qui

(*a*) Port vieux.

représentoit un homme & l'autre une femme. La mémoire de ces collosses se conserve de pere en fils parmi les Indiens avec plusieurs particularités qu'ils en rapportent, & sur-tout la maniere dont ils périrent. Voici le récit qu'ils en font : ils disent qu'on vit descendre du Ciel un jeune homme resplendissant comme le Soleil, qui combattit contre ces Géans, leur lançant des flammes de feu, qui s'attachoient même aux rochers contre lesquels elles donnoient, & ils montrent encore aujourd'hui des trous qu'ils prétendent qu'elles y firent : ces malheureux ainsi poursuivis, ajoûtent-ils, se retirerent dans une vallée où cet homme céleste acheva de les exterminer. On regardoit comme une chose incroyable ce „que disoient ces Indiens, & on ne pou- „voit se résoudre d'ajouter foi à leur ré- „cit, jusqu'à ce que le Capitaine Jean „de Holmos originaire de Truxillo, & „Lieutenant du Gouverneur de Puerto- „viejo, eût fait une perquisition exacte „de la chose. Ce Lieutenant, surpris de „tant de particularités que les Indiens rap- „portoient constamment de la même ma- „niere, fit creuser l'an mil cinq cent qua- „rante trois dans cette vallée qu'ils lui „indiquerent ; on en tira des côtes & d'au-

To. 1. P. 20.



tres os d'une grandeur si surprenante, „ que jusques à ce qu'on les eût joints les „ uns aux autres & avec les crânes, pour en „ former une espece de squelette, on ne „ pouvoit pas se persuader que ce fussent „ des os d'hommes. Mais enfin après une „ perquisition si exacte, & après avoir bien consideré les remarques des coups de foudre qui paroissoient encore dans les rochers, on ne put s'empêcher de croire ce que disoient les Indiens. On envoya en divers endroits du Pérou des dents qui furent trouvées dans cette vallée, qui étoient longues de quatre doigts & larges de trois. Après avoir soigneusement consideré toutes ces preuves, les Espagnols ont cru que ces Géans étant fort abandonnés au péché contre nature, comme on le leur disoit, Dieu avoit voulu faire une punition exemplaire de leurs crimes & avoit envoyé un Ange pour les détruire, comme il fit autrefois à Sodome & dans les autres Villes voisines. Véritablement il a été fort difficile, ou pour mieux dire impossible, d'avoir sur ce fait & sur toutes les autres antiquités du Pérou, tous les éclaircissemens qu'on auroit souhaités : parceque les Naturels du païs n'ayant aucune connoissance ni aucun usage des lettres ni de l'écriture, ni

même des peintures qui ſervent de livres dans la Nouvelle Eſpagne, n'ont qu'une eſpece de tradition qui paſſe des peres aux enfans, pour conſerver la mémoire des choſes anciennes. Il faut ajouter pourtant qu'ils ont une maniere d'Annales fort extraordinaires pour perpétuer la mémoire des faits qui leur paroiſſent importans : ce ſont certaines cordes de coton que les Indiens appellent *Quippos* ; ils marquent les nombres par des nœuds de diverſes façons, faits d'eſpace en eſpace le long de la corde, depuis les unités juſqu'aux dizaines & ainſi en montant ; les cordes ſont de la couleur des choſes qu'ils veulent ſignifier. Dans chaque Province il y a des perſonnes qui ſont chargées de ce ſoin, & qui enregiſtrent ainſi par le moyen de ces cordes, les choſes générales ; ils nomment ces perſonnes *Quippo Camayos*. Il eſt ſurprenant de voir avec combien de facilité ces gens entendent & font entendre aux autres par ce moyen ce qui s'eſt paſſé pluſieurs ſiécles avant eux. Ils ont des maiſons publiques pleines de ces cordes.

CHAPITRE VI.

Des Peuples qui habitent par de-là la ligne Equinoxiale le long de la Côte, & des choses remarquables qu'on y voit.

AU-DELA de la Ligne Equinoxiale, du côté du Midi, on trouve un Isle de douze lieues de tour, assez près de la terre ferme, qu'on nomme l'Isle de Puna : elle est fort propre pour la chasse & pour la Pêche, y ayant du gibier & du poisson en abondance. Il y a aussi plusieurs eaux douces : elle étoit autrefois fort peuplée, & ses Habitans étoient presque toujours en guerre contre tous leurs voisins, particulierement contre ceux de *Tumbez* qui en est distante de douze lieues. Ils portent des chemises & une espece de vêtement de laine par dessus : ils avoient quantité de barques plattes sur lesquelles ils navigeoient ; ces barques sont faites de longues planches d'un bois leger, attachées sur deux autres planches qui les traversent par dessous : elles sont toujours en nombre impair, ordinairement cinq, quelquefois sept ou neuf ; celle du milieu sur laquelle est

assis celui qui rame & conduit la barque, est plus longue que les autres, & elles vont ainsi en diminuant de longueur à proportion, ensorte que tout le bâtiment va en pointe par les bouts, à peu-près comme les doigts de la main quand ils sont étendus : ils y font aussi une espece de couverture pour ne se pas mouiller. Il y a de ces barques qui peuvent porter cinquante hommes, & trois chevaux, elles vont à la voile & à la rame, car les Indiens sont grands rameurs & fort experts en cela. Il est arrivé quelquefois que les Espagnols voguant sur ces barques, les Indiens en ont déjoint & détaché fort adroitement & fort promptement les planches, se sauvant dessus, & laissant périr les Chrétiens : souvent même ils n'avoient besoin pour se sauver, ni de planches, ni d'aucun autre secours, parcequ'ils sont grands nageurs. Les armes dont les Indiens de cette Isle se servoient pour combattre étoient des fleches & des frondes, & aussi des massues & des haches d'argent & de cuivre. Ils se servoient aussi d'une espece de lances ferrées d'or de bas aloi, & tant les hommes que les femmes portoient plusieurs ornemens & plusieurs anneaux d'or. Ils avoient encore pour leur usage ordinaire des vaisseaux d'or

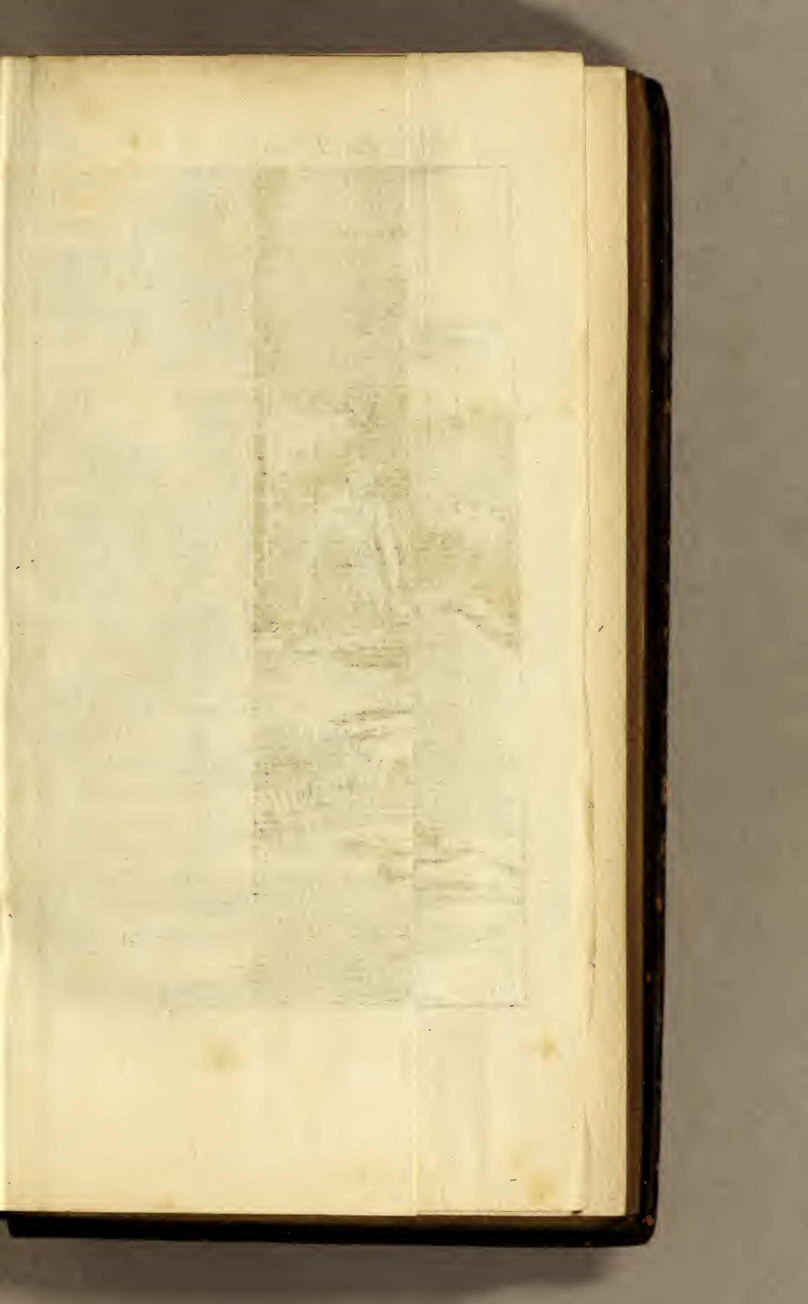
&

& d'argent. Le Seigneur de cette Isle étoit fort craint & fort respecté par ses sujets, & si jaloux que tous ceux qui étoient commis à la garde de ses femmes, & même tous les domestiques de sa maison, étoient eunuques ; & on leur coupoit non-seulement les parties qui servent à la génération, mais pour les défigurer on leur coupoit aussi le nez. Dans une autre petite Isle voisine de celle dont on vient de parler, on trouva dans une maison la représentation d'un jardin avec plusieurs figures d'arbres & de diverses sortes de plantes, d'or & d'argent. Vis-à-vis de cette Isle il y avoit en Terre ferme un Peuple qui avoit fait quelque chagrin au Roi du Pérou, ce Prince leur imposa pour peine de s'arracher toutes les dents d'enhaut ; ainsi jusqu'à présent les hommes & les femmes sont sans dents à la mâchoire supérieure. En allant de Tumbez du côté du Midy par l'espace de cinq cens lieues de longueur, & de dix lieues de largeur, il ne pleut ni ne tonne : mais par de là ces dix lieues un peu plus ou un peu moins selon la distance plus ou moins grande qu'il y a de la montagne à la mer, il y pleut & il y tonne, & on y a un hiver & un été, les saisons y étant réglées à-peu-

près comme elles ſont en Caſtille. Lorſqu'on a l'hiver dans la Montagne, on a l'été le long de la Côte, & au contraire le tems qu'on peut nommer hiver à la Côte, eſt un tems d'été ſur la Montagne. La longueur de ce qu'on a découvert du Pérou depuis la Ville de Paſto où il commence, juſqu'à la Province de Chili, découverte depuis peu, eſt de plus de dix-huit cent lieues auſſi longues ou plus longues que les lieues de Caſtille. Suivant toute cette longueur on voit régner une chaîne de Montagnes fort rudes éloignées de la mer en quelques endroits de quinze ou vingt lieues, & en d'autre un peu moins. Ainſi tout ce pays eſt diviſé en deux parties, diſtinguées par deux noms différens, la Plaine & la Montagne : car tout l'eſpace qui eſt entre les Montagnes & la mer, quel qu'il ſoit, plus ou moins grand, eſt compris ſous le nom de Plaine, & tout le reſte ſe nomme la Montagne. Toute la Plaine eſt fort ſablonneuſe & fort ſéche, parcequ'il n'y pleut jamais, comme on l'a déja dit ; on n'y trouve ni fontaines ni puits, ni aucune eſpece de ſources, ſinon en quatre ou cinq endroits dont l'eau eſt ſalée, parceque cela eſt fort près de la mer. On ſe ſert pour boire de l'eau des torrens qui deſ-

cendent de la Montagne, & qui s'y forment par les pluies & les neiges qui y tombent; car il y a auſſi très peu de ſources & de fontaines dans ces montagnes. Ces torrens ſont éloignés les uns des autres de douze, de quinze & de vingt lieues en quelques endroits; mais communément ils ne le ſont que de ſept ou huit, & les voyageurs reglent d'ordinaire leurs journées par la diſtance d'une riviere à l'autre, parcequ'autrement ils ne trouveroient point d'eau pour boire. Le long des bords de ces torrens environ une lieue d'étendue en largeur, plus ou moins ſelon que la diſpoſition du pays, & la nature du terroir le permet, on a l'agrément de trouver la fraîcheur de quelques bocages, d'arbres fruitiers & de campagnes ſemées de maïs par les Indiens. Depuis que les Eſpagnols ſont établis en ce pays-là ils ont auſſi ſemé du froment. Pour arroſer les terres enſemencées, ce qui eſt abſolument néceſſaire, on tire depuis la riviere de petits canaux pour conduire l'eau aux lieux où on en a beſoin, ce que les habitans naturels du pays font avec beaucop de ſoin & d'induſtrie; parceque quelquefois pour éviter les vallées qui ſe rencontrent entre la riviere & le lieu où on veut con-

duire l'eau, il faut faire un canal de sept ou huit lieues de longueur par ses différens contours, bien que la vallée n'ait souvent pas une demi-lieue d'étendue. On trouve le long de ces vallées une fraîcheur fort agréable depuis la montagne jusqu'à la mer, en suivant le cours de la riviere ou du torrent, car on les peut justement nommer ainsi par leur extrême rapidité causée par la hauteur dont ils viennent. Il y en a plusieurs comme celui qu'on nomme le torrent de la Sancta, ou celui de la Barranca & plusieurs autres semblables que les Espagnols n'auroient su passer à cheval sans le secours des Indiens qui rompoient & retardoient pour quelques momens l'impétuosité du courant avec des pieux & des perches dont ils faisoient comme une espece de digue, pendant qu'on passoit un peu au-dessus. Il n'y avoit pas de sureté de s'arrêter, soit pour abreuver le cheval, ou pour quelqu'autre chose; mais il falloit passer le plus promptement qu'il étoit possible, pour éviter que le cheval & l'homme ne fussent renversés par la rapidité de l'eau, en quoi il y auroit eu beaucoup de péril, parcequ'ils n'auroient pû se relever à cause de la violence avec laquelle le courant les au-



roit entraînés, qui eſt telle qu'elle roule & entraîne ſouvent de fort grandes pierres. Ceux qui voyagent dans la Plaine marchent preſque toujours le long du rivage de la mer, & s'en éloignent ſi peu que rarement ils la perdent de vûe. En hiver ce chemin eſt fort dangereux, parce que les torrens s'enflent ſi fort qu'on ne les peut paſſer à gué, & qu'il le faut faire dans des barques, comme celles dont nous avons fait la deſcription, ou ſur des eſpeces de radeaux compoſés de pluſieurs courges rangées les unes près des autres dans des rêts, ſur quoi ſe couche de ſon long celui qui veut paſſer; un Indien va devant à la nage qui tire la machine avec une corde, & un autre la pouſſe par derriere. Sur les bords de ces rivieres on voit des arbres fruitiers de diverſes eſpeces, des arbres qui portent le coton, & des ſaules, pluſieurs ſortes de roſeaux, de cannes & de joncs, de glayeuls & autres ſortes d'herbes. La terre eſt extrêmement fertile : on ſeme & on recueille le froment & le maïs en tout temps & en toute ſaiſon. Les Indiens habitent ordinairement ſous les arbres, & n'ont point de maiſons, ſi on ne veut nommer de ce nom certaines huttes ou cabanes faites de branches. Les femmes

portent des robes de coton qui leur defcendent jufqu'aux pieds comme des foutanes : les hommes portent des culottes & des camizoles ou veftes qui leur defcendent jufqu'aux genoux, avec une efpece de manteau par-deffus. Ils font tous vêtus de la même maniere, fans aucune différence finon à la tête, où felon les différens lieux & endroits du Pays, les uns portent une treffe de laine, les autres un fimple cordon, & d'autres plufieurs cordons de diverfes couleurs; mais tous généralement en portent avec quelque diverfité felon la différence des Provinces, comme on vient de dire. Tous les Indiens de la Plaine font diftingués en trois ordres, dont ils nomment les uns Yungas, les autres Tallanes, & les troifiemes Mochicas. Chaque Province a fon langage différent de celui des autres : mais les Caciques qui font les Principaux & les Nobles, outre la langue particuliere de leur pays, entendent & parlent tous celle de Cufco ; parcequ'un Roi du Pérou nommé Guaynacava pere d'Atabaliba, ne trouvant pas honnête que fes fujets, particulierement les Caciques & les Principaux, qui avoient fouvent à lui parler & à traiter avec lui de diverfes affaires, fuffent obligés de

le faire par interprête, ordonna que tous les Caciques, leurs freres & leurs parens envoyassent leurs enfans à sa Cour pour le servir, & surtout pour y apprendre la langue. Ce fut là le prétexte dont il se servit: mais son principal but étoit d'avoir en leurs enfans des ôtages de leur fidélité. Il fit donc ensorte par ce moyen que tous les Nobles de son Royaume pussent entendre & parler la langue qui étoit en usage à sa Cour : à-peu-près comme en Flandres les Nobles & toutes les personnes qui tiennent quelque rang, y parlent François. Il est arrivé par là que les Espagnols qui ont appris la langue qu'on parle à Cusco, ont aisément pû entendre ce qu'on leur disoit, & se faire entendre même par les gens du pays, au moins par les Principaux, dans tout le Pérou, tant sur la montagne que dans la plaine.



CHAPITRE VII.

Du vent qui regne dans la plaine du Pérou, & pourquoi il n'y pleut jamais.

CEUX qui liront cette Histoire auront peut-être de la peine à comprendre d'où vient qu'il ne pleut jamais dans toute la plaine du Pérou, comme on l'a dit ci-devant. Il semble en effet que les pluies devroient y être fort communes & même fort abondantes, puisque ce pays est borné d'un côté par la mer d'où il s'éleve d'ordinaire beaucoup de vapeurs, & de l'autre par les montagnes dont nous avons parlé, qui ne sont jamais sans neige & sans eau. Ceux qui ont soigneusement examiné la chose, prétendent que la cause naturelle de cet effet est un vent de Sudouest qui regne pendant toute l'année le long de la côte & dans la plaine, & qui souffle avec tant de violence, qu'il emporte les vapeurs qui s'élevent de la terre ou de la mer, sans qu'elles puissent monter assez haut en l'air pour s'y assembler & former des goutes d'eau qui retombent en pluie. En effet il arrivé souvent qu'en regar-

dant de dessus les hautes montagnes on voit ces vapeurs fort au dessous de soi, qui font paroître l'air épais & nébuleux sur la plaine, bien qu'il soit fort clair & fort serein sur la montagne. Ce même vent est aussi la cause qui fait que les eaux de la mer du Sud courent toujours vers le Nord : il est vrai que quelques-uns en rendent une autre raison, & disent que cette mer aboutissant d'un côté au détroit de Magellan qui n'a pas plus de deux lieues de largeur, elles s'y trouvent pressées, sur tout parceque les eaux de la mer du Nord qui viennent les rencontrer dans ce lieu-là, contribuent aussi à leur en boucher le passage, & qu'ainsi elles sont contraintes de retourner en arriere. Cela même produit aussi un autre effet, dont on a déja parlé, qui sont ces courans de la mer du Sud, qui rendent la navigation si difficile de Panama au Pérou, parcequ'on a toujours le vent contraire & les courans aussi, au moins la plus grande partie de l'année, & qu'ainsi il faut toujours aller à la bouline, & voguer contre vent & marée. Tout le long de la côte du Pérou la pêche est abondante, & on y trouve des poissons de toutes especes, & surtout quantité de Veaux marins. Depuis la ri-

viere de Tumbez en delà on ne trouve plus de ces grands lézards : quelques-uns croient que cela vient de ce que l'air est plus tempéré, parceque ces animaux aiment beaucoup la chaleur ; mais il y a plus d'apparence qu'il en faut chercher la cause dans la rapidité des rivieres, qui empêchent qu'ils n'y puissent commodément subsister, parcequ'ils se tiennent d'ordinaire en des lieux où l'eau est presque dormante. Dans toute l'étendue de la plaine il y a cinq Villes peuplées de Chrétiens. La premiere se nomme Puerto Viejo qui est fort près de la ligne Equinoxiale ; il y a peu d'habitans, parceque le pays est pauvre & mal sain ; seulement on y trouve quelques émeraudes, comme on l'a dit ci-devant. A cinquante lieues par delà & quinze lieues avant en terre, il y en a une autre qui s'appelle saint Michel, & que les Indiens dans leur langue nommoient Piura ; elle est située dans un lieu frais & assez abondant, mais sans aucune mine ni d'or ni d'argent. La plûpart de ceux qui passent par là, sont sujets à y avoir quelque mal aux yeux. Soixante lieues plus loin en montant le long de la côte, dans une vallée nommée Chimo, il y a une autre Ville qui s'appelle Truxillo à deux lieues de la mer, avec un

port, mais difficile & dangereux : elle eſt ſituée dans un lieu plain & uni ſur le bord d'une riviere : on y trouve en abondance de l'eau douce & bonne à boire : le pays y eſt fertile en froment & en maïs, & abondant en bétail. La Ville eſt bâtie fort régulierement, & habitée par trois cens familles Eſpagnoles ou environ. A quatre-vingts lieues de Truxillo dans la vallée de Lima, il y a une autre Ville nommée los Reyes ou la Ville des Rois, parceque les Eſpagnols s'y établirent le jour de l'Epiphanie qu'on appelle vulgairement le jour des Rois : cette Ville eſt à deux lieues d'un port de mer fort bon & fort ſûr : elle eſt ſituée dans une plaine près d'une grande riviere : le pays fournit abondamment du bled, & toutes ſortes de fruit & de bétail. Toutes les rues de la Ville ſont fort droites & vont aboutir à la place d'où l'on peut aiſément voir la Campagne de quelque côté qu'on regarde. Le ſéjour en eſt fort agréable, parceque l'air y eſt ſi tempéré, qu'en aucune ſaiſon de l'année on n'y eſt jamais incommodé ni par le froid ni par le chaud. Pendant les quatre mois que l'on a l'été en Eſpagne, on ſent un peu plus de fraîcheur dans le lieu dont nous par-

lons, qu'on ne fait dans un autre tems; & il y tombe alors le matin jusques vers midi une espece de rosée menue, à-peu-près comme les brouillards qu'on voit à Valladolid, si ce n'est que bien loin de nuire à la santé, elle est bonne contre les douleurs de tête, & ceux qui y sont sujets, trouvent du soulagement en se lavant de cette rosée. On a dans ce lieu les mêmes especes de fruits qu'on a en Castille, particulierement des oranges, des citrons & limons de toutes les sortes, doux & aigres, des figues & des grenades: il y auroit aussi sans doute des raisins en abondance, si les troubles qui sont arrivés en ce pays-là, avoient donné le tems d'y planter & d'y cultiver la vigne; car on y en a vû quelques-uns qui sont venus de graines de raisins secs qu'on y avoit semé. Il y a grande quantité d'herbes potageres & de légumes, des mêmes especes qu'on a en Castille, & on a beaucoup de commodités pour les cultiver, parcequ'en chaque maison il y a un aqueduc qui amene l'eau de la riviere, & qui seroit capable de faire tourner un moulin. Sur la riviere on voit plusieurs moulins faits comme ceux de Castille, dont les Espagnols se servent pour faire moudre leur froment.

Ainſi cette Ville paſſe pour le lieu le plus ſain & le ſéjour le plus commode & le plus agréable de tout le Pérou : ſon Port la rend très propre pour le commerce, & on y vient de toutes les autres Villes du pays pour ſe pourvoir des choſes néceſſaires, ſi bien qu'on y apporte l'or & l'argent qui ſe tire en abondance des mines qui ſont dans les autres Provinces. C'eſt pour cela & parcequ'elle eſt à-peu-près au milieu du Pays, que Sa Majeſté a voulu qu'elle fût le ſéjour ordinaire de *l'Audience* (*a*) Royale où tous les habitans des autres endroits du Pérou fuſſent obligés de porter leurs cauſes pour obtenir juſtice, & cela donne ſujet de croire que le nombre de ſes habitans ira toujours en augmentant, & que ce lieu deviendra de plus en plus conſidérable. La Ville contient à préſent cinq cens maiſons ; mais elle eſt de plus grande étendue qu'une Ville d'Eſpagne où il y en auroit quinze cens, tant parceque les rues en ſont fort larges, & la place fort grande, qu'à cauſe que les maiſons occupent beaucoup d'eſpace, ayant chacune quatre-vingt pieds de large, & le double de longueur. Tous les bâtimens

---

(*a*) Chancellerie.

n'ont qu'un ſeul étage, parceque le pays ne fournit point de bois propre pour faire des poutres ni des planches, n'y en ayant point qui au bout de trois ans ne ſoit tout vermoulu : cependant les maiſons ne laiſſent pas d'être grandes & magnifiques, & d'avoir beaucoup de chambres & d'appartemens différens. Les murailles ſont bâties de briques des deux côtés, & le milieu rempli de terre, ayant cinq pieds d'épaiſſeur, afin de pouvoir exhauſſer ſuffiſamment les chambres, & que les fenêtres qui regardent ſur la rue puiſſent être aſſez élevées au-deſſus de la terre : les dégrès ſont à découvert du côté de la cour, & conduiſent à des galeries qui ſervent de corridors ou d'allées pour entrer dans les appartemens. Les toits ſont faits de quelques poutres brutes ſans être équarrées, qu'on couvre pardeſſus de nattes peintes, comme ſont celles d'Almeria, ou de toiles peintes, enſorte que les poutres ne paroiſſent point ; on ajoute encore par-deſſus des branches feuillues, & ainſi les chambres ſont fort exhauſſées & fort fraîches, étant très bien défendues contre les ardeurs du Soleil. On n'a pas beſoin des les défendre contre la pluie, parcequ'il ne pleut jamais en

ces lieux-là, comme on l'a déja dit. A cent trente lieues de cette Ville il y en a une autre qu'on appelle Villahermosa d'Arequipa, composée d'environ trois cens maisons, située dans un lieu fort sain & abondant en toutes sortes de vivres. On espere que cette Ville se peuplera beaucoup, parcequ'encore qu'elle soit à douze lieues de la mer, les vaisseaux y peuvent aborder commodément & y apporter des étoffes, des vins & d'autres choses nécessaires pour en pourvoir la Ville de Cusco & la Province des Charchas. Ce lieu est d'un grand abord à cause des mines de Potosi & de Porco, d'où on y apporte une grande quantité d'argent pour l'embarquer sur les vaisseaux, & le transporter par mer à la Ville de los Reyes ou à Panama, & par ce moyen on s'exempte de la peine de le porter par terre avec beaucoup de risque & de travail; surtout depuis qu'en conséquence des ordres du Roi, on n'ose plus imposer sur les Indiens les grandes charges dont on les accabloit auparavant. Depuis cette Ville on peut faire par terre un chemin de quatre cens lieues en suivant toujours la côte de la mer, jusqu'à la Province de Chili que le Gouverneur Pédro de Valdibia découvrit &

peupla. Chili dans la langue des Indiens ſignifie froid, & ce pays a été ainſi nommé à cauſe des grands froids qu'on ſouffrit pour y paſſer, comme on le dira dans la ſuite de cette Hiſtoire en parlant de l'entrepriſe de Dom Diegue d'Almagro pour le découvrir. Voilà quel eſt l'état, la ſituation & la diſpoſition du Pérou à l'égard de la plaine. Il faut ajouter que la mer eſt toujours tranquille & paiſible le long de cette côte, de ſi grande étendue comme nous l'avons repréſenté, & qu'il n'y a jamais ni tourmente, ni haute ou baſſe marée, ni aucun autre obſtacle qui puiſſe empêcher les vaiſſeaux d'être en ſureté par-tout avec une ſeule ancre.

CHAPITRE VIII.

De la Nature & des qualités du Pays ſur les montagnes du Pérou ; & des Indiens & Chrétiens qui y habitent.

Les Indiens qui habitent ſur la montagne ſont fort différens de ceux de la plaine, en force, en courage & en eſprit ; ils vivent d'une maniere moins groſſiere & moins ruſtique, habitans en des



To.' 1. P.' 41.

des maisons couvertes de terre, & portans des chemises & des manteaux de la laine de leurs brebis; mais ils n'ont pour toute couverture à la tête que quelques bandes dont ils se l'entourent. Les femmes portent des vêtemens sans manches; elles se lient & se bandent le corps avec des ceintures de laine qui font plusieurs tours, & par ce moyen se font paroître la taille longue & déliée: elles ont par dessus certains mantelets de laine à-peu-près comme des peignoirs, qu'elles attachent au cou avec de grandes épingles d'or ou d'argent, selon qu'elles les peuvent avoir, elles les nomment dans leur langues *Topos*; ces especes d'épingles ont des têtes fort grandes & fort plattes; & si tranchantes qu'elles s'en peuvent servir à couper plusieurs choses. Elles aident beaucoup à leurs maris dans tous leurs travaux & leurs occupations de la campagne & de la maison, ou pour mieux dire, elles les font presque seules. Elles sont communément blanches, & ont le visage, l'air & les manieres beaucoup plus agréables que n'ont celles de la plaine. Aussi le terroir de l'une & de l'autre sont-ils fort différens; car au lieu des sables qu'on voit dans la plaine, la montagne est par tout couverte d'her-

be, & on y trouve quantité de ruisseaux & des eaux fort fraîches, d'où se forment les rivieres ou les torrens qui descendent avec tant d'impétuosité dans la plaine. La campagne est pleine de fleurs & d'herbages de diverses sortes, à peu-près comme en Castille & des mêmes especes : on y voit par tout du cresson, des laitues, de la chicorée, de l'ozeille, de la verveine ; on y trouve aussi des mûres de buisson en quantité : il y a encore une autre sorte d'herbe dont les fleurs sont jaunâtres, & les feuilles à-peu-près comme celles de l'ache ou du céleri, qui a une propriété admirable ; c'est que si on l'applique sur une plaie, quelque corruption qu'il y ait, elle la nettoie incontinent, & si on la met sur des endroits où la chair est saine, elle la ronge jusqu'à l'os. Il y a plusieurs arbres fruitiers de diverses especes qui portent des fruits aussi bons que ceux qu'on a en Castille : on y trouve des alisiers & des noyers qui viennent d'eux-mêmes sans qu'on y prenne aucun soin. Les Indiens ont plusieurs Brebis, les unes qu'on peut appeller sauvages, les autres domestiques : il y a aussi des Cerfs & des Chevreuils, & plusieurs autres sortes d'animaux plus petits, & quantité de Renards.



Ils ont une eſpece de chaſſe pour prendre ces animaux, qui eſt un grand ſujet de réjouiſſance pour eux, ils la nomment Chaco. En voici la maniere : quatre ou cinq mille Indiens s'aſſemblent, plus ou moins, ſelon que les lieux ſont plus ou moins peuplés, ils s'éloignent les uns des autres, enſorte qu'ils font un grand cercle qui enferme deux ou trois lieues de pays, puis ils ſe rapprochent peu-à-peu en chantant de certaines chanſons conformes au ſujet, & compoſées exprès pour cela : enfin ils ſe joignent, & s'entrelaçant les bras les uns les autres, ils enferment une grande quantité d'animaux de diverſes eſpeces, pouſſant de ſi grands cris, que non-ſeulement ils épouvantent ces pauvres bêtes, mais que même ils font tomber parmi elles des Perdrix, des Faucons, & d'autres oiſeaux, étonnés par les cris, & qui ſe trouvant après enfermés de tous côtés, ſe laiſſent aiſément prendre avec des retz, ou même à la main. Il y a auſſi dans ces montagnes des Lions, des Ours noirs, des Chats & des Singes ſauvages de pluſieurs ſortes, & d'autres eſpeces de bêtes farouches. Les oiſeaux qu'on voit tant dans la plaine que ſur la montagne ſont des Aigles, des Pigeons, des Tourterelles, des Pi-

verts, des Cailles, des Perroquets, des Faucons, des Hiboux, des Oies, des Hérons blancs & gris, & d'autres oiſeaux aquatiques, des Roſſignols & d'autres petits oiſeaux propres à mettre en cage, & pluſieurs autres eſpeces, parmi leſquels il y en a qui ſont d'un fort beau plumage. Entre tous il y en a un fort remarquable par ſa petiteſſe, car il n'eſt pas plus gros, & peut-être moins qu'une Cigale, & cependant il a quelques plumes qui ſont auſſi longues que des feuilles de Tourneſol. Le long de la côte il y a une eſpece de Vautours ſi grands, que quand ils étendent leurs aîles, il y a quinze ou ſeize paumes de diſtance de l'extrémité de l'une à l'extrémité de l'autre: ils ſe nourriſſent de Veaux marins, & quand ils les voient ſur le rivage, un les prend par les pieds ou par la queue, un autre leur arrache les yeux, & les autres leur donnent tant de coups de bec, qu'ils en viennent à bout & les tuent, après quoi ils s'en repaiſſent. Il y a auſſi une autre eſpece d'oiſeaux qu'on nomme Alcatraz, qui ſont à-peu-près faits comme des poules, mais beaucoup plus grands & plus gros; car ils peuvent contenir dans leur jabot trois picotins de bled. Ces oiſeaux ſont fort communs

tout le long de la côte de la mer du Sud, puiſqu'on y en trouve partout par l'eſpace de plus de deux mille lieues : ils ſe nourriſſent de poiſſon de mer, & quand ils ſentent quelque corps mort, ils le vont chercher juſqu'à trente & quarante lieues en terre. La chair de ces oiſeaux eſt ſi puante & ſi mauvaiſe, que quelques perſonnes qui en ont mangé par néceſſité, en ſont mortes comme ſi elles avoient pris du poiſon. On a déja dit que ſur la montagne il y tombe de la pluie, de la grêle & de la neige, & qu'il y fait beaucoup de froid ; mais il y a auſſi en pluſieurs endroits des vallées ſi profondes & où il fait ſi chaud, qu'on trouve par ce moyen un remede tout proche & fort aiſé pour ſe garantir du trop grand froid. Dans ces vallons il croît une herbe que les Indiens appellent Coca, & qu'ils eſtiment plus que ni l'or ni l'argent. Elle a la feuille faite preſque comme celle du Sumac, & l'expérience leur a appris qu'en tenant une feuille de cette herbe dans la bouche, on peut demeurer un temps fort conſidérable ſans ſentir ni faim ni ſoif. Il y a quelques endroits de ces montagnes où il ne croît point du tout de bois, de ſorte que ceux qui voyagent dans ces lieux-là ſont obligés

de se servir pour faire du feu, d'un espece de terre qui s'y trouve, & qui brûle à-peu-près comme celle dont on fait les tourbes. Il y a dans ces montagnes des veines de terre de diverses couleurs, & on y en trouve aussi d'or & d'argent: les Indiens les connoissent fort bien, & ils savent fondre & épurer ces métaux avec beaucoup moins de travail & de dépense que ne font les Chrétiens : pour cela ils font sur les plus hautes montagnes, des fourneaux dont l'ouverture est du côté du Midi, d'où nous avons déja dit que le vent vient toujours soufflant vers le Septentrion. Ils mettent le métal dans ces fourneaux avec de la fiente de brebis, si bien que par le moyen du vent qui allume le charbon, l'or & l'argent s'y fondent & s'y épurent. Dans la grande quantité d'argent qu'on a tiré des mines de Potosi, on a vû par expérience que ne le pouvant fondre par le moyen des soufflets, les Indiens en venoient aisément à bout dans ces fourneaux, qu'ils nomment *Guayras*, comme qui diroit le vent, parceque c'est le vent qui leur sert pour produire l'effet qu'ils desirent. La terre est extrêmement fertile, & produit en abondance toutes sortes de grains qu'on y peut semer, jus-

ques là qu'un boiſſeau de bled en peut produire juſqu'à cent cinquante & même deux cens, & d'ordinaire cent. Ils n'ont point de charrues pour labourer la terre: mais il ſe ſervent pour cela de certaines pelles tranchantes, & quand elle eſt bien préparée, ils y ſement les grains de bled en faiſant des trous avec un bâton, comme on fait en Eſpagne pour ſemer les féves. Il y a dans ce pays-là des légumes & des herbes potageres en très grande abondance, & qui y viennent ſi bien, qu'on a vû à Truxillo des raves groſſes comme un homme, dont les feuilles occupoient un eſpace de deux pas de tour, & qui pourtant étoient fermes ſans être ni dures ni cordées. Il en eſt de même des laitues, des choux & des autres herbes qui y ſont venues de la graine qu'on avoit apportée de Caſtille: car celle qu'on a recueillie depuis dans le pays ne les a pas produites ſi grandes ni ſi belles. Les viandes dont les Indiens ſe nourriſſent ſont le maïz & bouilli & rôti qui leur ſert de pain; & leurs chairs ſont de la venaiſon de pluſieurs ſortes, qu'ils ſalent à-peu-près comme on fait le poiſſon: ils mangent auſſi du poiſſon ſec, & diverſes ſortes de racines qu'ils nomment *Yuca*, comme des chervis & au-

tres, des lupins, & autres légumes. Ils ont un certain breuvage qui leur tient lieu de vin, qu'ils font en mettant du maïz avec de l'eau dans des tines ou grands pots qu'ils mettent en terre, où cette liqueur se fermente; car outre le maïz naturel & sans aucune préparation, ils ajoutent dans chaque pot une certaine quantité d'autre maïz mâché qui sert de ferment, & il y a des hommes & des femmes qui se louent, & à qui on donne quelque salaire pour le mâcher. Celui qui est fait avec de l'eau dormante est estimé plus fort & meilleur que si on le faisoit avec de l'eau qui court. Cette boisson s'appelle communément *Chica*, dans la langue des Isles; mais dans celle du Pérou on la nomme Azua: elle est blanche ou rouge, selon la couleur du maïz dont on la fait, & enivre plus aisément que le vin de Castille: cependant si les Indiens pouvoient avoir de ce vin comme ils souhaiteroient, ils abandonneroient volontiers le leur. Ils font encore un autre sorte de breuvage avec le fruit de quelques arbres qu'ils nomment *Molles*; mais ce dernier n'est pas si estimé que le *Chica*.

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

Des Villes que les Chrétiens ont dans les Montagnes du Pérou.

DANS les Montagnes du Pérou il y a auſſi quelques Colonies de Chrétiens, à commencer dès-la Ville de *Quito*, qui eſt à quatre dégrés à-peu-près par delà la Ligne Equinoxiale. Cette Ville étoit ci-devant fort agréable & fort abondante en bled & en bétail, particulierement dans les années mil cinq cent quarante-quatre & mil cinq cent quarante-cinq qu'on y découvrit de riches mines d'or : ce lieu commençoit alors à ſe peupler beaucoup, & le nombre de ſes habitans croiſſoit de jour en jour, juſques à ce que la fureur de la guerre y étant parvenue, les fit preſque tous périr par les mains de Gonzales Pizarre & de ſes Capitaines ; parcequ'ils avoient ſervi & favoriſé le Viceroi Blaſco Nugnez Vela qui y faiſoit ſa réſidence, comme on le dira plus particulierement ci-après. Après cette Ville les Chrétiens ne firent point d'autre établiſſement ſur la montagne juſqu'à la décou-

verte de la Province des *Bracamoros* par les Capitaines Jean Porcel d'un côté & Vergara de l'autre, qui y établirent quelques petites colonies, afin de pouvoir de-là, percer plus avant pour la découverte & la conquête du pays, & ces établissemens sont maintenant ruinés, parceque Gonzales Pizarre attira à son parti ces deux Capitaines avec leurs gens pour s'en servir dans la guerre qu'il avoit entreprise. Cette découverte avoit été faite par les ordres du Licencié Vaca de Castro, qui étoit alors Gouverneur du Pays : il avoit envoyé le Capitaine Porcel par le côté de S. Michel, & plus haut le Capitaine Vergara, par la Province des *Chichapoyas* ; il ne croyoit pas qu'ils se rencontreroient comme ils firent, ce qui causa du démêlé entr'eux, chacun ayant ses prétentions sur les lieux qu'ils avoient découverts. Leurs différends furent cause que Vaca de Castro les rappella pour les accorder : ainsi ils se trouverent au commencement de la guerre, dans la Ville de los Reyes au service du Viceroi, & après qu'il eût été pris, ils demeurerent avec Gonzales Pizarre, si bien que leurs démêlés cesserent par la cessation de leur entreprise. Ce lieu qu'ils avoient découvert est à cent soi-

xante lieues de la Ville de Quito en allant par la montagne ; & quatre-vingt lieues par de-là on trouve une Province qu'on appelle *Chichapoyas*, où il y a une bourgade de Chrétiens qui se nomme *Levanto*. Le pays y est abondant en vivres, & il y a aussi des mines qui sont assez bonnes, & ce lieu est fort & sûr par sa situation, parcequ'il est environné de tous côtés d'une vallée très profonde, dans laquelle coule une riviere presque tout au tour, de sorte qu'il n'y auroit qu'à rompre les Ponts qui sont dessus pour rendre l'attaque & la conquête de ce lieu fort difficile. Le Maréchal de Camp Alfonse d'Alvarado qui avoit le commandement dans cette Province, y établit une Colonie de Chrétiens. Soixante lieues plus loin il y en a une autre qui s'appelle *Guanuco* formée par l'ordre de Vaca de Castro qui la nomma Leon, parcequ'il étoit originaire de la Ville de Leon en Espagne. Le pays fournit abondamment des vivres, & on croit qu'il y a quantité de mines du côté qui est occupé par l'Ynca qui est puissant & guerrier dans la Province des *Andes*, comme on le dira dans la suite. Depuis cette Ville il n'y en a point d'autres sur la Montagne qui soient peuplées de Chrétiens jusqu'à

celle de *Guamanga*, qu'ils ont nommée S. Jean de la Victoire, qui est éloignée de soixante lieues de la précédente. Dans ce dernier lieu il y a peu de Chrétiens : mais on espere que le nombre en pourroit croître fort considérablemenr, si l'Ynca qui en est fort voisin vouloit entendre à la paix : parcequ'il occupe présentement aux habitans de cette Ville les meilleures terres, où il y a quantité de mines & abondance de *Coca*, qui est une herbe dont on retire un grand profit, comme on l'a déja marqué ci-devant. Cette Ville de Guamanga est éloignée de Cusco de quatre-vingts lieues, & le chemin de l'une à l'autre est fort difficile, à cause des montagnes où il y a beaucoup de précipices & de passages fort dangereux. Avant que les Chrétiens se fussent rendus maîtres du Pérou, la Ville de Cusco étoit le lieu où les Rois du Pays faisoient leur séjour ordinaire, & où ils tenoient leur Cour, gouvernant delà cette grande étendue de Pays dont on a déja parlé, & dont on parlera encore plus particulierement dans la suite de cette Histoire. Cette Ville étoit comme le rendez-vous de tous les Caciques de ce grand & vaste Royaume, qui y venoient de toutes parts, tant pour payer les tributs au

Roi, que pour obtenir juſtice quand ils avoient quelque démêlé & quelques affaires les uns avec les autres. Il n'y avoit alors dans tout le Pérou aucun autre lieu habité par les Indiens qui eût forme de Ville. Cuſco étoit la ſeule. Cette Place avoit une bonne fortereſſe, bâtie de pierres quarrées, ſi grandes, que c'eſt une choſe toute-à-fait ſurprenante, comment les Indiens avoient pû les mouvoir & les tranſporter à force de bras ſans le ſecours de bœufs, de chevaux, de mulets, ou d'autres ſemblables animaux: en effet il y en a pluſieurs pour leſquelles il faudroit au moins dix paires de bœufs,& plus,à chacune pour les mouvoir & pour les traîner. Les maiſons dans leſquelles habitent maintenant les Chrétiens, ſont les mêmes qui étoient ci-devant occupées par les Indiens, dont quelques-unes ont été racommodées, & les autres agrandies. La Ville étoit diviſée en quatre quartiers, dans chacun deſquels par ordre du Roi, qu'on nomme Ynca dans la langue du Pays, tous ceux qui venoient du même côté étoient obligés d'habiter. Ainſi les Indiens qui venoient du côté du Midi, devoient demeurer dans le quartier qui regarde cette place, lequel on nomme dans leur

langue *Collasugo*, du nom d'une Province qui est de ce côté-là, nommé *Collao* : ceux du Nord dans le quartier nommé *Chincasugo*, du nom d'une Province considérable & renommée, qui est du même côté, & qui s'appelle *Chinca* ; cette Province est présentement à Sa Majesté ; mais fort appauvrie & fort dépeuplée à comparaison de ce qu'elle étoit ci-devant. Les deux autres quartiers qui regardent l'Orient & le Couchant, s'appellent *Andesugo* & *Condesugo*. Aucun Indien ne pouvoit demeurer dans un autre quartier que le sien, autrement il se seroit exposé à de grandes peines. Le Pays aux environs de Cusco est fertile & abondant en toutes sortes sortes de vivres ; l'air y est parfaitement bon, ensorte qu'un homme sain qui y va habiter, n'y devient jamais malade, ou au moins cela arrive fort rarement. Autour de cette Ville on trouve plusieurs riches mines d'or, desquelles on a tiré tout celui qui s'est transporté jusqu'à-présent en Espagne : il est vrai qu'on les voit presque abandonnées, depuis qu'on a découvert celles de Potosi, tant parcequ'on tire beaucoup plus de profit des mines d'argent de ce dernier lieu, qu'à cause qu'il y a aussi beaucoup moins de péril pour les In-

diens & pour les Chrétiens qui y travaillent. Depuis la Ville de Cuſco juſqu'à celle de Plata dans la Province de *Charcas*, il y a cent cinquante lieues & plus : on trouve entre les deux une autre grande Province où le terrein eſt plein & uni, qui ſe nomme le *Collao*, qui a cinquante lieues de longueur & plus ; la principale partie de ce Pays nommée Chiquito, appartient à Sa Majeſté ; & parcequ'il y a une ſi grande étendue de pays où les Chrétiens n'ont aucun établiſſement, le Licencié de la Gaſca envoya du monde l'an mil cinq cent quarante-neuf, pour faire quelque établiſſement dans cette Province. La ville de Plata eſt un lieu où il fait plus froid qu'en aucun autre de la montagne ; elle a peu d'habitans, mais fort riches, & la plûpart de ceux qui y ſont, paſſent la plus grande partie de l'année dans les mines de Porco & dans celles de Potoſi depuis qu'on les a découvertes. De cette Ville de Plata tirant à main gauche, & entrant plus avant dans le pays du côté de l'Orient, on a découvert une nouvelle Province par les ordres du Licencié Vaca de Caſtro, qui envoya pour ce deſſein les Capitaines Diego de Roïas & Philippe Gutierez. Cette Contrée a pris ſon nom

de Diego de Roïas; on dit qu'elle eſt bonne & abondante en vivres, & que l'air y eſt ſain : mais on n'y a pas trouvé tant de richeſſes qu'on eſpéroit. Le Capitaine Domingo de Ytala & ſes Compagnons vinrent par-là au Pérou l'an mil cinq cent quarante-neuf, de maniere qu'ils firent le tour de cet eſpace qui eſt entre la mer du Sud & celle du Nord, étant entrés dans le pays par la riviere de la Plata après avoir navigué au Nord, cherchant à faire quelque découverte. Voilà la ſituation & l'état de tout ce qu'on a découvert juſqu'à préſent dans le Pérou le long de la mer du Sud, en ſuivant toujours la côte, ſans qu'on ait entré fort avant dans le pays; parcequ'on y a trouvé de grandes difficultés à cauſe de la quantité des montagnes dont il y a comme pluſieurs chaînes redoublées qui ſont très rudes & très difficiles, & qu'on ne ſauroit paſſer ſans ſouffrir beaucoup, tant par le froid, que par la diſette des vivres. Cependant on peut croire que l'induſtrie & le courage des Eſpagnols auroient ſurmonté tous ces obſtacles, s'ils avoient eu de fortes eſpérances de trouver par-delà un pays riche.

CHAPITRE X.

Du ſentiment que les Indiens ont ſur le ſujet de leur Création, & ſur quelques autres matieres.

COMME les Indiens ne connoiſſent point l'art de l'écriture, ainſi qu'on l'a déja dit, ils ignorent auſſi leur origine, & ne ſavent point l'hiſtoire de la création, ni celle du déluge, dont ils n'ont ni regiſtre ni mémoire. Il eſt vrai qu'il s'eſt conſervé parmi eux quelques eſpeces de traditions auxquelles on a ajouté, changé ou diminué quelque choſe de ſiecle en ſiecle ſelon les imaginations de chacun, & voici à-peu-près à quoi cela ſe réduit. Ils diſent que du côté du Septentrion il vint un homme qui n'avoit ni os ni jointures, & qui en marchant accourciſſoit ou allongeoit le chemin ſelon ſa volonté, & élevoit ou abaiſſoit les montagnes comme il lui plaiſoit; que cet homme créa les Indiens d'alors, & que ceux de la plaine lui ayant fait quelque déplaiſir, il rendit le pays ſablonneux comme on le voit encore aujourd'hui, & ordonna qu'il n'y tombât jamais de

pluie ; mais qu'il leur envoya les rivieres qui y coulent, afin qu'ils eussent au moins de quoi boire & se rafraîchir : ils ajoûtent que cet homme s'appelloit Con, qu'il étoit fils du Soleil & de la Lune ; ils l'estimoient Dieu & l'adoroient comme tel, & il avoit donné, disent ils, les herbes & les fruits sauvages pour nourriture à ceux qu'il avoit crées. Après cela, disent-ils encore, il vint du côté du Midi un autre homme qui avoit plus de pouvoir que le premier ; celui-ci se nommoit Pachacama, comme qui diroit Créateur ; il étoit aussi fils du Soleil & de la Lune : à son arrivée Con disparut, & laissant ainsi les hommes qu'il avoit formés, sans chef & sans protecteur, Pachacama les métamorphosa les changeant en Oiseaux, en Singes, en Chats, en Ours, en Lions, en Perroquets & en diverses autres sortes d'Oiseaux qui se voient en ce pays-là : puis le même Pachacama créa les Indiens d'à-présent, & leur donna l'industrie de labourer la terre & de cultiver les plantes. Ils tiennent aussi ce dernier pour un Dieu, & tous les Principaux du Pays veulent être enterrés après leur mort, dans la Province de Pachacama qui a pris son nom de cet homme, parcequ'il y faisoit sa demeu-

re. Ce pays eſt à quatre lieues de la Ville de los Reyes. Ils ajoutent enfin que leur Pachacama a vêcu pluſieurs ſiécles, & jûſques au temps que les Chrétiens ſont venus au Pérou : mais que depuis il n'a plus paru. Cela peut faire conjecturer que ce fut quelque Démon qui les avoit ainſi malheureuſement abuſés, & leur avoit mis dans l'eſprit toutes ces extravagances & ces folles imaginations. Les Indiens croient auſſi qu'avant tout ce qu'on vient de rapporter, il y a eu un Déluge, & que lorſqu'il arriva, les hommes ſe ſauverent dans de grandes Cavernes qu'ils avoient faites & préparées pour cela ſur les plus hautes montagnes, & où il avoient porté toutes les choſes néceſſaires à la vie ; qu'après y être entrés, ils avoient ſi bien bouché les entrées & les moindres ouvertures de leurs retraites, que les eaux n'avoient pû y pénétrer : puis quand il les crurent diminuées, ils mirent hors quelques chiens qui retournant mouillés & ſans être ſalis de bouë, leur faiſoient connoître que les eaux étoient encore fort hautes ; ſi bien qu'ils n'oſerent ſortir de leurs cavernes juſqu'à ce qu'ils viſſent revenir leurs chiens tous boueux. Ils diſent enfin que de cette humidité de la

terre s'engendrerent plusieurs serpens qui les incommodoient fort, jusques à ce qu'avec le temps ils en vinrent à bout & les tuerent. Il paroît assez par-là qu'ils ont eu quelque connoissance confuse du Déluge, bien qu'ils ne sachent pas comment Noé fut sauvé dans l'arche avec sept autres personnes, & que par ce moyen le monde fût repeuplé dans la suite : c'est pourquoi ils feignent que quelques gens furent sauvés dans les cavernes des montagnes, comme on vient de le rapporter : ou possible cette inondation dont ils parlent pourroit être quelque Déluge particulier, comme celui de Deucalion. Ils croient que le monde doit finir : mais qu'avant cela il doit y avoir une grande sécheresse, & qu'il ne pleuvra point du tout pendant plusieurs années. Cela étoit cause que ci-devant tous les Seigneurs avoient des Magazins où ils faisoient de grands amas de Maïz pour s'en servir dans le temps de cette sécheresse : & quand le Soleil ou la Lune s'éclipse, les Indiens un peu timides font de grands cris & de grands gémissemens, pensant que ce temps est arrivé auquel le monde doit périr : car ils disent qu'alors ces astres se doivent obscurcir, comme cela arrive lorsqu'ils sont éclipsés.

CHAPITRE XI.

Des Cérémonies religieuses & des Sacrifices des Indiens du Pérou.

CES Peuples adorent comme des Dieux le Soleil & la Lune, & les croient en effet des Divinités. Ils jurent par le Soleil & par la Terre qu'ils regardent comme leur mere. Ils ont dans leurs Temples de certaines pierres qu'ils venerent & adorent, qui leur représentent cet astre du jour : ils les nomment Guacas d'un mot qui signifie pleurer, parcequ'en effet ils pleurent en entrant dans ces Temples. Personne n'approche de ces Guacas que les Prêtres ou Sacrificateurs de ces Idoles, qui sont toûjours vêtus de blanc, & quand ils vont pour s'en approcher ils tiennent en leurs mains quelques linges ou draps blancs, ils se prosternent & se traînent à terre, & en parlant à ces Idoles ils se servent d'un langage que les Indiens n'entendent point. Ces Sacrificateurs reçoivent les offrandes qu'on fait à ces Simulacres & les enterrent dans les Temples : car tous les Indiens leur offrent des figures ou images d'or ou d'argent, qui représen-

tent les choſes pour leſquelles ils adreſſent leurs prieres à leur Guaca. Ce ſont auſſi ces mêmes Prêtres qui ſacrifient tant les bêtes que les hommes, & qui cherchent dans le cœur ou dans les entrailles de leurs Victimes, les ſignes qu'ils ſouhaitent, & juſques à ce qu'ils les aient trouvés en quelqu'une, ils continuent toujours ces abominables Sacrifices quand ils les ont une fois commencés, car ils diſent, tandis que ces ſignes ne ſe trouvent point, que c'eſt une preuve que leurs Idoles ne ſont pas contentes du Sacrifice. Ces Sacrificateurs ne paroiſſent preſque jamais en public, ni n'ont aucun commerce avec les femmes pendant tout le temps qu'ils ſont occupés à ces Sacrifices, & toute la nuit ils ne ceſſent de crier ou d'invoquer les Démons dans la campagne voiſine des lieux où ſont ces Guacas, dont il y a un fort grand nombre, parceque pluſieurs maiſons ont chacun le ſien en particulier. Quand ils ont à parler aux Démons, ils s'y préparent par le jeûne, puis ſe bandent les yeux, & quelques-uns même ſe les crevent : car ces miſérables ſont ſi ſuperſtitieux qu'on en a vû qui ſont allés juſqu'à cet excès de ſe les crever ainſi, ou même ſe les arracher. Les Caciques &

les Seigneurs n'entreprennent jamais rien ſans avoir premierement conſulté leurs Prêtres, & ceux-ci leurs Idoles ou pour mieux dire les Démons. Les Eſpagnols trouverent dans ces Temples conſacrés au Soleil, pluſieurs grands pots de terre pleins d'enfans ſecs qu'on avoit ſacrifiés. Entre les pieces d'or & d'argent qui ſervoient d'ornement à ces Guacas, on en trouva qui reſſembloient parfaitement à des Croſſes & à des Mîtres Epiſcopales, & quelques-unes de ces Idoles furent trouvées avec la Mître ſur la tête : de ſorte que quand Thomas de Verlanga qui étoit Evêque de la Terre ferme, paſſa au Pérou, & que les Indiens le virent avec ſa Mître en tête, chantant Pontificalement la Meſſe, ils diſoient tous qu'il ſembloit un Guaca, & demandoient ſi c'étoit le Guaca des Chrétiens. On les a ſouvent interrogés ſur le ſujet de ces Mîtres, quelle en étoit la fin & l'uſage ; ſur quoi ils étoient embarraſſés & ne pouvoient rien dire, ſinon qu'ils les avoient ainſi de toute ancienneté. Outre ces Guacas il y avoit auſſi par tout le Pérou des maiſons ou Monaſteres où habitoient pluſieurs femmes conſacrées au Soleil, qui ne ſortoient jamais de ces lieux où elles filoient

& tiſſoient du coton & de la laine, & en faiſoient de fort bonnes étoffes; puis quand elles étoient achevées, ces femmes les brûloient avec des os de brebis blanches, puis jettoient les cendres au vent du côté du Soleil. Ces perſonnes étoient obligées à vivre dans une chaſteté & une continence perpétuelles, & ſi elles y manquoient, on les faiſoit mourir: néanmoins ſi quelqu'une étant enceinte affirmoit par ſerment que le Soleil étoit pere de ſon enfant, elle évitoit la mort. Tous les ans dans le temps que les Indiens de la Montagne recueilloient leur Maïz, ils célébroient une fête, plantans en terre, au milieu de quelque place, deux arbres hauts & droits comme deux mâts de navire, au haut deſquels ils mettoient une figure d'homme environnée d'autres figures ornées de fleurs. Après cela ils venoient par troupes ou par brigades, battans leurs tambours & jettans de grands cris: puis chaque brigade tiroit ſes traits & ſes fléches à ces figures, & après que tous avoient tiré, les Prêtres produiſoient une Idole qu'ils mettoient au pied de ces mâts plantés en terre, & devant laquelle ils ſacrifioient un Indien ou une brebis, oignans l'Idole du ſang de la victime:

To. 1. P. 64.





me : puis après en avoir confidéré le cœur, & les entrailles, & y avoir trouvé de bons ou de mauvais signes, ils en faisoient leur rapport au Peuple, & cela rendoit la fête ou triste ou gaie. Ils passoient ordinairement tout ce jour-là à danser & à boire, faire plusieurs jeux & plusieurs tours, & jouer divers personnages avec leurs armes à la main, leurs haches, leurs massues & autre sortes d'armes.

CHAPITRE XII.

Les Indiens du Pérou croient la résurrection de la chair.

LES Caciques du Pérou & tous les Principaux du pays sont mis après leur mort dans des lieux voutés, assis dans leurs siéges qu'ils appellent Duos, & revêtus de tous leurs plus riches vêtemens. La coûtume étoit aussi d'enterrer avec eux une ou deux de leurs femmes, de celles que le Mort avoit le plus aimés, & souvent il y avoit contestation entr'elles à qui auroit cet honneur : c'est pourquoi cela étoit ordinairement réglé par le mari avant sa mort. On enterroit aussi avec eux deux ou

trois jeunes garçons de ceux qui étoient à leur service, avec toute leur vaisselle d'or & d'argent. Ils font cela dans l'espérance qu'ils ont de ressusciter un jour, & ils souhaitent de paroître alors accompagnés de leurs femmes & de leurs Officiers : aussi lorsque les Espagnols entroient dans leurs sépultures pour en tirer l'or & l'argent qu'on y avoit mis, ils les prioient de ne point ôter ni disperser les os de ceux qui y étoient ensevelis, afin qu'ils pussent ressusciter plus promptement & avec moins de peine. Dans la cérémonie des funérailles les parens versent au-dessus du lieu de la sépulture de ce breuvage qu'ils appellent Chica, qui par le moyen de quelques tuyaux se va rendre dans la bouche du mort. On met aussi au-dessus de leurs sépultures des statues de bois qui les representent : & pour les gens du commun, on se contente d'y mettre en peinture les marques & les enseignes de leur profession ou de leur emploi, particulierement s'ils ont été hommes de guerre.

CHAPITRE XIII.

De l'origine des Rois du Pérou qu'on apelle Yncas dans la langue du pays.

DANS toutes les Provinces du Pérou il y avoit quelques grands Seigneurs dont les Principaux s'appelloient dans leur langue Caracas, ce qui est la même chose que les Caciques dans le langage des Isles. Il faut remarquer là-dessus que les Espagnols qui allerent à la Conquête du Pérou, étoient accoutumés à nommer les choses générales & communes, des mêmes noms dont on se servoit pour les signifier dans les Isles de Saint Domingue, de Saint Jean, de Cuba, dans la Terre ferme où ils avoient habité, & que ne sachant point comment on les appelloit dans la langue du Pérou, il se servoient pour les désigner des termes qu'ils avoient appris. Cela s'est si bien conservé, & a si bien passé en coutume, que les Indiens du Pérou se sont accommodés à cet usage, si bien que quand ils parlent avec les Chrétiens, ils nomment ces choses générales des mêmes noms qu'ils ont appris d'eux. Ainsi ils appellent Caciques ceux qu'ils

avoient accoutumé de nommer Caracas, leur pain, Maïz, & leur breuvage, Chicha, qui s'appellent dans leur langue Zara & Azua. Il en eſt de même de pluſieurs autres choſes. Ces Seigneurs dont nous parlons étoient les Juges & les Protecteurs de leurs ſujets pour les faire vivre en paix, & ils étoient auſſi leurs Chefs & leurs Capitaines dans les guerres qu'ils avoient contre leurs voiſins. Il n'y avoit point alors de Roi ou Seigneur général de tout le pays juſques à ce que du côté de Collao, il vint par un grand lac nommé Titicaca, qui a quatre-vingt lieues de tour, une Nation belliqueuſe que ceux du Pérou nommerent Yncas. Ces derniers venus étoient ras & tondus, ils avoient les oreilles percées, & y portoient de gros pendans d'or ronds, pour les tirer en bas & par ce moyen ſe les agrandir : on nomma Ringrim, comme qui diroit oreille, ceux qui les avoient grandes. On appella leur Chef Zapalla Ynca, comme qui diroit ſeul Seigneur ou Roi ; d'autres diſent qu'on l'appella Ynca Vira Cocha, qui ſignifie écume ou craſſe de la mer, parcequ'on ne ſavoit point l'origine de ces gens-là, ni de quel pays ils venoient : ainſi les anciens habitans du Pays s'imaginoient que ces nou-

veaux venus étoient formés de l'écume ou du limon de ce Lac, duquel ſort une grande riviere qui coule vers l'Occident, & qui en quelques endroits eſt large d'une demie lieue, puis ſe va décharger dans un autre petit Lac qui eſt à quarante lieues du grand, & s'y perd au grand étonnement de ceux qui conſiderent la choſe; & ne peuvent comprendre comment une ſi grande quantité d'eau diſparoît & s'évanouit, pour ainſi dire, dans un ſi petit réſervoir qui ne paroît nullement capable de la contenir. Il eſt vrai que comme on ne trouve point le fond de ce petit Lac, cela fait croire que par deſſous terre il ſe décharge dans la mer, comme fait le fleuve Alphée en Grece. Ces Yncas commencerent par s'établir dans la Ville de Cuſco, & de-là ils ſubjuguerent tout le pays & ſe le rendirent tributaire. * Leur Empire fut ſucceſſif &

* C'eſt ainſi que l'Auteur de cette Hiſtoire du Pérou rapporte l'ordre de la ſucceſſion de ces Rois dans l'édition d'Anvers de l'an 1555. en petit in octavo : mais dans l'édition de Seville de l'an 1577. in-folio par colomnes, il en eſt parlé d'une maniere bien différente & toute oppoſée. Voici ce que porte cette édition après ces mots, *ſe la rendent tributaire. Dans la ſuite celui qui ſe*

voici l'ordre qu'ils observerent pour la succession. Quand un Roi mouroit, ce n'étoit aucun de ses enfans qui lui succédoit immédiatement, mais le plus âgé de ses freres cadets, s'il en avoit plusieurs : puis après la mort de celui-ci la succession retournoit au fils aîné du Roi précédent, de lui à son frere, puis derechef de ce frere au premier fils de son aîné, & ainsi de suite ensorte que cette espece de succession ne pouvoit presque jamais finir ni manquer d'héritiers qui se trouvassent dans cet ordre. Les ornemens Royaux que portoient ces Yncas pour marque de leur Empire & qui leur servoient de Couronne ou de Diadême, étoient de certaines franges de laine de couleur dont ils se bandoient la tête;

trouvoit le plus fort & le plus puissant succedoit à l'Empire, par voie de tyrannie & de violence, & sans garder aucun ordre de succession légitime : leur droit n'étoit fondé que sur la force des armes. Il semble qu'en ceci la premiere édition doive être préférée, parcequ'elle a été faite sous les yeux & par les soins de l'Auteur, c'est pourquoi on l'a mis dans le texte : mais on a cru aussi que les Lecteurs seroient bien aises qu'on leur marquât cette différence afin que si quelqu'un se donnoit la la peine de consulter l'Original, & qu'il eût l'édition de Seville, il ne fût pas surpris de trouver dans la traduction une chose qui lui paroîtroit directement opposée à l'Espagnol.

elles alloient d'une temple à l'autre, descendant si bas qu'elles leur couvroient presque les yeux. Ils gouvernoient leur Empire avec beaucoup de hauteur & d'une maniere fort absolue, & il n'y a peut-être jamais eu de pays au monde où l'obéissance & la soumission des sujets aient été plus loin : en effet ils n'avoient qu'à mettre un fil tiré de leur bandeau Royal entre les mains de quelqu'un de ces Ringrim ou grandes oreilles, & il étoit respecté & obéi par-tout, jusques-là qu'on avoit une déférence si absolue aux ordres du Roi qu'il portoit, qu'il pouvoit seul & sans aucun secours de soldats, exterminer une Province entiere, & y faire périr hommes & femmes : parcequ'à la seule vûe de ce fil tiré de la Couronne Royale, ils s'offroient tous à la mort volontairement & sans aucune résistance. Suivant l'ordre de la succession dont on a parlé, le Royaume de ces Yncas tomba entre les mains d'un nommé Guaynacava comme qui diroit, jeune homme riche. Il fit de grandes conquêtes & accrut beaucoup son Empire, plus que n'avoient fait aucun de ses Prédécesseurs : il gouverna ses peuples avec plus de raison, de justice & d'équité que n'avoient fait les autres : il

établit parmi eux une bonne police & un bel ordre pour la culture des terres : enſorte que c'eſt une choſe ſurprenante & preſque incroyable que parmi une nation barbare & ſans lettres, le gouvernement ait pû être ſi juſte & ſi bien réglé, & l'obéiſſance & l'amour des ſujets envers leur Souverain ſi grande & ſi parfaite. Ils lui en donnerent une preuve
„ ſignalée & qui mérite bien qu'on en parle
„ ici, en faiſant pour ſa commodité deux
„ chemins au Pérou, dont la difficulté, le
„ travail & la dépenſe égalent ou ſurpaſ-
„ ſent même tout ce que les anciens Au-
„ teurs ont dit des ſept merveilles du mon-
„ de. Guaynacava partit de la Ville de Cuſco avec ſon armée, pour aller conquérir la Province de Quito, c'eſt-à-dire qu'il entreprit un chemin de près de cinq cens lieues ; il alloit par la Montagne où il eut à ſurmonter de grandes difficultés par les mauvais chemins, les rochers & les précipices qui ſe rencontroient ſouvent ſur ſon paſſage. Après qu'il fut heureuſement venu à bout de ſon entrepriſe, qu'il eut achevé ſa conquête & ſoumis toute cette Province, les Indiens crurent qu'ils devoient faire honneur à ſa victoire, en lui préparant un chemin plus commode pour ſon re-

tour,

tour. Ils l'entreprirent donc & y réussirent par un travail prodigieux, ayant fait sur ces montagnes un chemin large & uni : pour cela il leur fallût souvent rompre des rochers, & combler des vallées & des précipices de quinze & vingt toises de profondeur. Ce chemin est long de cinq cens lieues, & on dit que d'abord qu'il fut fait, il étoit si plein & si uni partout; qu'on auroit aisément pû le suivre en carosse : il est vrai que depuis ce temps-la il y est arrivé du changement par les guerres des Indiens & des Chrétiens, parcequ'en plusieurs endroits on a écarté & brisé dans les vallées les materiaux qui les combloient, pour rendre par ce moyen les passages difficiles aux ennemis. On comprendra facilement la grandeur & la difficulté de cet ouvrage, si on considere le travail & la dépense qu'il a fallu en Espagne, pour applanir deux lieues de montagne entre Segovie & Guadarrama, & que cependant cet ouvrage n'a jamais été achevé ni mis dans toute sa perfection, bien que ce soit là le passage ordinaire des Rois de Castille avec leur Maison & leur Cour, toutes les fois qu'ils vont ou viennent de l'Andalousie ou du Royaume de Tolede pour passer d'un côté à l'autre de ces

montagnes. Les Indiens non contens de ce premier travail, en entreprirent quelque temps après un autre, qui n'étoit gueres moins grand ni moins difficile. Guaynacava aimoit fort la Province de Quito, parcequ'il l'avoit conquise, & se faisoit beaucoup d'honneur de cette conquête, il voulut donc y retourner pour la visiter, & prit cette seconde fois sa route par la plaine. Ses Sujets entreprirent encore de lui faire un nouveau chemin par là : dans toutes les vallées qui ont d'ordinaire environ une lieue d'étendue, comme on l'a déja dit ci-devant, & où on a l'agrément de la fraîcheur que donnent les rivieres & les bocages, ils firent une levée de terre fort haute, pour rendre le chemin à-peu-près plein & uni, sans qu'on fût obligé de monter ni de descendre : ce chemin avoit près de quarante pieds de largeur ; & en sortant des vallées ils marquoient la route à travers les sables, par des pieux & des especes de barrieres qu'ils plantoient au cordeau, afin qu'on ne pût s'égarer ni d'un côté ni d'autre. Ce chemin étoit de cinq cens lieues de longueur comme celui de la montagne. Les barrieres sont „maintenant rompues en plusieurs en„droits, parceque les Espagnols en ont

pris le bois pour faire du feu pendant „ la paix aussi-bien que durant la guerre ; „ mais les levées subsistent encore dans les „ vallons, & sont assez entieres, au moins „ la plûpart, en sorte qu'on peut aisément „ juger par là de la grandeur de cet ou- „ vrage. Guaynacava alla par un de ces " chemins, & revint par l'autre, & par tout où il passoit, il trouvoit la route couverte de rameaux & de fleurs de très-agréable odeur.

CHAPITRE XIV.

Des choses remarquables que Guaynacava fit au Perou.

OUTRE ces deux grands ouvrages dont on vient de parler dans le chapitre précédent, Guaynacava fit bâtir sur le chemin de la montagne, de journée en journée, des Palais de fort grande étendue, avec quantité d'appartemens, ensorte qu'il y avoit de quoi loger sa personne, sa maison, & toute son armée. Il en fit aussi bâtir de semblables sur le chemin de la plaine ; il est vrai qu'ils ne furent pas en si grand nombre ni si près les uns des autres, comme ceux

de la montagne, parcequ'il falloit pour y trouver les commodités néceſſaires, les placer ſur le bord des rivieres, qui, comme on l'a déja dit, ſont éloignées les unes des autres de huit ou dix lieues, & même en quelques endroits de quinze & de vingt. Ces bâtimens s'appellent Tambos, & les Indiens des environs avoient le ſoin de les fournir de toutes les proviſions néceſſaires pour les armées de ce Prince, & cela non-ſeulement pour la nouriture, mais auſſi pour les vêtemens & les armes : de ſorte qu'en chacun de ces Tambos on pouvoit trouver en cas de beſoin, de quoi vêtir & armer vingt ou trente mille hommes. Guaynacava étoit toujours accompagné d'un grand nombre de gens de guerre armés de Piques, de Hallebardes, de Maſſues & de Haches d'armes d'argent & de cuivre, & même quelques-unes d'or : ils ſe ſervoient auſſi de frondes & de javelots un peu brûlés par le bout, afin que la pointe en fût plus dure & par conſéquent plus perçante. Sur les rivieres ils bâtiſſoient des ponts de bois dans les lieux où l'on en trouvoit de propres pour cela ; & lorſque le bois leur manquoit, ils faiſoient de gros cables d'une herbe qu'ils appellent Maguey, qui eſt

plus forte que le chanvre, & entre les cables un tiſſu comme une eſpece de nattes, mais ſi fort, qu'ils pouvoient aiſément paſſer deſſus : c'eſt une choſe ſurprenante de voir qu'ils fiſſent de cette maniere des ponts qui avoient juſqu'à quinze toiſes de largeur & deux cens de longueur. Dans les lieux où ils ne pouvoient faire des ponts, ils paſſoient les rivieres par le moyen d'un long cable qui alloit d'un côté à l'autre, & le long duquel ils tiroient avec une corde, de deſſus l'autre bord, une grande corbeille dans laquelle étoit celui qui vouloit paſſer; & afin que les anſes de cette corbeille ne ſe rompiſſent point par le poids, & en coulant le long du cable, ils les faiſoient de bois, le reſte du panier n'étant que de joncs ou de roſeaux. Les Indiens des environs de ces ponts dont nous venons de parler, étoient obligés de les entretenir à leur dépens. Le Roi alloit toujours dans une litiere faite de lames ou platines d'or, & il étoit accompagné de plus de mille des principaux Seigneurs, ſeulement pour le porter tour à tour ſur leurs épaules; ceux qui lui rendoient cet office étoient de ſon Conſeil & ſes Favoris. Les Caciques ſe faiſoient auſſi porter dans leurs litieres

ſur les épaules de leurs vaſſaux. Ils étoient fort ſoumis à leur Roi, enſorte qu'aucun d'eux, quelque puiſſant qu'il fût, n'entroit jamais pour lui parler, que les pieds déchauſſés, & portant quelque préſent enveloppé dans une mante, qu'il offroit à ſon Seigneur, comme une eſpece d'hommage pour lui témoigner ſa ſoumiſſion ; & cette coûtume s'obſervoit avec tant d'exactitude, que ſi cent fois le jour ils fuſſent allés pour lui parler, il auroit fallu faire autant de fois la même choſe. Ils prenoient pour une grande irreverence & un manquement de reſpect fort criminel, de regarder le Roi en face ; & ſi, lorſqu'ils portoient ſa litiere, quelqu'un d'eux bronchoit, enſorte que la litiere tombât, on lui faiſoit incontinent couper la tête. Ce Prince tenoit par tout ſon Royaume de demi-lieue en demi lieue des relais d'Indiens, qui faiſoient beaucoup plus de diligence que nos chevaux de poſte. Quand il avoit conquis quelque Province, la premiere choſe qu'il faiſoit, étoit d'envoyer les habitans naturels du lieu, ou au moins les principaux d'entr'eux, habiter dans quelque autre endroit du pays, & de faire venir en leur place des Indiens déja ſoumis depuis long temps à

ſa domination, & par ce moyen il s'aſſuroit de la fidélité des uns & des autres. Ces Peuples, qui changeoient ainſi de demeure, & étoient tranſplantés d'un lieu à l'autre, s'appelloient dans leur langue Mitimaes. De toutes les Provinces de ſon Empire on lui payoit par an un tribut de ce que chaque pays produiſoit, juſques-là que de quelques endroits ſtériles qui ne poduiſoient aucuns fruits, on lui envoyoit tous les ans une certaine quantité de lézards, en ſigne de redevance, bien que quelques uns de ces endroits fuſſent éloignés de Cuſco de plus de trois cens lieues. Ce Guaynacava rebâtit le Temple du Soleil qui étoit à Cuſco, & en couvrit les murailles & le toit, de plaques ou lames d'or & d'argent qu'il fit faire exprès pour cet uſage. Il arriva de ſon temps qu'un Seigneur nommé Chimocappa qui habitoit dans la plaine, & poſſedoit plus de cent lieues de pays, ſecoua le joug de ſon obeiſſance, & ſe revolta contre lui: le Roi entreprit de le châtier, marcha en perſonne à cette expédition, le vainquit & le fit mourir: puis il ordonna pour conſerver la mémoire de ce crime & de ſa punition par un châtiment exemplaire, qu'aucun Indien de la plaine

ne pût porter d'armes, ce qui s'obſerve encore aujourd'hui : il permit néanmoins au Succeſſeur de ce rebelle, de vivre en la Province de Chimo, dans laquelle eſt préſentement bâtie la ville de Truxillo. Il y avoit alors une très grande quantité de bétail au Perou, parceque Guaynacava & ſon pere avant lui, avoient donné de fort bons ordres, pour en bien peupler le pays. On envoyoit tous les ans en pleine liberté, comme une dixme qu'on payoit au Soleil, une certaine quantité de brebis qui lui étoient conſacrées, & elles multiplioient extrêmement, parceque perſonne n'oſoit y toucher, & ſi quelqu'un l'eût entrepris, on eût regardé cela comme un Sacrilege : il n'y avoit que le ſeul Guaynacava qui en pouvoit prendre pour ſon armée, en cas de beſoin, & alors il donnoit ordre de faire une de ces chaſſes dont nous avons parlé ci-devant, qu'ils appellent Chacos, & pouvoit prendre en un jour juſqu'à vingt ou trente mille de ces brebis. On eſtimoit beaucoup l'or, parceque le Roi & les Principaux du pays en faiſoient des vaiſſeaux pour leur ſervice, des ornemens pour leurs perſonnes, & des offrandes à leurs Dieux. Le Roi faiſoit partout porter avec lui une eſpece de ſiege ou de

table ſur laquelle il s'aſſéioit, qui étoit d'or à ſeize carats, & valoit plus de vingt- cinq mille ducats de bon or. Ce fut la piece que Dom François Pizarre choiſit pour ſoi dans le temps qu'il travailloit à la Conquête du Pérou : car dans la capitulation qu'il avoit faite, on devoit lui donner pour ſon particulier, outre ce qui étoit accordé en général, quelque bijou ou joyau de prix tel qu'il lui plairoit de le choiſir. Lorſque le premier fils de Guaynacava vint au monde, ce Roi fit faire un cable d'or ſi gros, que ſelon le rapport de quelques Indiens encore vivans, deux cens hommes avoient peine à le lever. En mémoire de cette piece, on nomma l'enfant Guaſcar, qui en leur langue ſignifie une corde, & on y ajoûta le ſurnom de Ynca, qui étoit celui de tous leurs Rois, comme le nom d'Auguſte étoit celui des Empereurs Romains. J'ai voulu expreſſément marquer ce que je viens de dire, pour détruire une opinion populaire, communément reçue en Eſpagne par ceux qui avoient peu de connoiſſance des affaires des Indes, & qui s'imaginoient que les Indiens n'eſtimoient point l'or, & n'en connoiſſoient point le prix. Ce même Prince avoit auſſi pluſieurs

magaſins remplis de diverſes pieces d'or & d'argent, comme de grandes figures d'hommes & de femmes, de brebis & d'autres animaux de toutes eſpeces, comme auſſi de toutes les ſortes d'herbes qu'on trouve dans le pays, avec leurs feuilles, leurs tiges, leurs nœuds & leurs épics, le tout repreſenté au naturel : il avoit encore grande quantité de mantes & de frondes tiſſues de fil d'or, & un certain nombre de groſſes maſſes d'or & d'argent, faites comme des bûches ou ſouches de bois à brûler.

CHAPITRE XV.

De l'éclat où ſe trouvoit le Perou, lorſque les Eſpagnols y arriverent, & des guerres qui le diviſoient alors.

BIEN que le prinicipal deſſein qu'on ſe propoſe dans cette Hiſtoire, ſoit de rapporter ce qui arriva aux Eſpagnols dans la découverte & dans la Conquête du Pérou; neanmoins pour mieux faire comprendre ce qu'on a à dire, & donner plus de jour à cette narration, on juge à propos de dire quelque choſe de l'état où ſe trouvoient alors les affaires des

Indiens qui gourvernoient ce pays-là. Cela nous donnera ſujet de reconnoître & d'admirer la ſage Providence de Dieu, qui permit que les Eſpagnols fiſſent cette entrepriſe dans un temps que ce pays étoit diviſé en deux partis, ſans quoi il leur eût été impoſſible, ou au moins très difficile d'en faire la Conquête. Voici donc en peu de mots l'état où ils trouverent les choſes.

Guaynacava après avoir ſoumis à ſon Empire pluſieurs Provinces dans une étendue de cinq cens lieues de pays, à compter depuis Cuſco tirant vers l'Occident, réſolut d'aller en perſonne à la conquête de la Province de Quito qui bornoit ſa domination de ce côté-là. Il marcha donc à la tête de ſon armée, & réuſſit heureuſement dans ſon entrepriſe : ce pays lui parut agréable & conforme à ſon humeur, cela l'obligea d'y séjourner, & d'y faire ſa réſidence pendant un aſſez long-temps, laiſſant cependant à Cuſco quelques uns de ſes enfans de l'un & de l'autre ſexe, & particulierement ſon fils aîné nommé Guaſcar Ynca, Mango Ynca, Paul Ynca & pluſieurs autres. A Quito il prit une nouvelle femme, fille du Seigneur du pays; & il eut d'elle un fils qui fut nommé

Atabaliba ; il aima beaucoup cet enfant, & partant pour retourner à Cufco, il le laiſſa ſous la conduite & le gouvernement de quelques tuteurs. Ce fut au retour de ce premier voyage, que les Indiens lui firent ſur la montagne ce chemin dont on a parlé. Depuis après avoir demeuré quelques années à Cuſco il réſolut de retourner à Quito, tant parceque le pays lui plaiſoit, que par l'envie qu'il avoit de voir ſon fils Atabaliba qu'il aimoit plus que ſes autres enfans. Il y retourna donc par le chemin de la plaine dont nous avons fait la deſcription, & il y fit ſa réſidence tout le reſte de ſa vie. En mourant il ordonna que cette Province de Quito qu'il avoit conquiſe, demeureroit en partage à Atabaliba, puiſqu'elle étoit venue de ſes Ancêtres. Après la mort de Guaynacava, ſon fils Atabaliba ſe rendit maître de ſon armée, & s'empara des tréſors qu'il avoit portés avec lui : mais les plus conſiderables, comme embarraſſans par leur poids, étoient demeurés à Cuſco en la puiſſance de ſon fils aîné. Atabaliba lui envoya des Ambaſſadeurs pour lui apprendre la mort de leur pere commun, lui faire hommage & l'aſſurer de ſon obéiſſance, le ſuppliant auſſi en même

temps de lui laiſſer la poſſeſſion de cette Province de Quito que ſon pere avoit conquiſe, & qui étant hors de ſes Etats, il ſembloit juſte que la poſſeſſion n'en fût point reglée par le droit d'aîneſſe, ſur tout parceque lui qui parloit en étoit l'héritier legitime du côté de ſa mere & de ſon ayeul. Guaſcar lui répondit que s'il vouloit venir à Cuſco & lui remettre l'armée, il lui donneroit des terres & des poſſeſſions pour vivre honnêtement & ſelon ſon rang : mais qu'il ne pouvoit lui laiſſer la Province de Quito, parcequ'elle étoit une des frontieres de ſon Empire, & où par conſéquent il étoit obligé de tenir des troupes pour la défenſe & la conſervation de ſes Etats : ajoûtant que s'il refuſoit de venir, il marcheroit en perſonne contre lui, comme contre un ennemi déclaré. Atabaliba conſulta deux Capitaines de ſon pere, braves & expérimentés dans les affaires de la guerre, l'un nommé Quizquiz, & l'autre Cilicuchima : ils lui conſeillerent de n'attendre point ſon frere, mais de ſe mettre le premier en campagne & de marcher contre lui : puiſque l'armée dont il étoit en poſſeſſion & qui ſuivoit ſes ordres, étoit ſuffiſante pour le rendre maître de toutes les Pro-

vinces qui se trouveroient sur son passage, & que par ce moyen elle deviendroit de jour en jour plus nombreuse, de maniere que son frere s'estimeroit heureux de pouvoir s'accorder avec lui, & s'y trouveroit contraint. Il suivit cet avis, sortit de Quito, & se rendit peu à peu maître du pays par où il passoit. Guascar envoya contre lui un de ses Capitaines, avec quelques troupes armées à la legere, pour faire plus de diligence : il s'avança à grande hâte jusques à la Province de Tumibamba, distante de Quito d'un peu plus de cent lieues : ayant appris là qu'Atabaliba s'étoit mis en campagne avec son armée, il dépêcha un courier à Cusco, pour faire savoir à Guascar ce qui se passoit, le priant de lui envoyer deux mille hommes, Capitaines & gens entendus à la guerre, parcequ'il pourroit avec cela prendre trente mille hommes d'une Provinces nommée Cagnares, dont le peuple est belliqueux, & qui tenoit pour lui. Guascar fit ce qu'on lui demandoit, & dépêcha promptement les deux mille hommes, auxquels se joignirent les Caciques de Tumibamba, de Chaparras, de Paltas & de Cagnares, qui étoient dans ce voisinage. Atabaliba, ne l'eut pas plûtôt appris, qu'il s'avança pour

les combattre ; la bataille ſe donna, & dura trois jours ; il y périt un grand nombre de gens de part & d'autre : enfin ceux de Quito furent défaits, & Atabaliba même fut pris ſur le pont de la riviere de Tumibamba. Mais tandis que les troupes de Guaſcar celebroient leur victoire par de grandes fêtes & de grandes réjouiſſances, Atabaliba trouva moyen de ſe ſauver, en perçant avec une barre de cuivre qu'une femme lui avoit fournie, une muraille fort épaiſſe du Tambos ou Palais de Tumibamba où il étoit enfermé : ainſi il s'enfuit & ſe rendit à Quito. Il n'y fut pas plûtôt arrivé, qu'il rallia ſes troupes, en leur faiſant entendre que ſon Pere l'avoit changé en ſerpent, & lui avoit ainſi donné moyen de ſortir de ſa priſon par un petit trou ; il ajoûta qu'il lui avoit promis la victoire, s'ils vouloient le ſuivre & retourner au combat : il les encouragea ſi bien par cette ruſe, qu'ils le ſuivirent avec empreſſement : il retourna donc chercher les ennemis, les attaqua, les vainquit & les défit entierement. Ces deux batailles furent fort ſanglantes, & il y mourut un ſi grand nombre de gens des deux côtés, qu'on voit encore aujourd'hui dans les lieux où elles ſe donnerent, de prodigieux

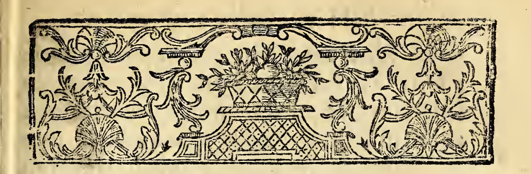
monceaux d'ossemens d'hommes. Atabaliba poursuivant sa victoire, résolut de marcher contre son frere : étant arrivé au pays de Cagnares, il fit faire main basse sur ses habitans, & en fit tuer soixante mille, parcequ'ils lui avoient été contraires : il mit aussi à feu & à sang & rasa entierement la grande Ville de Tumibamba située dans une plaine & arrosée par trois grandes rivieres, sur les bords desquelles elle étoit bâtie. De là poussant toûjours ses conquêtes, il ne faisoit quartier à personne dans les lieux où il trouvoit quelque résistance ; mais il accordoit la paix à ceux qui la lui demandoient, & les obligeoit de se joindre à son armée, qui grossissoit ainsi tous les jours à mesure qu'il avançoit. Quand il fut arrivé à Tumbez, il voulut se rendre maître de l'Isle de Puna dont nous avons parlé ci-devant : mais le Cacique de cette Isle s'étant avancé contre lui avec plusieurs barques ; & se défendant vigoureusement, Atabaliba jugea que cette conquête demandoit plus de temps qu'il n'en avoit alors, sur tout ayant appris que son frere Guascar s'avançoit contre lui avec une nombreuse armée. Il continua donc sa marche vers Cusco, & s'étant arrêté à

Caxamalca,

Caxamalca, il fit avancer deux Capitaines avec deux ou trois mille hommes armés à la legere, pour aller à la découverte, & apprendre quelques nouvelles des ennemis. Quand ils furent arrivés assez près de leur camp, ils quitterent le grand chemin, & prirent un detour, afin de n'être pas découverts : cela fit qu'ils rencontrerent Guascar qui s'étoit un peu retiré de ce même côté-la, avec sept cens de ses principaux Officiers, pour éviter le bruit & le tumulte de l'armée. Ils l'attaquerent, défirent ceux qui l'accompagnoient, & le prirent lui-même prisonnier; mais comme ils croyoient se retirer avec leur prise, ils se virent enfermés de toutes parts par l'armée des ennemis qui les menaçoient de les exterminer, sans qu'il en restât un seul, ce qu'ils pouvoient aisément faire, parcequ'ils étoient plus de trente contre un. Les Capitaines d'Atabaliba se trouvant dans cette extremité, & voyant qu'on commençoit à les approcher, dirent à Guascar, que s'il ne commandoit pas à ses gens de se retirer, il mourroit le premier, & qu'ils alloient lui couper la tête. La crainte de la mort épouvanta ce Prince, & comme ils le virent ébranlé, ils acheverent de le déterminer,

en l'aſſurant que ſon frere ne déſiroit autre choſe, ſinon qu'il le laiſſât en la paiſible poſſeſſion de la Province de Quito, dont il lui feroit hommage, le reconnoiſſant pour ſon Seigneur & ſon Souverain. Guaſcar commanda donc à ſes gens de ne paſſer pas outre, & de ne rien entreprendre, mais de s'en retourner à Cuſco, ce quils firent. Atabaliba, informé de cet heureux ſuccès, envoya incontinent ordre à ſes Capitanes, d'emmener ſon frere priſonnier à Caxamalca, où il les attendoit. Voilà quel étoit l'état des choſes lorſque Dom François Pizarre arriva au Perou avec les Eſpagnols qu'il commandoit ; ces conjonctures favorables pour lui, faciliterent beaucoup ſes conquêtes dont nous parlerons dans le Livre ſuivant : parceque l'armée de Guaſcar étoit entierement diſſipée, & qu'Atabaliba avoit congedié la plus grande partie de la ſienne depuis ſa nouvelle victoire, qui avoit fait tomber ſon ennmi entre ſes mains.

Fin du premier Livre.



HISTOIRE DE LA CONQUETE DU PEROU.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Dom François Pizarre & ses gens partent de Panama pour aller au Pérou.

NOUS avons laissé, dans le Livre précédent, Dom François Pizarre à Panama après son retour d'Espagne, occupé à faire tous les préparatifs qu'il jugeoit nécessaires pour la Conquête du Pérou. Dom-Diegue d'Almagro, son Compagnon

dans cette entreprise, ne s'y employoit pas avec la même chaleur qu'il avoit fait autrefois, & cela retardoit les affaires, parcequ'il étoit celui qui avoit le plus de bien & le plus de crédit. Il étoit mécontent de ce que Pizarre n'avoit rien obtenu pour lui de sa Majesté, & c'étoit de là que venoit sa tiédeur. Enfin pourtant il reçut ses excuses, & leur amitié se renoua; mais on ne put jamais le remettre bien avec les freres de Dom François, qui furent toûjours fort mal dans l'esprit de Dom Diegue, & sur tout Fernand Pizarre dont il se plaignoit principalement. Il se passa donc quelque temps jusques à ce qu'enfin * Fernand Ponce de Leon ayant équipé un navire qui lui appartenoit, Dom François Pizarre s'y embarqua avec ses quatre

* Il y a quelque apparence que c'est le même qu'il a nommé, au premier chapitre du premier Livre, Fernand de Luque, & de qui il a dit qu'il eut quelque part à l'entreprise de la Conquête du Perou, & cette conjecture semble rendre préférable dans ce premier endroit, l'édition d'Anvers de 1555. à celle de Seville de 1577: mais on soupçonne aussi qu'il y a une faute d'impression, & qu'au lieu de Hernando de Luque, il faudroit Hernando de Leon dans ce premier endroit.

freres & le plus grand nombre des gens de pied & de cheval qu'il put aſſembler. Il eut beaucoup de peine à en trouver qui le vouluſſent ſuivre, parceque la plûpart étoient fort découragés, & n'eſperoient rien de bon de cette entrepriſe, à cauſe des grandes difficultés qu'on y avoit trouvées les années précedentes, des peines & des fatigues qu'on y avoit ſouffertes & du peu de ſuccés qu'on y avoit eu. Il ſe mit à la voile au commencement de l'année mil cinq cent trente & un, & parceque les vents lui étoient contaires, il fut obligé d'aborder à la côte du Perou à plus de cent lieues plus bas qu'il ne ſe l'étoit propoſé : ainſi il fut contraint de débarquer ſes gens & ſes chevaux, & de prendre ſa marche tout le long de la côte. Cette marche fut fort difficile & fort pénible, & ils ſouffrirent beaucoup, tant par la diſette des vivres, que par les difficultés qu'ils eurent à traverſer les rivieres auprès de leur embouchure, où elles ſont larges & profondes : ils étoient ſouvent obligés de les paſſer à la nage tant les hommes que les chevaux. L'adreſſe & le courage de Dom François lui ſervirent extrêmement dans cette occaſion, pour ſoutenir celui de ſes ſoldats, & les empêcher de ſe re-

buter. Il s'expoſoit ſouvent à de grands périls pour les ſecourir, & il aidoit lui-même à ceux qui ne ſavoient pas nager, pour les faire heureuſement parvenir à l'autre bord. Enfin ils arriverent à un lieu nommé Coaque ſitué ſur le rivage de la mer, aſſez bien fourni de pluſieurs choſes, bien peuplé, & où ils trouverent ſuffiſamment des vivres pour ſe rafraîchir & ſe fortifier, dont ils avoient fort grand beſoin, parcequ'ils étoient extrémement fatigués. De la il envoya un vaiſſeau à Panama, & un autre à Nicaragua, avec plus de trente mille * pieces d'or qu'il avoit priſes à Coaque; il fit cela pour donner bonne opinion de la richeſſe du pays & faire naître à pluſieurs perſonnes l'envie d'y paſſer. On trouva auſſi à Coaque quelques émeraudes bonnes & fines; ce lieu étant ſous la ligne, où nous avons déja dit qu'il s'en trouve de telles & non ailleurs. Les Eſpagnols en perdirent pluſieurs en les briſant: car ils étoient ſi peu inſtruits de

* Le mot Eſpagnol, Caſtellanas, qui ſe trouve ici, ſignifie une eſpece de monnoie d'or qui vaut 14 réales & environ dix huit deniers, c'eſt à-dire à peu près trois livres quatorze ſols monnoie de France.

la nature de ces pierres, qu'ils s'imaginoient que pour être fines, il falloit qu'elles souffrissent le marteau sans se rompre, comme les diamans : ainsi croyant que les Indiens les vouloient tromper en leur en donnant de fausses, ils en faisoient l'essai, si bien que par ce moyen ils en casserent un grand nombre d'un prix fort considérable ; ce qui fut une grande perte pour eux, & dont ils ne se pouvoient prendre qu'à leur ignorance. Ils furent aussi attaqués dans ce même lieu, de cette espece de maladie dont nous avons parlé au chapitre quatriéme du premier Livre, c'est-à dire d'une maniere de verrues ou de clous fort dangereux, & il n'y eut presque personne dans toute l'armée, qui en fût exempt. Tous malades qu'ils étoient, Pizarre les fit résoudre à partir, leur persuadant que la malignité de l'air dans ce lieu-là leur causoit ces incommodités : ils passerent donc outre, & arriverent à la Province qu'ils nommerent (a) *Puerto viejo*, se rendant aisement maîtres paisibles de tout le pays des environs, Les Capitaines Venalcazar & Jean Fores les vinrent trouver en ce lieu-là avec quelques gens

---

(a) Port vieux.

de pied & de cheval qu'ils amenoient de Nicaragua.

CHAPITRE II.

Ce qui arriva au Gouverneur Dom François Pizarre en l'Isle de Puna

Après avoir pacifié la Province de Puerto Viejo, le Gouverneur avec ses gens se rendit au port de Tumbez: étant là, il résolut de passer en l'Isle de Puna qui est vis à-vis de ce port, comme on l'a déja dit: il fit faire pour cela des barques plattes à la maniere de celles des Indiens, dont on a parlé ci- devant au chapitre sixieme du premier Livre. Ils coururent beaucoup de risque en traversant ce bras de mer, parceque les Indiens avoient résolu de couper les cordes des barques, pour faire périr les hommes & les chevaux qui étoient dessus. Le Gouverneur ayant eu quelque connoissance de ce complot, commanda que tout le monde fût soigneusement sur ses gardes, & l'épée nue à la main, ayant toûjours les yeux attachés sur les Indiens qui les conduisoient, sans en perdre aucun de vûe. Quand ils furent arrivés

arrivés dans l'Isle, les habitans leur demanderent la paix, & les reçurent fort bien ; mais on sut qu'ils avoient des troupes cachées pour massacrer les Espagnols pendant la nuit. Ce que le Gouverneur ayant appris, il attaqua les Indiens, les défit, & prit prisonnier le principal Cacique. Le lendemain ils se rendirent maîtres du camp des ennemis, qui étoit défendu par plusieurs gens de guerre. Le Gouverneur & ses freres monterent à cheval, & avec beaucoup de courage & de promptitude ils posterent leurs soldats dans tous les endroits où il étoit nécessaire, & envoyerent du secours aux vaisseaux qui étoient près de terre, parceque les Indiens les attaquoient avec leurs barques plattes. Enfin les Espagnols combattirent avec tant de résolution & de courage, qu'ils défirent les ennemis, & en tuerent & blesserent plusieurs. Il y eut seulement deux ou trois Espagnols tués dans cette occasion, & quelques autres fort blessés, particulierement Gonzale Pizarre qui le fut dangereusement à un genou. Après cette action le Capitaine Fernand de Soto arriva venant de Nicaragua avec un renfort considérable d'Infanterie & de Cavalerie ; mais parceque les Indiens

ſe tenoient avec leurs barques plattes derriere ces arbres nommés Manglares, qui avoient le pied dans l'eau, & qu'ainſi il étoit difficile de les y attaquer, le Gouverneur réſolut de retourner à Tumbez, d'autant plutôt que l'air eſt fort mal ſain dans cette Iſle, parcequ'elle eſt près de la Ligne Equinoxiale ; il fit donc le partage de tout l'or qu'il en avoit pû tirer, & abandonna le lieu.

CHAPITRE III.

Comment le Gouverneur paſſa à Tumbez, & des Conquêtes qu'il fit juſqu'à ce qu'il établît une Colonie à ſaint Michel.

DANS cette Iſle de Puna dont nous venons de parler, il y avoit plus de ſix cens perſonnes en priſon, des habitans de Tumbez, tant hommes que femmes, & même un des Principaux du lieu : le Gouverneur Pizarre les mit tous en liberté, & leur fournit des barques pour ſe rendre chez eux. Puis quand il s'embarqua dans ſes navires pour aller auſſi lui-même à Tumbez, il mit avec quelques-uns de ces Indiens qu'il venoit de délivrer, trois Chrétiens ſur une même

barque, qui arriva à Tumbez plutôt que ses vaisseaux. Les Indiens payerent d'une noire ingratitude le bienfait qu'ils venoient de recevoir de lui, qui les avoit délivrés d'une dure captivité ; car ils ne furent pas plutôt arrivés qu'ils sacrifierent ces trois Espagnols à leurs Idoles. Peu s'en fallut que le Capitaine Fernand de Soto n'eût le même sort : il étoit avec quelques Indiens sur une autre barque, accompagné d'un seul valet, & déja ils étoient entrés dans la riviere de Tumbez, lorsqu'il fut apperçu par Diegue d'Aguero & Rodrigue Lozan, qui étoient déja débarqués, & marchoient le long de la riviere en remontant ; ils firent donc arrêter la barque qui le portoit, lui donnerent le moyen d'en sortir, & de se sauver d'une mort qui sans doute lui étoit inévitable, s'il fût allé alors jusqu'à Tumbez. On peut aisément juger par ce que les Indiens venoient de faire, qu'ils étoient mal disposés à fournir des barques pour la descente des troupes ; ainsi on n'en trouva point pour débarquer ni les hommes ni les chevaux : il n'y eut donc que le Gouverneur, Fernand Pizarre, & Jean Pizarre son frere, l'Evêque Dom Vincent de Valverde, le Capitaine Soto & les deux autres Espagnols

dont on vient de parler qui purent prendre terre ce soir-là. Ils passerent toute la nuit à cheval, & fort mouillés, parceque comme la mer étoit agitée, & qu'ils n'avoient point d'Indiens pour les aider, la barque dont ils se servoient pour leur débarquement, & que les Espagnols ne savoient pas bien gouverner, tourna & se renversa lorsqu'ils voulurent en sortir. Fernand Pizarre demeura sur le bord de la mer pour faire débarquer les troupes, & cependant le Gouverneur s'avança plus de deux lieues en terre sans pouvoir trouver aucun Indien à qui il pût parler, parcequ'ils s'étoient retirés en armes sur les petites hauteurs des environs. Comme il retournoit du côté de la mer, il rencontra les Capitaines Mena & Jean de Salzedo qui le cherchoient, ils étoient suivis de quelque Cavalerie qui venoit de débarquer. Le Gouverneur ayant donc assemblé tout ce qu'il put de ses gens, se campa à Tumbez. Pendant qu'il y étoit le Capitaine Benalcazar arriva; il avoit demeuré dans l'Isle, attendant le retour des vaisseaux, parceque toutes les troupes n'y pouvant contenir, on avoit été obligé de faire à deux fois ce qu'on auroit pû faire à une seule; les navires étoient donc retournés pour le

prendre lui & tous ceux qui étoient demeurés avec lui, qui eurent toujours à soutenir la guerre contre les Indiens de cette Isle, tandis qu'ils y furent. Le Gouverneur demeura plus de vingt jours à Tumbez, & fit tout ce qu'il put pour engager le Seigneur du pays à entendre à la paix, lui ayant fait faire plusieurs messages sur ce sujet, sans jamais en pouvoir venir à bout : au contraire il faisoit toujours aux nôtres tout le mal qu'il pouvoit, particulierement aux valets & aux autres gens qui alloient pour chercher des vivres, sans que les Espagnols lui en pussent faire, parcequ'il se tenoit avec les siens de l'autre côté de la riviere. Enfin le Gouverneur fit préparer secretement, & sans que les Indiens l'apprissent, trois barques plattes qu'il avoit fait venir de la côte, & un soir il se mit dessus, & passa la riviere avec ses freres Jean Pizarre & Gonzale Pizarre, les Capitaines Soto & Benalcazar, & plus de cinquante Cavaliers. Ils fatiguerent beaucoup pendant la nuit, parceque le chemin étoit fort montueux, & tout plein de ronces & de buissons. Le matin vers la pointe du jour ils attaquerent le camp des Indiens, & leur firent tout le mal qu'il leur fut

possible, continuant ainsi pendant quinze jours à leur faire une cruelle guerre, & mettre tout à feu & à sang pour venger la mort des trois Espagnols que ces barbares avoient sacrifiés. Le principal Seigneur de Tumbez, pressé par toutes ces hostilités, demanda la paix, & fit quelques présens d'or & d'argent. Aussitôt après le Gouverneur partit avec la plus grande partie de ses troupes, laissant le reste dans ce lieu-là avec le Maître des Comptes Antoine Navarre, & le Trésorier Alonse Requelme. Etant arrivé à la riviere de Pœchos, à trente lieues de Tumbez, il ne fit point la guerre aux peuples ni aux Caciques qui habitoient sur les bords, & qui voulurent bien vivre en paix avec lui; mais il passa outre pour découvir le port de Payta, qui est le meilleur de toute cette côte. Il envoya aussi le Capitaine Fernand de Soto vers les Peuples & les Caciques qui habitoient sur les bords de la riviere, qui après quelques legeres rencontres, lui demanderent la paix, qu'il leur accorda. Dans ce lieu le Gouverneur reçut quelques Envoyés de Cusco, de la part de Guascar, qui n'étoit pas encore prisonnier, & qui lui faisoit savoir la révolte de son frere Atabaliba, lui deman-

dant du ſecours, & le priant de favoriſer ſa juſte déſenſe, Le Gouverneur envoya Fernand Pizarre à Tumbez, pour en retirer les troupes qu'il y avoit laiſſées; puis à ſon retour en ce lieu-là il peupla la Ville de S. Michel, ſituée dans un pays nommé Tangarara, ſur le bord de la riviere de Chira près de la mer, afin que les vaiſſeaux qui viendroient de Panama, comme il en étoit déja venu quelques-uns, trouvaſſent un port aſſuré: après ayant partagé l'or & l'argent qui ſe trouva là, il ne laiſſa dans la Ville que les ſeuls habitans. Le Gouverneur partit avec tout le reſte pour la Province de Caxamalca, parcequ'il apprit qu'Atabaliba y étoit.

CHAPITRE IV.

Comment le Gouverneur alla à Caxamalca, & ce qui lui arriva dans ce lieu-là.

LE Gouverneur étant parti pour Caxamalca, ils ſouffrirent beaucoup en chemin lui & toute ſon armée par la ſoif, parcequ'il leur fallut faire vingt lieues par un pays deſert ſur des ſables ſecs & brûlans où ils ne trouvoient ni eau ni mê-

me aucun arbre qui leur donnât quelque ombrage pour ſe rafraîchir. Ce déſert eſt depuis la Ville de Saint Michel juſqu'à la Province de Motupe, où ils commencerent à trouver quelques vallons bien peuplés, & où ils eurent l'agrément de la fraîcheur, & trouverent des vivres en abondance pour ſe conſoler des fatigues paſſées, & réparer leurs forces. De-là montant ſur la Montagne, il rencontra en chemin un Envoyé d'Atabaliba, qui lui apportoit des ſouliers peints & des manchettes d'or, & qui lui dit que quand il paroîtroit devant ſon Prince, il falloit qu'il chauſſât ces ſouliers, & portât auſſi ces manchettes, afin d'en être reconnu. Le Gouverneur le reçut fort bien, promit de faire ce qu'on lui demandoit, & lui dit d'aſſurer de ſa part Atabaliba qu'il ne venoit pas pour lui faire du mal, & ne lui en feroit aucun en effet, à moins qu'il ne lui en donnât un juſte & légitime ſujet : ajoutant que l'Empereur ſon maître Roi d'Eſpagne, dont il ſuivoit les ordres dans ce voyage, ne permettroit jamais qu'on fît aucun outrage à perſonne ſans ſujet & ſans raiſon. Quand cet Envoyé fut parti, le Gouverneur le ſuivit de près, marchant avec beaucoup de précaution,

parcequ'il craignoit que les Indiens ne l'attaquassent par le chemin : en arrivant à Caxamalca il trouva un autre Messager, qui venoit lui dire de n'entreprendre point de loger dans ce lieu, sans attendre les ordres d'Atabaliba. Le Gouverneur ne lui répondit rien, & cependant il fit son logement, & après l'avoir fait, il envoya le Capitaine Soto avec vingt Cavaliers au Camp d'Atabaliba, qui n'étoit éloigné que d'une lieue, pour lui faire savoir sa venue. Quand Soto arriva au camp en présence d'Atabaliba, il poussa son cheval, ce qui ayant fait peur à quelques Indiens, ils s'éloignerent avec précipitation : Atabaliba punit cruellement leur timidité, car il les fit tuer sur-le-champ. Ce Prince n'avoit encore voulu faire aucune réponse positive à Soto, ni même parler à lui directement ; il parloit à un Cacique, ce Cacique à l'Interprete, & l'Interprete à Soto : là-dessus arriva Fernand Pizarre, que le Gouverneur avoit envoyé avec quelques Cavaliers aussi-tôt après le départ de Soto : ce dernier Envoyé s'adressa directement à Atabaliba, par le moyen d'un Interprete, & lui dit : *Que le Gouverneur son frere venoit vers lui de la part de Sa Majesté leur Roi pour*

lui faire entendre la volonté de leur Maître, & qu'ainsi il souhaitoit de le voir, ajoutant qu'il vouloit être de ses amis. Atabaliba répondit: *Qu'il recevoit avec plaisir "l'offre de son amitié, pourvû qu'il rendît "aux Indiens ses Sujets tout l'or & l'argent "qu'il avoit pris dans son pays, & qu'il en "sortît incontinent après: & que pour regler "toutes choses, il iroit le lendemain voir le "Gouverneur au Palais de Caxamalca.* Fernand Pizarre ayant vû le camp des Indiens qui sembloit une grande Ville par le nombre prodigieux de tentes & d'hommes qui y étoient, il retourna trouver le Gouverneur, & lui ayant fait un rapport fidele & exact de ce qu'il avoit vû, & de ce qu'Atabaliba lui avoit répondu, cela le fit un peu craindre, & lui causa quelque inquiétude, parceque pour un Chrétien il y avoit plus de * cent, ou même jusqu'à deux cens Indiens. Néanmoins comme le Gouverneur & la plûpart de ceux qui l'accompagnoient étoient des gens d'un grand cœur & d'une grande résolution, ils s'animerent & s'encouragerent encore les uns les autres pendant la nuit; fai-

* L'édition d'Anvers de 1555. dit deux cens, & celle de Seville de 1577. dit seulement cent.

ſant des réflexions ſur le ſecours qu'ils devoient attendre de Dieu, qui ne manqueroit pas de leur accorder ſa protection, pourvû que de leur côté ils fiſſent leur devoir en gens d'honneur, comme ils y étoient obligés. Ils paſſerent toute la nuit ſans dormir, faiſant ſoigneuſement la garde autour de leur camp, & mettant leurs armes en bon état.

CHAPITRE V.

Pizarre combat l'armée des ennemis, les met en déroute, & prend Atabaliba priſonnier.

LE lendemain dès le matin, le Gouverneur mit ſes gens en ordre ; il partagea ſa Cavalerie en trois petits corps de vingt Cavaliers chacun, afin qu'ils puſſent plus aiſément ſe tenir cachés ; il en donna le commandement à ſes trois freres Fernand, Jean & Gonzale Pizarre, accompagnés des Capitaines Soto & Benalcazar : pour lui il ſe poſta d'un autre côté avec l'Infanterie, défendant abſolument que perſonne fit aucun mouvement ſans ſa permiſſion, ou

jusques à ce que l'Artillerie eût commencé à jouer. Atabaliba employa une grande partie du jour à mettre aussi ses troupes en ordre, & ranger toute son armée en bataille; il marqua les endroits par où chaque Commandant dêvoit attaquer les ennemis, & commanda à un de ses Officiers nommé Ruminagui, avec cinq mille Indiens, de se rendre par un détour secret au lieu par où les Chrétiens étoient entrés sur la montagne, & d'occuper tous les passages, avec ordre de tuer tous les Espagnols qui chercheroient à se sauver de ce côté-là par la fuite. Après avoir ainsi donné ces ordres par tout, Atabaliba fit marcher son armée si lentement, qu'elle fut plus de quatre heures à faire une petite lieue. Il étoit dans sa litiere porté selon la coutume sur les épaules de ses principaux Seigneurs, & devant lui marchoient trois cens Indiens, tous vêtus de la même livrée qui ôtoient les pierres & les embarras du chemin, jusques aux moindres, ne fussent que des pailles. Après lui marchoient les Caciques, & tous les autres Seigneurs aussi dans des Litieres ou Brancards où ils se faisoient porter, comptant les Chrétiens pour si peu de chose à cause de leur petit nombre, qu'ils s'imaginoient les prendre

tous ſans combat, & ſans qu'ils oſaſſent faire aucune réſiſtance. En effet, un Gouverneur Indien avoit envoyé dire à Atabaliba que non-ſeulement le nombre des Eſpagnols étoit fort petit, mais encore qu'ils étoient ſi pareſſeux, ſi efféminés & ſi lâches, qu'ils ne pouvoient marcher tant ſoit peu à pied ſans ſe laſſer, c'eſt pourquoi ils montoient ſur de grandes brebis, qu'ils nommoient des chevaux. Atabaliba entra ainſi dans un grand clos qui eſt devant le Tambos, ou Palais de Caxamalca, & voyant que les Eſpagnols étoient en ſi petit nombre, & tous à pied, parceque la Cavalerie étoit cachée, comme on l'a déja dit, il crut qu'ils n'oſeroient paroître devant lui ni l'attendre. S'étant donc levé ſur ſa litiere, il cria à ſes troupes : Nous tenons ces gens-là, ils veulent ſans doute ſe rendre. Tous lui répondirent qu'ils n'en doutoient pas. Là-deſſus l'Evêque Frere Dom Vincent de Valverde tenant ſon Breviaire à la main, s'avança, & s'adreſſant à Atabaliba, il lui dit en ſubſtance. » Qu'il y a un » ſeul Dieu en trois Perſonnes, qui a créé » le Ciel & la Terre & toutes les choſes » qui y ſont, & qui forma de terre Adam » le premier homme du monde, puis d'u- » ne de ſes côtes il fit Eve ſa femme : que

» tous les hommes généralement ſont ve-
» nus de-là, & que par la déſobéiſſance de
» nos premiers parens, Adam & Eve,
» nous ſommes tous devenus pécheurs,
» indignes par conſéquent de la grace &
» de l'amour de Dieu, & hors d'état de
» pouvoir eſperer d'entrer dans le Ciel,
» juſques à ce que Jeſus-Chriſt notre
» Rédempteur étant né d'une Vierge, ait
» ſouffert la mort pour nous acquérir le
» ſalut & la vie. Que ce Jeſus après être
» mort honteuſement ſur une Croix,
» reſſuſcita glorieuſement, & ayant de-
» meuré quelque peu de temps ſur la terre,
» monta au Ciel, laiſſant S. Pierre à ſa
» place pour être ſon Vicaire, & après
» lui ſes Succeſſeurs, qui demeurent à
» Rome, & que les Chrétiens appellent
» Papes. Il ajouta que c'étoient les Suc-
» ceſſeurs de S. Pierre qui avoient parta-
» gé tous les pays du Monde aux Rois &
» aux Princes Chrétiens, donnant à cha-
» cun la charge d'en conquérir quelque
» portion : que ce Pays du Pérou étoit
» échû à Sa Majeſté Impériale le Roi
» Dom Carlos, & que ce grand Monar-
» que avoit envoyé en ſa place le Gou-
» verneur Dom François Pizarre, pour
» lui faire ſavoir de la part de Dieu &
» de la ſienne tout ce qu'il venoit de

» lui dire. Que s'il vouloit croire ce » qu'il lui disoit, recevoir le baptême, » & obéir à l'Empereur, comme faisoit » la plus grande partie de la Chrétienté, » ce Prince le protégeroit & le défen- » droit, maintenant le pays en paix, & » y faisant observer la justice; qu'il lui » conserveroit aussi tous ses droits, & » une entiere liberté, comme il avoit ac- » coutumé d'en user avec les Rois & les » Seigneurs qui se soumettoient volon- » tairement à lui, sans se hazarder de » lui faire la guerre. Que si lui à qui » il parloit en usoit autrement, le Gou- » verneur lui déclaroit qu'il alloit l'at- » taquer, & mettre tout à feu & à sang, » qu'il étoit tout prêt, ayant deja les ar- » mes à la main. Qu'enfin, à l'égard de » la foi en Jesus-Christ, & de la Loi » Evangélique, si après en être bien ins- » truit, il la vouloit embrasser de tout » son cœur, il auroit tout ce qui étoit » nécessaire pour le salut éternel de son » ame; mais que s'il ne le vouloit pas, » on ne lui feroit aucune violence là- » dessus. Après qu'Atabaliba eut enten- du ce discours, il répondit : » Que ce » pays & tout ce qu'il contenoit avoit » été conquis par son pere & par ses » ayeux qui l'avoient laissé par droit de

„ ſucceſſion à ſon frere Guaſcar Ynca ;
„ que lui qui parloit ayant vaincu ce
„ frere, & le tenant alors priſonnier,
„ en étoit donc maintenant le légitime
„ poſſeſſeur, & qu'il ne ſavoit pas com-
„ ment Saint Pierre l'avoit pû donner
„ à qui que ce fût, & qu'après tout
„ s'il l'avoit donné à quelqu'un, lui qui
„ s'y trouvoit intereſſé, ne conſentoit en
„ aucune maniere à ce don. Qu'à l'égard
„ de ce qu'il diſoit de Jeſus-Chriſt, qui
„ avoit créé le Ciel & les hommes, &
„ toutes choſes, il ne ſavoit rien de
„ cela, ni que perſonne eût créé qui que
„ ce ſoit, ſi ce n'eſt le Soleil qu'ils te-
„ noient pour Dieu, tenant auſſi la Ter-
„ re pour mere, & honorant leurs Gua-
„ cas : qu'au reſte c'étoit Pachacama qui
„ avoit créé tout ce qu'on voyoit dans
„ ces lieux-là : qu'à l'égard de ce qu'il
„ avoit dit du Roi d'Eſpagne, il igno-
„ roit tout cela & ne le connoiſſoit point,
„ ne l'ayant jamais vû. » Enfin il deman-
da à l'Evêque d'où il avoit appris tout
ce qu'il venoit de lui dire, & quelle aſ-
ſurance il avoit que tout cela fût véritable,
ou comment il pourroit le lui prouver.
L'Evêque lui repondit que cela étoit
écrit dans le Livre qu'il tenoit entre ſes
mains, qui étoit la parole de Dieu. Ata-
baliba

baliba le lui demanda, & auſſi-tôt qu'il l'eut il l'ouvrit & ſe mit à tourner les feuillets d'un côté & d'autre, puis en diſant que ce Livre ne lui parloit point, & ne lui faiſoit pas entendre un ſeul mot, il le jetta par terre. Alors l'Evêque ſe tournant vers les Eſpagnols, leur cria aux armes, aux armes. Le Gouverneur de ſon côté, jugeant que s'il attendoit que les Indiens le vinſſent attaquer les premiers, ils pourroient aiſément le défaire, s'avança, & envoya dire à Fernand Pizarre, qu'il fît ce qu'il devoit faire ſelon qu'ils l'avoient arrêté. En même temps il donna ordre qu'on fît jouer l'Artillerie, & que la Cavalerie attaquât les Indiens par trois endroits, tandis que lui-même les attaqueroit avec l'Infanterie du côté que venoit Atabaliba. Il pouſſa bien-tôt juſqu'aux Litieres, & ils commencerent à attaquer & à tuer ceux qui les portoient; mais à peine un étoit-il mort, que pluſieurs autres ſe préſentoient à l'envi pour remplir ſa place. Le Gouverneur jugeant que ſi le combat tiroit en longueur, ils ſeroient infailliblement vaincus lui & ſes gens, parcequ'il perdoit plus en perdant un ſeul de ſes ſoldats, qu'il ne gagnoit en faiſant périr un grand nombre d'Indiens,

cela l'obligea à pouſſer avec furie juſqu'à la litiere d'Atabaliba, & le prenant par les cheveux qu'il portoit longs, il le tira ſi rudement, qu'il l'entraîna, & le fit tomber à terre. En même temps les ſoldats Chrétiens frappant à grands coups de ſabre ſur la litiere qui étoit d'or, il arriva que le Gouverneur en fut bleſſé à la main ; il ne laiſſa pas ſa priſe pour cela ; mais nonobſtant le grand nombre d'Indiens qui venoient à la charge pour ſecourir leur Seigneur, l'ayant enfin porté par terre, il s'en rendit maître & le prit. Quand les Indiens virent leur Roi priſonnier & ſe virent eux-mêmes attaqués par tant d'endroits, ſur tout par la Cavalerie qu'ils craignoient extrêmement, ils tournerent le dos, & commencerent à fuir de toute leur force avec tant de frayeur & de précipitation, que ſans plus penſer à ſe ſervir de leurs armes, ils s'entrepouſſoient, & ſe renverſoient les uns les autres : étant arrivés en fort grande foule à un coin du Clos ou du Parc où ſe donna cette bataille, en ſe pouſſant les uns les autres, ils abbatirent la muraille, & y firent une grande brêche par où pluſieurs ſe ſauverent : la Cavalerie les pourſuivit de tous côtés juſqu'à la nuit, qui l'obli-

gea de cesser sa poursuite, & de retourner à ses gens. Ruminagui entendant le bruit de l'artillerie, & ayant vû un Chrétien, précipiter du haut d'un rocher, un Indien qu'on avoit mis en sentinelle pour l'avertir quand il seroit temps qu'il avançât, jugea aisément que les Espagnols avoient vaincu; ainsi il s'enfuit avec tous ceux qu'il commandoit, & n'osa s'arrêter en aucun lieu pour y faire quelque séjour, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la Province de Quito, qui est à plus de deux cens cinquante lieues du lieu où se donna cette bataille.

CHAPITRE VI.

Comment Atabaliba fit tuer Guascar, & comment Fernand Pizarre alla pour découvrir le Pays.

ATABALIBA étant ainsi prisonnier, & toute son armée en déroute, le lendemain dès le matin les Espagnols allerent piller son camp : ils y trouverent une quantité suprenante de vaisseaux d'or & d'argent, de fort riches tentes, des étoffes, vêtemens, meubles & autres choses de fort grand prix. La seule

vaiſſelle d'or qu'Atabaliba faiſoit porter avec lui valoit près de ſoixante mille piſtoles. Plus de cinq mille femmes, de celles qui étoient dans l'armée des ennemis, ſe vinrent volontairement rendre aux Eſpagnols. Après que tout fut fait, & qu'on eut ainſi ramaſſé toutes les richeſſes qu'on trouva dans le camp des Indiens, Atabaliba dit au Gouverneur que puiſqu'il étoit ſon priſonnier, il le prioit de le bien traiter, lui promettant de lui donner pour ſa rançon une grand'chambre pleine de vaiſſeaux & de pieces d'or, & tant d'argent qu'il ne le ſauroit faire tout emporter. Le Gouverneur s'étonnant de cela, & ne le pouvant croire, ce Prince ajouta qu'il lui en donneroit encore plus qu'il ne diſoit; ſur quoi Pizarre lui ayant promis qu'il le traiteroit fort bien, Atabaliba en parut fort content. Il envoya incontinent des Meſſagers par tout le pays, & particulierement à Cuſco pour faire aſſembler tout l'or & l'argent qu'il avoit promis pour ſa rançon. Il en avoit promis une ſi grande quantité, qu'il ſembloit impoſſible qu'il pût jamais accomplir ſes promeſſes : car il en devoit remplir une longue ſale qui étoit à Caxamalca juſques à la hauteur où Atabaliba lui-mê-

me pouvoit joindre de la main en ſe tenant debout ; & pour cela on fit marquer cette hauteur par une ligne de couleur, qu'on fit tirer tout autour de la ſalle. Après cela bien qu'il arrivât tous les jours de l'or & de l'argent en grande abondance, cela ne paroiſſoit point ſuffiſant aux Eſpagnols pour remplir les promeſſes qu'on leur avoit fait : il leur ſembloit même que cela en étoit ſi éloigné qu'ils commencerent à murmurer & à témoigner leur mécontentement, diſant que le temps qu'Atabaliba avoit pris pour l'accompliſſement de ſes promeſſes étoit paſſé, & qu'on ne voyoit pourtant encore rien qui approchât de ce qu'on avoit eſperé ; d'où ils concluoient que ce retardement n'étoit qu'un artifice pour avoir le temps d'aſſembler de grandes troupes, & venir les attaquer à l'improviſte & les exterminer. Comme Atabaliba avoit de l'eſprit, il s'apperçut auſſi-tôt du mécontentement des Chrétiens, & en demanda la cauſe au Marquis, qui ne la lui eut pas plutôt dite, qu'il repliqua promptement qu'on avoit tort de ſe plaindre du retardement, puiſqu'il n'avoit pas été tel qu'il pût donner aucun juſte ſujet de ſoupçon : qu'ils devoient conſiderer que le lieu d'où on de-

voit tirer la plus grande partie de cet or, étoit la Ville de Cuſco, éloignée de Caxamalca de près de deux cens grandes lieues d'un chemin fort difficile. Il ajouta que tout cela devant être apporté ſur les épaules des Indiens, ils ne devoient pas prendre pour un grand retardement le tems qui s'étoit écoulé. Enfin il dit qu'avant de rien entreprendre contre lui, il étoit juſte qu'en ſe contentant eux-mêmes, ils s'aſſuraſſent s'il pouvoit accomplir ſes promeſſes ou non, & que ſi une fois ils en avoient bien connu la poſſibilité, ils devoient regarder comme fort peu de choſe, un retardement d'un mois plus ou moins : qu'ils pouvoient donc choiſir une ou deux perſonnes d'entr'eux, & les envoyer à Cuſco avec ſes ordres, afin qu'on leur fît voir les choſes, & qu'ils puſſent leur en rapporter des nouvelles certaines. Les ſentimens furent fort partagés dans l'armée ſur cette propoſition d'Atabaliba, pour ſavoir ſi on l'accepteroit ou non : pluſieurs regardoient comme une choſe fort périlleuſe de ſe fier aſſez aux Indiens pour ſe mettre en leur puiſſance & à leur diſcrétion. Atabaliba en rioit, diſant qu'il ne comprenoit pas pourquoi les Eſpagnols n'oſoient ſe fier en lui, ni

aller à Cuſco ſur ſa parole, tandis que non-ſeulement ils le tenoient lui-même enchaîné, mais qu'ils avoient de plus entre leurs mains comme autant d'otages, ſes femmes ſes enfans & ſes freres. Là-deſſus le Capitaine Fernand de Soto & Pierre de Barco ſe réſolurent à faire ce voyage : ainſi ils ſe mirent, ſuivant les ordres d'Atabaliba, chacun dans une de ces litieres ou brancards que deux hommes portent ſur leurs épaules avec un nombre ſuffiſant d'Indiens pour les porter. De cette maniere ils allerent preſque auſſi vîte que s'ils avoient couru la poſte, parcequ'il n'eſt pas permis à ceux qui portent ces litieres d'aller lentement, bien qu'ils ne ſoient que deux porteurs à chacune : il eſt vrai qu'ils ſont pluſieurs, & juſqu'à cinquante ou ſoixante qui la portent tour à tour, en ſe relayant les uns les autres. Ils courent tous, & d'eſpace en eſpace à une diſtance à-peu-près reglée ils changent; les deux qui viennent de porter ſe déchargent du fardeau ſur les épaules des deux autres, ce qu'ils ſont avec beaucoup d'adreſſe, ſans aucun retardement, & ſans s'arrêter le moins du monde. A quelques journées de Caxamalca, Fernand de Soto & Pierre de Barco rencon-

trent ſur la route de Cuſco qu'ils ſuivoient, les Capitaines & les troupes d'Atabaliba, qui conduiſoient priſonnier ſon frere Guaſcar : ce Prince ayant appris qui ils étoient, ſouhaita de leur parler, à quoi ils conſentirent : il s'informa d'eux fort ſoigneuſement de toutes les particularités qu'il deſiroit ſavoir. Quand ils lui dirent que l'intention de Sa Majeſté Impériale, & celle du Marquis Dom Francois Pizarre qui agiſſoit en ſon nom, étoit de faire exactement obſerver la juſtice tant à l'égard des Indiens qu'à l'égard des Chrétiens, & de faire rendre à chacun ce qui lui appartenoit : alors il commença à leur faire ſes plaintes. » Il leur conta donc le » différend qu'il y avoit entre lui & ſon » frere, qui non-ſeulement vouloit lui » ravir le Royaume qui lui appartenoit » légitimement, & par droit de ſucceſ- » ſion comme étant le fils aîné de Guay- » nacava; mais qui auſſi pour en venir à » bout lui avoit fait la guerre, & le te- » noit maintenant priſonnier à deſſein » de le faire mourir : qu'ainſi il les prioit » de retourner vers le Marquis qui les » avoit envoyés, & lui dire de ſa part » les juſtes ſujets de la plainte qu'il avoit » contre ſon frere Atabaliba, le ſup-

pliant

» pliant très-humblement que puiſqu'ils
» étoient l'un & l'autre en ſa puiſſance,
» & qu'ainſi il étoit maître du pays, il
» les jugeât & leur fît juſtice en adjugeant
» le Royaume à celui à qui il apparte-
» noit légitimement, puiſqu'ils diſoient
» que c'étoit-là ſon intention & ſon
» principal deſſein. Il ajouta que ſi le
» Marquis faiſoit cela, non-ſeulement
» lui qui parloit, s'engageoit de faire ce
» que ſon frere avoit promis, ſavoir
» de remplir le lieu marqué à Caxamalca
» de vaiſſeaux d'or au-deſſus de la hau-
» teur d'un homme, mais même de le
» remplir juſqu'au toît, ce qui étoit le
» triple plus : qu'ils s'informaſſent de
» ce qu'il leur diſoit, & qu'ils appren-
» droient qu'il pouvoit plus aiſément
» accomplir ſes promeſſes, que ſon frere
» ne pouvoit tenir les ſiennes, puiſ-
» qu'Atabaliba pour executer ce qu'il
» avoit promis, ſeroit obligé de dé-
» pouiller le Temple du Soleil à Cuſco,
» en faiſant ôter les planches d'or & d'ar-
» gent dont il étoit lambriſſé, n'ayant
» point d'autre moyen de leur tenir ſa
» parole : qu'il n'en étoit pas de même de
» lui qui avoit en ſa puiſſance tous les tré-
» ſors & toutes les pierreries de ſon Pere
» avec quoi il pouvoit aiſément faire

„ non-ſeulement ce qu'il leur promet„ toit, mais même beaucoup plus. Ce qu'il diſoit étoit vrai; il avoit en effet en ſa puiſſance tous les tréſors de ſon Pere, mais il les avoit cachés en terre dans un lieu qui n'étoit connu de „perſonne. Auſſi depuis ſa mort on n'a ja„mais pû les trouver, parceque lorſqu'il „alla pour les faire enterrer, il fut véri„tablement obligé de les faire porter par „pluſieurs Indiens; mais auſſi-tôt que tout „fut caché comme il le ſouhaitoit, il tua „tous ceux qui l'avoient ſervi dans cette „occaſion, de peur qu'ils ne le diſent à quel„qu'un, & que la choſe ne ſe pût ainſi dé„couvir. Après que les Eſpagnols furent maîtres paiſibles du pays ils firent chercher ces tréſors avec beaucoup d'empreſſement, & ils cherchent encore tous les jours avec grand ſoin, creuſant en divers endroits où ils ſoupçonnent qu'on pourroit les avoir mis; mais juſqu'ici ils n'ont encore rien pû trouver. Fernand de Soto & Pierre de Barco répondirent à Guaſcar, qu'ils ne pouvoient interrompre leur voyage, ni retourner en arriere, mais que puiſqu'il étoit de ſi bonne volonté, ils ſe ſouviendroient de lui. Ils continuerent donc leur chemin; mais cette avanture fut

cause de la mort de Guascar & de la perte du grand trésor qu'il leur promettoit ; parceque les Capitaines qui le conduisoient prisonnier, firent incontinent savoir à Atabaliba tout ce qui s'étoit passé dans l'entrevue que ces Envoyés avoient eue avec son frere. Atabaliba avoit assez de pénétration d'esprit, pour juger que si cela venoit à la connoissance du Gouverneur, il pourroit aisément se trouver disposé à rendre justice à son frere Guascar : sur tout en considérant la grandeur de ses promesses & la prodigieuse quantité d'or qu'il faisoit esperer. Il avoit fort bien remarqué l'amour & l'empressement que les Chrétiens avoient pour ce métal, ainsi il craignoit qu'ils ne lui ôtassent le Royaume pour le donner à son frere, & que même pour ôter tout sujet de dispute, on ne le fît mourir comme un injuste usurpateur, qui s'en étoit emparé contre tout droit. Ces réflexions lui firent former le dessein de faire tuer Guascar : une chose l'embarrassoit, & lui donnoit de la crainte ; c'est qu'il avoit oui dire plusieurs fois aux Chrétiens, qu'une de leurs loix qu'ils observoient le plus exactement, étoit de punir de mort ceux qui s'étoient rendus coupables de

meurtre, en tuant eux-mêmes ou faisant tuer quelqu'un par d'autres. Il prit donc la résolution de sonder le Gouverneur, pour tâcher de découvrir quelles seroient ses pensées sur ce sujet, ce qu'il exécuta avec beaucoup d'adresse & un profond artifice. Il feignit un jour une très-grande tristesse, pleurant & sanglotant, sans vouloir ni boire ni manger, ni parler à personne. Le Gouverneur lui demanda la cause de sa tristesse, & le pressa fort de la lui dire; il se fit beaucoup solliciter pour mieux couvrir son jeu, & enfin il dit « qu'il avoit reçû » nouvelle qu'un de ses Capitaines le » voyant prisonnier, avoit tué son frere » Guascar, dont il se sentoit vivement » touché, ayant toujours eu pour lui une » affection tendre & repectueuse, parce- » qu'il le regardoit non seulement com- » me son frere aîné, mais en quelque » sorte comme son pere. Que s'il l'a- » voit fait prendre prisonnier, ce n'avoit » jamais été avec intention de lui faire » aucun mal ni aucun outrage en sa per- » sonne, ni même à l'égard de son » Royaume, dont il n'avoit pas eu le des- » sein de le dépouiller; mais seulement » de l'obliger à lui laisser la possession & » la jouissance paisible de la Province de

» Quito, ſuivant la diſpoſition, & la » derniere volonté de leur pere com- » mun, qui avoit conquis cette Province » qui ſe trouvoit ainſi hors des bornes de » ſon Empire héréditaire, & dont par » conſéquent il avoit pû légitimement » diſpoſer en ſa faveur, comme il avoit » fait. Le Gouverneur le conſola, en lui » diſant, qu'il ne devoit pas s'affliger ni » ſe tourmenter ſi fort, puiſque la » mort étoit une choſe naturelle à tous » les hommes, & qu'ils avoient peu d'a- » vantage les uns ſur les autres à cet » égard, puiſque mourir un peu plu- » tôt ou un peu plus tard, étoit à-peu- » près la même choſe : qu'au reſte il » l'aſſuroit que quand la paix & la tran- » quillité ſeroient bien rétablies dans le » pays, il feroit faire une information » exacte de ceux qui avoient eu part à » ce crime, pour les faire punir comme » ils le méritoient. » Atabaliba, voyant que le Marquis prenoit la choſe ſi dou- cement, & en parloit avec tant de mo- dération, ſe détermina entiérement à l'exécution de ſon deſſein, & envoya inceſſament ordre aux Capitaines qui amenoient Guaſcar priſonnier, de le faire mourir incontinent. Ces ordres furent exécutés avec tant de prompti-

tude, qu'à peine peut-on s'aſſurer depuis, ſi ces grandes marques de douleur & d'affliction qu'Atabaliba avoit feint, avoient précédé ou ſuivi la mort de Guaſcar. La plûpart des Soldats attribuoient la faute de ce mauvais ſuccès à Fernand de Soto, & à Pierre de Barco, ne conſidérant pas aſſez l'obligation où ſe trouvent ceux qui reçoivent quelques ordres de la part de leurs Supérieurs, & ſur tout à la guerre, de les exécuter ponctuellement, & conformément à leurs inſtructions, ſans ſe donner à eux-mêmes la liberté d'y rien changer, bien que le temps & les affaires ſemblaſſent l'éxiger, à moins qu'ils n'aient un pouvoir exprès & formel de le faire. Les Indiens rapportent, que Guaſcar ſe voyant maſſacrer, dit ces paroles. *J'ai été peu de temps Seigneur & Roi de ce pays; mais mon traître de frere par les ordres duquel je meurs, bien que je fuſſe ſon légitime Seigneur, ne le ſera pas plus long-temps que moi.* Cette eſpece de prédiction fit croire depuis aux Indiens, quand ils virent tuer Atabaliba, que Guaſcar étoit fils du Soleil, puiſqu'il avoit ſi poſitivement & ſi exactement prophétiſé la mort de ſon frere. Le même Guaſcar diſoit auſſi, que quand

ſon Pere lui dit adieu, il l'avertit qu'il viendroit en ce pays-là une ſorte de gens blancs, & portant la barbe longue, & lui commanda de ſe faire de leurs amis, parcequ'ils ſe rendroient les maîtres du Royaume. Il n'eſt peut-être pas impoſſible que Guaynacava ait eu quelque connoiſſance d'un avenir qui n'étoit pas éloigné & cela par le moyen des Démons, d'autant plus aiſément, qu'avant ſa mort, Pizarre étoit déja arrivé ſur les côtes du Pérou, & avoit commencé à y faire des conquêtes.

Pendant le ſéjour que le Gouverneur fit à Caxamalca, il envoya Fernand Pizarre ſon frere avec quelque Cavalerie, pour découvir le Pays. Celui-ci alla juſques à Pachacama, qui eſt à cent lieues de là : il rencontra au pays de Guamacucho un frere d'Atabaliba, nommé Illeſcas, qui conduiſoit pour ſa rançon une grande quantité d'or, la valeur de deux ou trois millions pour le moins, ſans compter l'argent qui étoit en grande abondance. Enfin après avoir paſſé par pluſieurs endroits fort dangereux, & pluſieurs ponts difficiles, il arriva à Pachacama, où il apprit qu'à quarante lieues de là étoit ce Capitaine d'Atabaliba dont on a parlé ci-devant, nommé

Cilicuchima, avec une grande armée : il l'envoya prier de le venir voir ; ce que l'Indien ayant refusé de faire, Fernand Pizarre se résolut de l'aller trouver : il y alla donc en effet, & lui parla. On regarde comme une imprudence & une témérité blâmable à Fernand Pizarre, de s'être ainsi mis entre les mains & à la discrétion d'un ennemi barbare & puissant. Cependant cela lui réussit, car il lui représenta, & lui promit tant de choses, qu'enfin il l'obligea à congédier son armée, & à aller avec lui à Caxamalca pour voir Atabaliba. Pour avancer leur voyage ils prirent un chemin plus court, mais plus difficile, par des montagnes couvertes de neige, où ils penserent périr par le froid. Quand ils furent arrivés & que Cilicuchima fut près d'entrer dans le lieu où étoit Atabaliba, il se déchaussa, & en lui offrant son présent selon la coutume, il lui dit en pleurant, que s'il avoit été auprès de sa personne, les Chrétiens ne l'auroient jamais pris comme ils avoient fait. Atabaliba lui répondit, qu'il reconnoissoit que c'étoit par une punition des Dieux qu'il avoit été pris, parcequ'il ne les honoroit & ne les respectoit pas comme il auroit dû faire : mais que la princi-

pale cauſe de ſa priſon & de la défaite de ſon armée, avoit été la fuite du Capitaine Ruminagui avec les cinq mille hommes qu'il commandoit, qui avoit fui lâchement, au lieu de faire ſon devoir, & d'accourir à ſon ſecours dans ſon preſſant beſoin.

CHAPITRE VII.

On fait mourir Atabaliba, parcequ'on l'accuſoit d'avoir voulu faire maſſacrer tous les Chrétiens. Dom Diegue d'Almagro va pour la ſeconde fois au Pérou.

TANDIS que le Gouverneur Dom François Pizarre étoit en la Province de Poecho, avant qu'il allât à Caxamalca, il reçut une lettre ſans ſignature, qu'on apprit depuis avoir été écrite de Panama, par un Secretaire de Dom Diegue d'Almagro. Par cette lettre on l'avertiſſoit que Dom Diegue avoit équipé un grand vaiſſeau & quelques autres moindres, pour s'y embarquer avec le plus grand nombre de gens qu'il lui ſeroit poſſible, afin de paſſer plus loin que lui, & ſe mettre en poſſeſſion de

la meilleure partie du pays, qui étoit au-delà des bornes du Gouvernement de Dom François, qui selon les termes des provisions qu'il avoit obtenues de Sa Majesté, ne s'étendoit qu'à deux cens cinquante lieues de long, du Nord au Sud, à compter depuis la Ligne Equinoxiale. Le Gouverneur n'avoit voulu faire voir ses Patentes à personne. On disoit donc & on croyoit effectivement que Dom Diegue s'étoit embarqué à Panama, & avoit mis à la voile pour se rendre au Pérou, dans le dessein qu'on vient de marquer; mais qu'étant arrivé à Puerto Viejo, & y ayant appris les bons succès du Gouverneur, & la grande quantité d'or & d'argent qu'il avoit acquis, cela lui fit changer de dessein, s'il est vrai qu'il eût celui qu'on a dit: parcequ'il compta que la moitié de ces grands trésors lui appartenoit par un droit légitime, & que sans doute on ne lui contesteroit pas. Le Secretaire qui avoit donné au Gouverneur l'avis dont on a parlé, en fut puni: car Dom Diegue son maître l'ayant appris, le fit pendre, puis avec tous ses gens il alla joindre le Gouverneur à Caxamalca. Il trouva en y arrivant qu'on y avoit déja apporté la plus grande partie de la ran-

çon d'Atabaliba, & ils regardoient tous, avec beaucoup d'étonnement & d'admiration, les prodigieux monceaux d'or & d'argent qu'ils voyoient devant leurs yeux, ne croyant pas qu'on en eût jamais tant vû ensemble en aucun endroit du monde. Aussi lorsqu'on fit fondre l'or & l'argent de ce qu'on appelle la Compagnie, & qu'on en fit l'épreuve, on trouva que l'or se montoit à plus de six cens millions de maravedis, c'est-à-dire, plus de quatre millions cinq cens mille livres. Cependant on fit cette épreuve de l'or avec beaucoup de précipitation, & seulement avec les * pointes ou piecettes, parcequ'on n'avoit pas d'eau forte pour faire cette épreuve d'une maniere plus exacte; ainsi il arriva que cet or étoit estimé deux ou trois carats au-dessous de son véritable titre, comme on le reconnut dans la suite, ce qui auroit encore augmenté la valeur de plus de cent millions de maravedis, qui font sept cent cinquante mille livres. Il y eut aussi de l'argent en grande quanti-

* Le mot Espagnol *Puntas*, qui se trouve ici, signifie un instrument composé d'onze petites pieces d'argent ou d'or, avec quoi on éprouve ces métaux, mais avec peu d'exactitude.

té, enſorte que le quint qu'on en levoit pour Sa Majeſté, ſe monta à trente mille marcs d'argent très-fin, dont la plus grande partie ſe trouva dans la ſuite être à-peu près comme de l'or de trois ou quatre carats. Le quint de l'or pour Sa Majeſté, ſe trouva monter à ſix vingt millions de Maravedis, ou neuf cens mille livres. Chaque Cavalier eut pour ſa part en or douze mille peſos, ſans compter l'argent, c'eſt-à-dire deux cens quarante marcs d'or, qui valent quatre-vingt mille francs ou plus : les Cavaliers avoient un quart en montant plus que les fantaſſins : il faut ajoûter que toutes ces ſommes enſemble ne faiſoient pas la cinquieme partie de ce qu'Atabaliba avoit promis de donner pour ſa rançon. Les gens qui étoient venus avec Dom Diegue d'Almagro, conſidérables par leur nombre & par leurs qualités, n'avoient ce me ſemble en bonne juſtice aucun droit de prétendre quelque part à cet argent qu'Atabaliba payoit pour obtenir ſa liberté, puiſqu'ils n'avoient eu aucune part à ſa priſe : néanmoins le Gouverneur voulut qu'ils euſſent chacun mille peſos ou vingt marcs, pour récompenſe de leurs peines. Il n'oublia pas d'envoyer en Eſpagne, pour donner

To. 1. P. 133.

connoiſſance à Sa Majeſté des heureux ſuccès qu'ils avoient eus, il y envoya donc Fernand Pizarre : & comme lorſqu'il partit, on n'avoit point encore fait fondre ni éprouvé les métaux, & qu'ainſi on ne pouvoit pas ſavoir exactement ce qui pourroit appartenir à Sa Majeſté pour ſon droit, on mit à part à-peu-près ce qu'on jugea convenable, ſavoir cent mille peſos ou deux mille marcs d'or, & vingt mille marcs d'argent, & on ne manqua pas de choiſir les plus belles & les plus groſſes pieces, afin qu'elles donnaſſent plus dans la vue, & fuſſent plus eſtimées en Eſpagne. On choiſit donc pluſieurs grands vaiſſeaux de diverſes eſpeces, & propres à divers uſages, comme auſſi des figures d'hommes & de femmes, juſques au poids & à la valeur qu'on vient de marquer. Fernand Pizarre s'embarqua dont avec cet or & cet argent. Atabaliba fut fort affligé de ſon départ, parcequ'il l'aimoit beaucoup, & avoit une grande confiance en lui, ne craignant point de lui communiquer tous ſes ſecrets : en le voyant prêt à partir, lorſqu'il alla prendre congé de lui, ce Prince lui dit : *Vous vous en allez, Capitaine, j'en ſuis fort affligé : car je ne doute pas qu'en votre*

absence ce gros ventre & ce borgne ne me fassent tuer. Il vouloit parler de Dom-Diegue d'Almagro qui avoit perdu un œil, comme on l'a déja dit ci-devant, & d'Alfonse de Requelme Trésorier de Sa Majesté, lesquels il avoit vu murmurer contre lui, par la raison qu'on marquera dans la suite. La chose ne manqua pas d'arriver comme il l'avoit prévû : car aussi-tôt après le départ de Fernand Pizarre, on commença à délibérer de la mort d'Atabaliba, sur le rapport d'un Indien nommé Philipin qui avoit été en Espagne avec le Gouverneur, & qui depuis servoit d'Interptete aux Espagnols. Cet homme rapporta, qu'Atabaliba avoit comploté secrettement de les faire tous périr, & que pour cela il tenoit grand nombre de gens cachés en divers endroits pour exterminer tous les Espagnols, quand ils trouveroient le temps propre pour l'exécution de leur entreprise. L'examen du fait & des preuves qu'on en pouvoit avoir se faisant par le canal & par l'entremise du même Philipin, il donnoit aux choses tel tour que bon lui sembloit, & interprétoit tout conformément à ses intentions. On n'a jamais pû découvrir parfaitement la vérité sur ce sujet, ni pénétrer exactement

les motifs qui le faisoient agir de la sorte. Quelques-uns ont crû que cet Indien étant amoureux d'une des femmes d'Atabaliba, & ayant un commerce criminel avec elle, il avoit prétendu s'assurer de la jouissance paisible de sa maîtresse par la mort de ce Prince. On a dit qu'Atabaliba même avoit eû connoissance de cette amourette, & qu'il en avoit fait ses plaintes au Gouverneur, en lui disant » Qu'il étoit plus sensible à cet » outrage qu'à sa prison, & à tous ses » autres malheurs, quand même ils de- » vroient être suivis de la perte de sa vie. » Qu'il ne pouvoit souffrir sans un cha- » grin mortel, de se voir traité avec tant » de mépris par un Indien si vil, & de si » basse naissance, qui avoit l'insolence » de lui faire un tel outrage, & un » affront si sensible, bien qu'il ne pût » ignorer la Loi du pays dans un pareil » cas; qu'il savoit sans doute que cette » Loi ordonnoit, que celui qui se trou- » veroit coupable d'un tel crime, ou qui » se seroit seulement mis en devoir de » le commettre, fût brûlé vif avec la » femme, si elle s'en trouvoit aussi cou- » pable. Que même pour faire d'autant » mieux paroître avec quelle horreur » on détestoit un tel attentat contre le

» respect dû à la Majesté de son Sou-
» verain, on faisoit ordinairement mou-
» rir le pere & la mere, les enfans, les
» freres & tous les proches parens d'un
» tel adultere. Que de plus on faisoit
» aussi périr tout son bétail, & qu'on
» dépeuploit & désoloit entierement le
» lieu de sa naissance, qu'on y semoit
» du sel, qu'on en coupoit les arbres, &
» qu'on en démolissoit les maisons.
» Qu'enfin on faisoit tout ce qu'on ju-
» geoit capable de donner de l'horreur
» pour un tel crime, & de couvrir de
» honte & rendre à jamais infâme la mé-
» moire de celui qui s'en étoit rendu
» coupable. » D'autres disent que les sollicitations & les artifices de ceux qui étoient venus avec Dom Diegue d'Almagro, furent la principale cause de la mort d'Atabaliba, parcequ'ils croyoient que sa vie étoit préjudiciable à leurs intérêts. En effet les Soldats de Pizarre qui s'étoient trouvés à la bataille où ce Roi avoit été pris, soutenoient, que non-seulement ceux de Dom Diegue ne devoient avoir aucune part à l'or & à l'argent qui avoit été donné jusques-là pour sa rançon, mais que même ils ne pouvoient justement rien prétendre à celui qui viendroit dans la suite,

jusques

jusques à ce que les promesses d'Atabaliba fussent entierement accomplies. Mais il sembloit que c'étoit attendre l'impossible que d'attendre qu'elles le fussent, puisque peut-être tout l'or du monde ne suffiroit pas pour cela. *Tous ces Trésors qui procedent de la rançon de ce Prince*, disoient ces Soldats de Pizarre, *sont le fruit de nos soins, de nos veilles, & de nos travaux, sans que ceux qui suivent Dom Diegue aient partagé avec nous, ni la peine, ni les périls : ainsi il n'est pas juste qu'ils partagent non plus les avantages qui nous en reviennent.* Ces derniers jugerent donc qu'il étoit de leur intérêt d'avancer la mort d'Atabaliba, parceque tandis qu'il seroit vivant, on prétendroit toujours que tout l'or qui viendroit seroit pour sa rançon, & qu'ainsi ils n'y auroient jamais aucune part. Quoiqu'il en soit, on condamna ce Prince à la mort, dont il parut fort surpris, disant qu'il n'avoit jamais eu la moindre pensée de ce dont on l'accusoit : qu'on pouvoit le mettre dans une prison plus étroite & plus resserrée, & redoubler ses gardes, ou même le faire conduire dans leurs navires. Puis s'adressant au Gouverneur & aux principaux Officiers, il leur dit : » Je ne sais comment vous

» pouvez vous mettre dans l'eſprit que
» j'aie ſi peu de ſens, & que je ſois ſi dé-
» pourvu de jugement, que d'oſer dans
» l'état où je ſuis, entreprendre de vous
» trahir. En effet comment pouvez-vous
» croire que ces troupes qu'on dit qui
» ſont aſſemblées, le ſoient par mon
» conſentement ou par mes ordres, puiſ-
» que je ſuis en votre puiſſance, priſon-
» nier, enchaîné, & qu'il vous eſt aiſé
» de me faire couper la tête dès le mo-
» ment que ces prétendues troupes pa-
» roîtront, ou que vous apprendrez
» qu'elles viennent ? D'ailleurs ſi vous
» vous imaginez qu'elles viennent ſans
» mon conſentement, ou contre ma vo-
» lonté, il faut que vous ſoyez bien mal
» informés & de l'autorité avec laquelle
» je commande à tous mes Sujets, & de
» la parfaite obéiſſance qu'ils font gloire
» de me rendre : puiſque pour ainſi dire
» ni les oiſeaux n'oſeroient voler, ni
» même les feuilles des arbres ſe mou-
» voir dans ce pays, ſi je n'y donne mon
» conſentement, Tout cela ne lui ſervit
de rien, non plus que les offres qu'il fit
de donner des ôtages conſidérables pour
le premier Eſpagnol qui ſeroit tué en ce
pays-là, afin de les mettre tous en ſû-
reté. Outre les ſoupçons dont on vient

de parler, & qu'on allégua contre Atabaliba, on ajoûta auſſi l'accuſation de la mort de ſon frere Guaſcar ; ainſi on le condamna à mourir, & on exécuta la ſentence ſans délai. Dans ſes plaintes il avoit toujours à la bouche le nom de Fernand Pizarre, diſant que s'il étoit préſent, on ne le feroit pas ainſi périr malheureuſement. Peu avant ſa mort il reçut le Baptême, à la perſuaſion du Gouverneur & de l'Evêque.

CHAPITRE VIII.

Ruminagui Capitaine d'Atabaliba étant arrivé à Quito, tâche de s'y établir, & de s'y rendre puiſſant. Le Gouverneur va à Cuſco.

CE Capitaine d'Atabaliba nommé Ruminagui, qui s'en étoit fui de Caxamalca avec cinq mille hommes, comme on l'a déja dit, étant arrivé à la Province de Quito, ſe rendit maître des enfans d'Atabaliba, & s'empara du Pays, s'y faiſant reconnoître & obéir, comme s'il en eût été le légitime Seigneur. Atabaliba, peu de temps avant ſa mort, envoya ſon frere Illeſcas dans cette Pro-

vince, pour en retirer ses enfans; mais Ruminagui ne voulut point les lui rendre, au contraire, il les fit mourir. Depuis après la mort d'Atabaliba, quelques-uns de ses Capitaines, suivant les ordres que ce Prince leur avoit donnés en mourant, transporterent son corps à Quito, pour l'enterrer auprès de son pere Guaynacava. Ruminagui les reçut fort honorablement, & avec de grandes marques d'affection & de respect, & fit enterrer le corps avec beaucoup de solemnité & de pompe, selon la coutume du pays. Après cela il fit un grand festin à tous ces Capitaines, & quand ils furent yvres, il les fit tous tuer : ce fut aussi dans ce même temps, & dans la même occasion qu'il fit mourir Illescas frere d'Atabaliba, dont on a déja parlé. Il le fit écorcher vivant, puis il fit faire un tambour de sa peau, ayant fait attacher sa tête par dedans le tambour. Pour revenir maintenant au Gouverneur Pizarre, après qu'il eut fait le partage de tout l'or & de tout l'argent qui se trouva à Caxamalca, ayant appris qu'un des Capitaines d'Atabaliba nommé Quizquiz, avoit assemblé quelques troupes, & tâchoit d'exciter quelques mouvemens dans le pays, il marcha contre lui.

Cet homme n'osa l'attendre dans la Province de Xauxa où il étoit : mais il se retira plus loin ; le Gouverneur le suivit, faisant marcher, devant, le Capitaine Soto avec quelques Cavaliers, & lui se tenant à l'arriere-garde. Comme ils arriverent dans la Province de Vilcacinga, le Capitaine Soto fut attaqué à l'improviste par un si grand nombre d'Indiens, qu'il se vit bien près d'être entierement défait. Cinq ou six Espagnols furent tués dans cette occasion : mais la nuit étant survenue, les Indiens se retirerent à la montagne, & le Gouverneur envoya cependant Dom Diegue d'Almagro avec quelque Cavalerie au secours de ses gens. Le lendemain dès le matin, le combat recommença : les Chrétiens firent semblant d'avoir peur, & de fuir, tant pour attirer les Indiens dans la plaine, que pour se garantir des pierres qu'ils leur tiroient de dessus les montagnes. Les Indiens ayant connu la ruse, ne descendirent point : mais ils continuerent à combattre de dessus leurs hauteurs, sans s'appercevoir du secours qui étoit arrivé aux nôtres, à cause que l'air étoit fort nébuleux ce matin-là : cependant les Chrétiens combattirent avec tant de courage & de résolution, que

nonobſtant l'avantage du lieu qu'avoient les ennemis, ils les mirent en déroute, & en tuerent pluſieurs. Peu de temps après le Gouverneur arriva avec toute l'arriere garde. Dans ce lieu là un frere de Guaſcar & d'Atabaliba nommé Paul Ynca, vint trouver Pizarre pour lui faire des propoſitions de paix; après la mort de ſes freres, on l'avoit reconnu Roi du pays, & on lui avoit fait prendre les ornemens Royaux, c'eſt-à-dire, cette bande à frange qui leur ſervoit de Diadême & de Couronne. Il dit au Gouverneur, qu'à Cuſco il y avoit un grand nombre de gens de guerre qui l'attendoient pour ſuivre ſes ordres: ils marcherent donc de ce côté-là, & après pluſieurs journées étant arrivés près de la Ville, ils en virent ſortir une fumée ſi épaiſſe, qu'ils crurent que les Indiens y avoient mis le feu & la vouloient brûler. Le Gouverneur envoya promptement quelques Capitaines de Cavalerie ſuivis de pluſieurs Cavaliers pour s'y oppoſer, & l'empêcher s'il leur étoit poſſible. Ils ne furent pas plutôt arrivés aſſez près de la Ville, qu'il en ſortit un grand nombre d'Indiens qui les attaquerent vigoureuſement, leur jettant une prodigieuſe quantité de pierres, & ſe

ſervant de javelines & d'autres armes ; ſi bien que les Eſpagnols ne ſe trouvant pas en état de ſoutenir le choc d'une ſi grande multitude, furent obligés de ſe retirer fort vîte juſqu'à plus d'une lieue de là dans une vallée, où ils ſe rejoignirent au gros de leurs gens qui étoient avec le Gouverneur. Il envoya incontinent ſes freres Jean Pizarre, & Gonzale Pizarre, avec la plus grande partie de la Cavalerie pour attaquer les Indiens, ce qu'ils firent avec beaucoup de réſolution & de courage. Ils les attaquerent par le côté de la montagne, les mirent en deroute, & les pourſuivant vigoureuſement ils en tuerent pluſieurs. La nuit étant venue, le Gouverneur fit aſſembler tous les Eſpagnols, & les fit tenir ſous les armes. Le lendemain ils croyoient trouver beaucoup de réſiſtance & d'oppoſition à leur entrée dans la Ville, mais ils ne trouverent perſonne qui leur en fît la moindre : ils y entrerent donc fort paiſiblement, & après y avoir demeuré vingt jours, ils apprirent que Quizquiz avec pluſieurs gens de guerre, pilloit & ſaccageoit une Province nommée Condeſugo. Le Gouverneur envoya le Capitaine Soto avec cinquante Cavaliers pour s'y oppoſer :

Quizquiz ne les attendit pas ; mais avant qu'ils fussent arrivés, il prit la route de Xauxa, pour attaquer les Espagnols qu'il apprit qui y étoient demeurés à la garde du bagage & du Trésor Royal, dont le Trésorier Alfonse de Requelme avoit la charge. Les Chrétiens ayant été avertis de sa venue, se posterent dans un lieu commode & fort, & s'y défendirent fort courageusement, bien qu'ils fussent en très petit nombre. Ainsi Quizquiz passa outre, tenant la route de Quito. Le Gouverneur envoya encore une fois après lui le Capitaine Soto avec de la Cavalerie : puis peu de temps après il envoya encore ses freres, pour secourir & soutenir Soto en cas de besoin. Les uns & les autres suivirent Quizquiz plus de cent lieues & ne l'ayant pû joindre, ils retournerent à Cusco. Ils y trouverent un butin en or & en argent, qui n'étoit pas moins grand ni moins considérable, que ce qu'ils en avoient eû à Caxamalca : le Gouverneur en fit le partage & la distribution à ses Soldats : puis il fit aussi un établissement dans cette Ville qui étoit la Capitale du pays, tandis que les Indiens en étoient les maîtres, & le fut encore long-temps depuis que les Chrétiens s'en furent emparés.

Il

Il fit auſſi la répartition des Indiens à tous ceux qui voulurent bien demeurer dans ce lieu, dont le nombre ne fut pas fort grand, parceque pluſieurs aimerent mieux retourner en Eſpagne, pour y jouir en repos des tréſors qu'ils avoient acquis à Caxamalca & à Cuſco, que de demeurer plus long-temps au Pérou.

CHAPITRE IX.

Le Capitaine Benalcazar va à la Conquête de Quito.

NOUS avons déja dit ci-devant, que peu de temps après que le Gouverneur fut arrivé au Pérou, il peupla la Ville de Saint Michel dans la Province de Tangarara près du Port de Tumbez, afin que ceux qui viendroient d'Eſpagne, trouvaſſent un port aſſuré pour pouvoir commodément débarquer. Après la priſe d'Atabaliba, tandis que le Gouverneur étoit encore à Caxamalca, ſe ſouvenant qu'il avoit laiſſé fort peu de Cavalerie à Saint Michel, il jugea à propos d'y envoyer le Capitaine Benalcazar avec dix Cavaliers. Il ne fut pas plutôt arrivé dans

ce lieu-là, que les Cagnares lui vinrent porter leurs plaintes de ce que Ruminagui & les Indiens de Quito leur faisoient une guerre continuelle. Cela se rencontra dans une conjoncture favorable, justement dans le temps qu'il venoit d'arriver de Panama & de Nicaragua un grand nombre de gens. Benalcazar en choisit deux cens hommes, entre lesquels il y avoit quatre-vingt Cavaliers, & se mit en marche pour aller à Quito, tant pour défendre les Cagnares qui s'étoient déclarés amis des Espagnols, que parcequ'il avoit appris qu'Atabaliba avoit laissé une grande quantité d'or à Quito, & que cet or y étoit encore. Quand Ruminagui apprit la venue de Benalcazar, il s'avança au devant de lui pour s'opposer à son passage; & tâchant de se servir de l'avantage des lieux, il le combattit en plusieurs endroits difficiles : il étoit suivi de plus de douze mille Indiens avec lesquels il se retranchoit, & se mettoit à couvert le mieux qu'il lui étoit possible. Benalcazar de son côté joignit aussi la ruse à son courage & à sa prudence : car tandis qu'il amusoit les ennemis par de fréquentes escarmouches, & leur tenoit tête, il envoyoit secrettement un Ca-

pitaine avec cinquante ou ſoixante Cavaliers qui pendant la nuit occupoient quelque poſte commode & avantageux au deſſus ou au deſſous des ennemis, & ainſi le matin venu il ſe rendoit aiſément maître du paſſage qu'ils lui vouloient défendre. De cette maniere il les pouſſa peu-à-peu juſques dans la plaine, où ils n'oſerent l'attendre à cauſe de la Cavalerie qu'ils craignoient beaucoup, & qui leur faiſoit auſſi beaucoup de mal. Il eſt vrai qu'en quelques endroits ils faiſoient bonne mine, comme s'ils avoient voulu attendre les ennemis de pied ferme; mais ce n'étoit que pour les faire plus aiſément tomber dans les pieges qu'ils leur avoient tendus: car ils faiſoient des foſſés larges & profonds dans leſquels ils mettoient des pieux pointus, & des chevilles auſſi fort pointues, puis il recouvroient cela de gazon & d'herbe, le tout étant ſeulement ſoutenu par quelques roſeaux foibles & déliés, à-peu-près comme ce que Céſar rapporte dans le ſeptiéme livre de ſes Commentaires, que firent autrefois ceux d'Alexia ou d'Aliſe pour la defenſe de leur Ville. Tout ce que ces Indiens tenterent pour ſurprendre Benalcazar, & le faire tomber dans les piéges qu'ils lui

tendoient, leur fut entierement inutile : il les évita tous, ne les attaquant jamais par le côté qu'ils s'imaginoient, & où ils tâchoient de l'attirer en lui faisant tête ; mais souvent il prenoit plutôt un détour de plus de deux lieues, pour les surprendre & les attaquer par le flanc ou par le derriere, prenant toujours soigneusement garde de ne passer sur aucune herbe, ni sur aucune terre qui ne fussent dans leur état naturel, & qui n'eussent point été remuées. Les Indiens, voyant que leurs ruses leur avoient été inutiles, ne se rebuterent pourtant pas ; mais ils en tenterent encore une autre, qui fut de faire des trous en terre fort près les uns des autres, & à-peu-près de la largeur du pied d'un cheval, par tous les endroits où ils jugeoient que la Cavalerie pouvoit passer pour les venir attaquer. Néanmoins tous leurs artifices & tous leurs stratagêmes leur furent entierement inutiles, & ils ne pûrent jamais ni tromper ni surprendre Benalcazar, qui les poussa toujours jusques à la ville Capitale de Quito. Quand il y fut arrivé, il apprit que Ruminagui avoit dit un jour à ses femmes qui étoient en grand nombre : Vous aurez bientôt le plaisir de voir venir les

Chrétiens avec lesquels vous pourrez vous divertir. Elles crurent qu'il leur disoit cela par raillerie, ainsi elles se mirent à rire : mais il leur en coûta cher, car il les fit presque toutes décapiter. Après cela il résolut d'abandonner la Ville, ayant premierement mis le feu dans une salle toute remplie de vêtemens & de meubles précieux, qui y étoient dès le temps de Guaynacava. Il s'enfuit donc après avoir encore une fois tenté de surprendre les Espagnols, en les attaquant pendant la nuit, sans avoir pû réussir à leur faire aucun mal, & ainsi Benacalzar se rendit aisément maître de la Ville. Dans le même temps que cela se passoit à Quito, le Gouverneur envoya Dom Diegue d'Almagro avec quelques troupes vers la côte de la mer, & à la ville de Saint Michel, pour s'informer d'une nouvelle qu'on lui avoit dite, & savoir s'il étoit vrai, comme on lui en avoit fait le rapport, que Dom Pedro d'Alvarado Gouverneur de Guatimala, s'étoit embarqué pour le Pérou avec une armée considérable, composée de beaucoup de Cavalerie & d'Infanterie, comme on le dira dans le Chapitre suivant. Quand Dom Diegue fut arrivé à Saint Michel, n'y apprenant aucunes

nouvelles certaines de ce qui faiſoit le ſujet de ſon voyage, & ayant ſu que Benalcazar attaquoit Quito, & la réſiſtance que lui faiſoit Ruminagui, il réſolut d'aller au ſecours de ce Capitaine Eſpagnol; ainſi il fit ſix vingts lieues de chemin, & ſe rendit à Quito où il ſe joignit à Benalcazar. Il prit le commandement des troupes, & ſe rendit maître de quelques Bourgades & de quelques Palanques qui s'étoient défendues juſques-là; mais n'ayant trouvé en ce pays ni l'or ni les richeſſes qu'il avoit eſperé d'y trouver, ſur le rapport qu'on lui en avoit fait, il s'en retourna à Cuſco, laiſſant Benalcazar Maître & Gouverneur de Quito, comme il l'étoit avant ſa venue.

CHAPITRE X.

Comment Dom Pédro d'Alvarado paſſa au Pérou, & ce qui lui arriva.

APRÈS que Dom Fernand Cortez, Marquis du Val, eut conquis la nouvelle Eſpagne, & qu'il y eut rétabli la tranquillité, on lui parla d'un pays voiſin & contigu, nommé Guatimala: il envoya pour le découvrir un de ſes Ca-

pitaines qui s'appelloit Dom Pédro d'Alvarado. Cet Officier avec les troupes qu'il commandoit, après beaucoup de peines, de fatigues & de périls, se rendit enfin maître de ce pays-là; & Sa Majesté, en récompense de ses travaux, lui en donna le Gouvernement. Etant-là il eut quelque connoissance du Pérou, & fit supplier l'Empereur de lui permettre de travailler à la conquête d'une partie de ce pays là; ce qui lui fut accordé. Après que ses affaires, & les conditions sous lesquelles on lui accordoit sa demande, furent reglées, il envoya en conséquence des concessions de Sa Majesté, un Gentilhomme originaire de Caceres dans l'Estramadure, nommé Garcías Holgun, avec deux navires le long de la côte du Pérou, pour découvrir & prendre langue. Sur le rapport de Holgun, de la prodigieuse quantité d'or que le Gouverneur Dom François Pizarre avoit trouvé en ce pays-là, Dom Pedro d'Alvarado résolut d'y passer. Il se flattoit que tandis que Pizarre & ses gens étoient occupés à Caxamalca, il pourroit aisément en remontant le long de la côte, gagner la Ville de Cusco, qu'il regardoit comme étant au-delà des deux cens cinquante lieues qui devoient faire

les bornes du Gouvernement de Dom François Pizarre, ainſi qu'il l'avoit oüi dire. Pour mieux exécuter ſon deſſein, craignant que de Nicaragua on n'envoyât quelque ſecours à Pizarre, il s'approcha une nuit de cette place, & prit par force deux grands navires qui étoient à la côte, & qu'on équipoit en effet exprès pour envoyer un renfort d'hommes & de chevaux au Pérou, au ſecours du Gouverneur. Dans ces deux vaiſſeaux & dans ceux qu'il amenoit de Guatimala, il embarqua cinq cens hommes tant Cavalerie qu'Infanterie, & après avoir vogué quelque temps, il mit pied à terre dans la Province de Puerto Viejo. De-là il prit le chemin de Quito, étant preſque toujours à la hauteur de la Ligne Equinoxiale, & marchant par les pentes des montagnes qu'on nomme * *Arcabucos*, où le chemin étoit pourtant aſſez plein & aſſez uni. Dans ce voyage, ſes gens ſouffrirent beaucoup tant par la faim, que par la ſoif, mais beaucoup plus par la ſoif, parcequ'ils ne trouvoient ni fontaines, ni ruiſſeaux qui leur puſſent fournir de l'eau pour boire. Il eſt vrai qu'ils trou-

* *Arcabucos*, en Eſpagnol, ſignifie des bocages épais & touffus.

vérent quelque ſoulagement à la ſoif qui les preſſoit, par le moyen de certaines Cannes auſſi groſſes que la jambe d'un homme, qui étoient creuſes par dedans & remplies d'eau douce & fort bonne à boire ; ils en tiroient ordinairement plus d'une pinte de chacune. On croit que cette eau qui ſe trouve dans ces Cannes, vient de la roſée qui tombe ſur elles pendant la nuit, & qui s'aſſemblant en gouttes d'eau, tombe peu-à peu dans cette concavité de la Canne: quoi qu'il en ſoit cela eſt d'un fort grand ſecours dans un pays où, comme on vient de le dire, on ne trouve point de fontaines, ni aucune autre eau qui ſoit bonne à boire. Ce fut donc un fort grand ſoulagement pour l'armée de Dom Pédro, tant pour les hommes que pour les chevaux, que ces Cannes qui ſe trouvent pendant un aſſez long eſpace de chemin : néanmoins la faim les preſſoit auſſi beaucoup, & les contraignit de manger pluſieurs de leurs chevaux, dont la chair ſe vendoit à un fort haut prix : enſorte qu'un cheval mort, & diſtribué par morceaux, revenoit à beaucoup plus qu'ils ne ſe vendent vivans pour s'en ſervir aux uſages ordinaires. Ils furent auſſi incommodés pendant la plus grande partie de leur chemin,

par des cendres menues & chaudes qui tomboient ſur eux : on apprit dans la ſuite qu'elles venoient d'un Volcan qui eſt près de Quito, & qui brûle avec tant de violence, qu'il pouſſe ſouvent des cendres à plus de quatre-vingts lieues avec des bruits & des tonnerres ſi prodigieux, qu'on les peut quelquefois entendre de cent lieues. Dans tous les lieux où Dom Pedro d'Alvarado paſſa avec ſes gens ſous la Ligne Equinoxiale, ils trouverent des émeraudes en quantité. Après un chemin ſi pénible où ils étoient le plus ſouvent obligés de s'ouvrir le paſſage en coupant les broſſailles & les bocages avec la hache & le ſabre ils rencontrerent une chaîne de montagnes toutes couvertes de neige qu'il leur fallut paſſer; il y neigeoit continuellement, & y faiſoit fort grand froid. Ils prirent leur temps le mieux qu'il leur fut poſſible pour franchir un paſſage ſi difficile, par un chemin étroit qu'ils y virent : plus de ſoixante hommes y périrent par le froid ; chacun vêtoit tout ce qu'il avoit d'habits, & ils couroient autant qu'il leur étoit poſſible ſans s'attendre ni ſe ſecourir les uns les autres. Il arriva qu'un Eſpagnol, qui avoit ſa femme & deux petites filles, les voyant s'aſſeoir

To.1.P.155.



de laſſitude, & hors d'état de pouvoir marcher, & ne pouvant auſſi de ſon côté ni les porter ni les ſecourir comme il auroit ſouhaité, aima mieux demeurer avec elles que de les abandonner, & ſe ſauver ſeul, ce qu'il auroit pû faire; ils gelerent donc tous quatre, & périrent par le froid. Enfin après beaucoup de peines & de dangers ils ſe virent avec une extrême joie de l'autre côté de ces montagnes. Il eſt vrai que dans la Province de Quito ils en trouverent d'autres : car cette Province en eſt toute environnée, & qui même ſont fort hautes & fort couvertes de neiges; mais entre les montagnes on trouve des vallées fort temperées, & d'une agréable fraîcheur, qui ſont habitées & cultivées. Dans ce temps-là il ſe fondit une ſi grande quantité de neiges ſur quelques-unes de ces montagnes, qu'il en tomba des torrens d'eau avec tant d'impétuoſité, & en ſi grande abondance, que le pays & le village qu'on nomme la Contiega, en furent inondés, & entierement abîmés. Ces torrens entraînoient même des pierres d'une grandeur prodigieuſe auſſi aiſément que ſi ce n'euſſent été que des pieces de liége.

CHAPITRE XI.

Comment Dom Diegue d'Almagro, & Dom Pedro d'Alvarado se rencontrent, & ce qui se passa entr'eux.

NOUS avons déja dit comment Dom Diegue d'Almagro n'ayant rien pû apprendre de la venue de Dom Pedro d'Alvarado, laissa pour Gouverneur dans la Province de Quito, le Capitaine Benalcazar, & prit la résolution de retourner à Cusco. A son retour il se rendit maître de quelques rochers, & de quelques forts, où les Indiens s'étoient retirés comme en des lieux de sureté : il lui fallut employer à cela un temps assez considérable : si bien que tandis qu'il y étoit occupé, Dom Pedro d'Alvarado eut la commodité de se rendre dans la Province de Quito, sans que Dom Diegue en pût rien savoir, parcequ'il y a une grande distance, & que d'ailleurs il n'y a aucun commerce ni des Indiens, ni des Chrétiens d'un de ces lieux à l'autre. Il en eut la premiere nouvelle étant occupé à la conquête d'une Province nommée Liribamba, & voici comment. Il passa à

gué une grande riviere avec beaucoup de peine & de danger parceque les Indiens en avoient brûlé les ponts, & l'attendoient en grand nombre de l'autre côté pour le combattre : il les vainquit, mais ce ne fut pas sans beaucoup de peine, parceque les femmes combattoient fort vigoureusement aussi-bien que les hommes, & qu'elles tiroient fort adroitement des pierres avec leurs frondes. Dans ce combat le principal Seigneur des Indiens fut pris, & ce fut lui qui apprit à Almagro, que Dom Pedro d'Alvarado étoit dans le pays, & qu'il n'étoit même qu'à quinze lieues de là, occupé à l'attaque d'un Fort, où un Capitaine Indien nommé Zopazopagui s'étoit retiré. Dom Diegue ayant appris cela envoya sept Cavaliers à la découverte, pour en avoir plus de certitude, & en savoir mieux la vérité & les circonstances : ils furent tous pris par les gens de Dom Pedro, qui pourtant les remit en liberté quelque temps après, & qui cependant s'avança jusqu'à cinq lieues près du camp de Dom Diegue. Celui-ci l'ayant appris, & considérant le grand avantage que l'ennemi avoit sur lui par le nombre, prit la résolution de retourner à Cusco avec vingt-cinq Cavaliers seule-

ment, laiſſant le reſte de ſes troupes avec le Capitaine Benalcazar pour la défenſe du pays. Dans ce temps-là ce Truchement Indien, nommé Filipin, dont on a parlé ci-devant, & qui fut cauſe de la mort d'Atabaliba, craignant le châtiment qu'il connoiſſoit bien avoir juſtement mérité, s'enfuit du camp de Dom Diegue, & ſe rendit à celui de Dom Pedro, emmenant avec lui un des Principaux Caciques. Ils avoient concerté avec la plûpart de ceux qui ſuivoient Dom Diegue, qu'au premier avertiſſement qu'ils leur donneroient, ils ſe tiendroient prêts pour abandonner ſon camp & ſe rendre à celui de Dom Pedro. Filipin ne fut pas plutôt arrivé auprès de ce Commandant, qu'il lui offrit de contribuer à le rendre Seigneur paiſible de tout le pays : il lui apprit auſſi le deſſein qu'avoit Dom Diegue de ſe retirer à Cuſco, l'aſſurant que s'il vouloit promptement lui courre ſus, il s'en rendroit aiſément maître, & pourroit ſans peine le prendre priſonnier, parcequ'il n'avoit en tout qu'environ deux cens cinquante hommes, ſavoir quatre-vingt-dix Cavaliers, & le reſte Fantaſſins. Sur cet avis Dom Pedro d'Alvarado partit incontinent pour aller attaquer Almagro

qu'il trouva à Liribamba, bien résolu de se défendre vigoureusement, & de mourir en combattant plutôt que de fuir devant son ennemi. Alvarado mit ses gens en bataille, & marchant enseignes déployées, ils s'avancerent pour attaquer les ennemis. Dom Diegue s'étoit mis à couvert derriere quelques retranchemens & avoit partagé tous ses gens en deux bandes, s'étant mis à la tête de l'une & ayant laissé le commandement de l'autre au Capitaine Benalcazar. Comme ils furent en vue & en présence les uns des autres, prêts à commencer le combat, on fit quelques propositions de paix, & pour en regler les conditions, on convint d'une treve pendant le reste de ce jour, & toute la nuit suivante. Les conférences réussirent, & l'accord fut fait par l'entremise d'un Licencié nommé Caldera : ils convinrent donc que Dom Diegue d'Almagro donneroit à Dom Pedro d'Alvarado cent mille Pesos ou deux mille marcs d'or pour la dépense qu'il avoit faite tant pour les navires que pour les chevaux, & pour les autres frais de son armement, & qu'ils iroient ensemble au lieu où étoit le Gouverneur Pizarre, pour l'exécution de ce traité & le paiement de cette somme. On tint la

chose fort secrette, de peur que ceux qui accompagnoient Dom Pedro d'Alvarado, parmi lesquels il y avoit plusieurs Gentils-hommes, & personnes de considération, ne fussent fâchés de voir qu'on n'avoit eu aucun soin de leurs intérêts, & qu'on n'avoit rien ménagé pour eux. On publia donc qu'ils étoient convenus seulement d'aller de compagnie visiter le pays, & qu'après cela Dom Pedro d'Alvarado se rembarqueroit avec son armée sur ses vaisseaux, pour continuer son dessein, & faire quelque découverte. On accorda de plus la liberté à tous ceux qui le souhaiteroient, de pouvoir demeurer à Quito avec le Capitaine Benalcazar, puisqu'ils étoient tous non-seulement compatriotes, mais aussi maintenant amis & camarades. Il y en eut donc plusieurs de ceux qui étoient venus avec Dom Pedro, qui demeurerent à Quito, pendant que les autres le suivirent lui & Dom Diegue à Pachacama, où ils apprirent que le Gouverneur étoit venu pour les recevoir, étant parti de Xauxa exprès pour cela. Dom Diegue avant son départ de Quito, fit brûler vif le Cacique qui s'en étoit sui pendant la nuit; il vouloit aussi faire souffrir le même supplice à Filipin, & l'auroit

l'auroit fait ſans doute, ſans l'interceſſion de Dom Pedro d'Alvarado qui obtint ſa grace.

CHAPITRE XII.

Dom Diegue d'Almagro & Dom Pedro d'Alvarado rencontrerent Quizquiz. Ce qui ſe paſſa à cette occaſion.

DOM Diegue d'Almagro & Dom Pedro d'Alvarado étant en marche pour aller de Quito à Pachacama, le Cacique des Cagnares leur dit que Quizquiz, Capitaine d'Arabaliba, venoit avec une armée de plus de douze mille Indiens, & qu'il avoit ramaſſé & emmenoit avec lui tout ce qu'il avoit trouvé ſur ſa route depuis Xauxa, tant le peuple que le bétail. Ce Cacique ajoûtoit que s'ils vouloient l'attendre, il feroit enſorte de le faire tomber entre leurs mains. Dom Diegue ne jugea pas à propos de ſe fier à cela, & continua ſa route ſans s'arrêter. En arrivant à la Province nommée Chaparra, ils rencontrerent à l'improviſte plus de deux mille Indiens commandés par un Capitaine nommé Sotaurco : ils marchoient deux ou trois

journées devant Quizquiz qui tenoit cet ordre dans sa marche d'envoyer ainsi cet Officier devant lui, & en même tems un autre marchoit à sa gauche avec trois mille Indiens, afin de tirer des peuples d'alentour des vivres pour la subsistance de ses troupes : son arriere-garde composée de trois ou quatre mille autres Indiens, marchoit deux journées après lui : il conduisoit lui même le corps de bataille, avec le bétail, & les gens qu'ils emmenoient avec eux comme prisonniers ; si bien que de cette maniere son armée occupoit quinze lieues de terrein ou plus. Sotaurco s'avancoit pour occuper un passage par où il croyoit que les Espagnols devoient venir : mais Dom Pedro d'Alvarado le prévint, occupa ce poste, & prit même Sotaurco prisonnier. Il apprit de lui tout l'ordre de la marche de Quizquiz, & s'avança pour le rencontrer, marchant pour cela toute la nuit avec la Cavalerie qui le put suivre : il est vrai que dans une grande descente prés d'une riviere qu'il leur falloit passer, la plûpart de leurs chevaux se déferrerent, parcequ'il y avoit quantité de pierres & de cailloux. On travailla le plus promptement qu'il fut possible à les referrer à la lumiere du feu & de la

chandelle ; ainsi ils continuerent leur route à grand hâte, de peur que quelqu'un de ceux qu'ils rencontroient par tout le chemin, n'allât avertir Quizquiz de leur venue. Ils marcherent donc sans s'arrêter jusqu'au lendemain vers le soir, qu'ils arriverent à la vûe du camp ennemi. Aussi-tôt que Quizquiz les vit, il se retira à part avec toutes les femmes, & les gens inutiles pour le combat, & posta d'un autre côté dans un lieu de difficile accès, un frere d'Atabaliba, nommé Guaypalcon, avec tous les gens de guerre. Dom Diegue d'Almagro s'avança par la pente d'une montagne pour les aller attaquer, nonobstant que ses chevaux fussent si fatigués, qu'à peine ils pouvoient monter, bien qu'on les menât en main : d'ailleurs les Indiens faisoient rouler d'enhaut quantité de grandes pierres & des pieces de rochers, de maniere que quand elles avoient une fois acquis du mouvement en roulant, elles entraînoient tout ce qui se rencontroit en leur chemin : ainsi il arrivoit souvent qu'une seule de ces pierres en détachoit en roulant plus de trente autres, de sorte que leur nombre alloit toujours en se multipliant jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées tout au bas.

Nonobſtant toutes ces difficultés les Eſpagnols trouverent moyen d'attaquer Guaypalcon dans ſon fort, & de le prendre en flanc par un autre côté de la pente de la montagne. Quand il ſe vit preſſé & environné de toutes parts, il ſe retira avec ſes gens entre des rochers eſcarpés, où ils ſe defendirent juſqu'à la nuit. Enfin Dom Diegue & Dom Pedro ayant raſſemblé tous les Eſpagnols pour attaquer les Indiens dans leur fort, ceux-ci ſe retirerent à la faveur des ténebres, & s'en allerent trouver Quizquiz. On apprit quelque temps après que les trois mille Indiens qui marchoient à main gauche, avoient coupé la tête à quatorze Eſpagnols qu'ils avoient ſurpris. Nos gens continuant leur marche, rencontrerent l'arriere-garde de Quizquiz. Les Indiens firent ferme au paſſage d'une riviere, & empêcherent les Eſpagnols de la pouvoir paſſer tout ce jour-là : de plus ils occuperent une hauteur fort élevée au-deſſus du lieu où étoient les Eſpagnols, en ſorte que ceux-ci ne pouvoient attaquer leurs ennemis ſans beaucoup de deſavantage, & ſans s'expoſer à faire une perte conſiderable de leurs gens : en effet il y en eut pluſieurs de bleſſés, parce qu'ils

ne pouvoient pas aiſément ſe retirer par la difficulté du chemin & des paſſages. Le Capitaine Alfonſe d'Alvarado reçut dans cette occaſion une bleſſure à la cuiſſe ; qu'il eut percée de part en part : un autre Officier de conſidération, Commandeur de l'Ordre de Saint Jean, y fut auſſi bleſſé, & pendant toute la nuit les Indiens firent fort bonne garde. Le matin venu, on trouva qu'ils avoient abandonné le poſte qu'ils occupoient ſur le bord de la riviere, & qu'ils en avoient laiſſé le paſſage libre, s'étant retirés dans un lieu fort vers le haut de la montagne, où on les laiſſa en paix, parceque Dom Diegue d'Almagro ne vouloit pas s'arrêter long-tems là. Les Indiens en ſe retirant avoient fait brûler toutes les hardes & le bagage qu'ils n'avoient pû emporter avec eux ; mais on trouva dans leur camp plus de quinze mille brebis, & plus de quatre mille Indiens & Indiennes de ceux que Quizquiz avoit emmenés par force, & qui ſe rendirent volontairement aux Eſpagnols. Quand nos gens furent arrivés à Saint Michel, Dom Diegue d'Almagro envoya le Capitaine Diegue de Mora à Puerto viejo, pour prendre poſſeſſion de ſa part des vaiſſeaux de Dom Pe-

dro d'Alvarado, qui y envoya auſſi de ſon côté Garcias de Holgun, afin que la choſe ſe pût exécuter ſans aucune difficulté, comme ils en étoient convenus. Dom Diegue ayant donné à Saint Michel tous les ordres qu'il jugea neceſſaires, & fourni des armes, de l'argent & des vêtemens tant à ſes gens qu'à ceux de Dom Pedro d'Alvarado, ils en partirent enſemble, & continuerent leur chemin pour ſe rendre à Pachacama. En paſſant il laiſſa le Capitaine Martin Aſtete dans la ville de Truxillo pour la peupler, ſuivant les ordres du Gouverneur Dom François Pizarre. Dans le même tems à peu près, Quizquiz étant arrivé près de Quito, un Capitaine de Benalcazar attaqua ſon avant-garde, & la défit. Quizquiz fut fort ſenſible à cette derniere perte, & en fut extrêmement affligé, ne ſachant plus que faire, ni quel parti prendre: ſes Capitaines lui conſeilloient de demander la paix à Benalcazar; mais il n'en put ſouffrir la propoſition, & les menaça de les faire mourir s'ils lui en parloient davantage, leur commandant de ſe préparer pour retourner en arriere. Mais comme ils manquoient de vivres, & n'eſpéroient pas d'en trouver en ſuivant ſes ordres, quel-

ques Capitaines à la tête desquels étoit Guaypalan, lui remontrerent qu'il valoit mieux mourir en gens de cœur en combattant contre les Chrétiens, que de retourner comme il le vouloit, pour mourir de faim dans un pays desert. Quizquiz ne leur répondant pas là-dessus comme ils souhaitoient, Guaypalan lui donna un coup de lance dans la poitrine, & en même tems les autres Capitaines à coups de massues & de haches le mirent en pieces, puis ils congedierent les troupes, laissant chacun en liberté de se retirer où bon lui sembleroit.

CHAPITRE XIII.

Le Gouverneur paye à Dom Pedro d'Alvarado les cent mille pesos qu'on lui avoit promis. Dom Diegue veut se faire recevoir pour Gouverneur à Cusco.

QUAND Dom Diegue & Dom Pedro furent arrivés à Pachacama, le Gouverneur, qui étoit venu de Xauxa, les reçut fort bien, & paya à Dom Pedro les deux mille marcs d'or dont on étoit convenu, & qu'on devoit lui

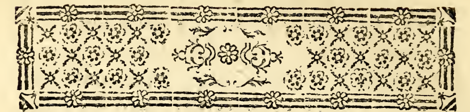
donner pour ses vaisseaux. Ce n'est pas qu'il n'y eût des gens qui étoient d'avis qu'on ne lui donnât point cette somme, disant que toute sa flotte n'en valoit pas la moitié, & que Dom Diegue avoit fait cet accord par nécessité & par crainte, parceque Dom Pedro avoit un grand avantage sur lui, par le nombre de ses troupes : ils conseilloient donc qu'au lieu de le payer, on l'envoyât prisonnier en Espagne, pour être présenté à l'Empereur, & lui rendre compte de sa conduite. Le Gouverneur auroit pû le faire fort aisément & sans aucun péril : mais il aima mieux tenir la parole de Dom Diegue d'Almagro son Compagnon : ainsi il paya à Dom Pedro les deux mille marcs d'or en bonne monnoye, & le laissa paisiblement retourner à son Gouvernement de Guatimala. Aprés cela il s'occupa à peupler la ville de los Reyes, & à y faire un bon établissement, y faisant venir la Colonie qu'il avoit auparavant établie à Xauxa, parceque los Reyes lui parut un lieu beaucoup plus agreable & plus propre pour le commerce, étant un port de mer. De là Dom Diegue avec un grand nombre de gens, s'en alla à Cusco, & le Gouverneur descendit à Truxillo, pour reformer

former & mettre en bon ordre la Colonie qui étoit là, & faire le partage du pays & des terres des environs. Tandis qu'il y étoit, il reçut nouvelle que Dom Diegue d'Almagro avoit voulu se rendre maître de la ville de Cusco, parcequ'il avoit appris que sur le rapport de Fernand Pizarre, qui, comme on l'a déja dit, étoit allé en Espagne, Sa Majesté avoit accordé à Almagre un Gouvernement de cent lieues d'étendue au de-là des bornes, de celui de Dom François, qui finissoit, disoit-on, avant la ville de Cusco, Jean & Gonzale Pizarre, freres du Gouverneur, avec plusieurs gens qui se joignirent à eux, s'opposerent vigoureusement à Dom Diegue & au Capitaine Soto qui avoit pris son parti, & tous les jours ils en étoient aux lances baissées. Enfin pourtant Almagre ne put réussir dans son dessein, parceque la plus grande partie des Sénateurs ou Conseillers prirent le parti du Gouverneur & de ses freres. Aussi-tôt que Dom François Pizarre eut appris cette nouvelle, il prit la poste pour se rendre à Cusco, où il rétablit le calme par sa présence : il pardonna à Dom Diegue qui avoit beaucoup de honte & de confusion d'avoir fait si légerement une telle entreprise,

ſur un ſimple oui-dire, ſans avoir aucun titre valable pour cela. Ils renouerent donc alors leur amitié, & renouvellerent leur ſociété à cette condition, que Dom Diegue d'Almagro iroit pour découvrir le pays du côté du Sud, & que s'il en trouvoit quelqu'un qui fût bon, ils en demanderoient pour lui le Gouvernement à Sa Majeſté : que s'il ne trouvoit rien qui l'acommodât, ils partageroient entr'eux deux le Gouvernement de Dom François. Cet accord fut fait d'une maniere ſolemnelle, & ils prêterent ſerment ſur l'Hoſtie conſacrée, de ne rien entreprendre à l'avenir l'un contre l'autre. Quelques-uns rapportent qu'Almagro jura qu'il n'entreprendroit jamais rien, ni ſur Cuſco, ni ſur le pays qui eſt par-delà, juſques à cent trente lieues de diſtance, quand même Sa Majeſté lui en donneroit le Gouvernement. On ajoute, que s'adreſſant au Saint Sacrement, il prononça ces paroles. *Seigneur, ſi je viole le ſerment que je fais maintenant, je veux que tu me confondes & me puniſſes, & dans mon corps & dans mon ame.* Après cet accord ſolemnel, Dom Diegue prépara toutes choſes pour ſon départ, & partit effectivement avec plus de cinq cens hommes, qui le ſui-

virent. Le Gouverneur de ſon coté retourna à la ville de los Reyes, & envoya Alfonſe d'Avarado, pour conquérir le pays des Chachapoyas, qui eſt dans la Montagne à ſoixante lieues de Truxillo. Cet Officier & ceux qui le ſuivirent, eurent beaucoup à ſouffrir dans cette entrepriſe, & ce ne fut pas ſans beaucoup de peine & de travail, qu'ils en vinrent à bout : mais enfin après qu'ils y eurent fait des établiſſemens, & rétabli la paix, on en accorda le Gouvernement & la direction à Alvarado, qui en avoit fait la conquête.





LIVRE TROISIEME,

Où il eſt parlé du voyage de Dom Diegue d'Almagro au Chili, de ce qui ſe paſſa cependant au Pérou, & comment les Indiens du pays ſe ſouleverent

CHAPITRE PREMIER.

Dom Diegue d'Almagro part pour le Chili.

DOM Diegue d'Almagro partit pour la découverte & la conquête qu'il ſe propoſoit, avec cinq cens ſoixante & dix hommes, tant Cavalerie qu'Infanterie, tout en bon équipage. Quelques-uns de ceux qui avoient déja des établiſſemens, laiſſerent leurs maiſons, & les Indiens qui leur appartenoient, pour le ſuivre dans cette expédition, par l'eſperance de grands tréſors qu'ils s'attendoient de trouver. Dom Diegue en-

voya devant Jean de Sayavedra, originaire de Seville, avec cent hommes: celui ci rencontra dans la Province, qu'on nomma depuis les Charcas, quelques Indiens qui venoient du Chili pour rendre leurs hommages à l'Ynca. Almagre que nous nommerons à l'avenir le Président ou grand Sénéchal, ayant pris avec soi deux cens hommes, tant Cavalerie qu'Infanterie, fit une route de deux cens cinquante lieues, en faisant toujours des conquêtes jusques à la Province de Chicoana. Là il apprit que cinquante autres Espagnols le suivoient, commandés par le capitaine Noguerol d'Ulloa; il leur manda de le venir joindre, & continua sa route & ses conquêtes avec eux jusques au pays de Chili, qui est encore à trois cens cinquante lieues par-délà. Il s'arrêta là avec la moitié de ses troupes, & envoya Gomez d'Alvarado avec l'autre moitié pour découvrir plus avant; celui-ci s'avança encore soixante lieues plus loin: mais les pluies de l'hiver & le mauvais tems, l'obligerent à retourner trouver le Président. Dans le tems qu'ils étoient partis de Cusco, Mango Ynca avoit comploté, avec Villaoma son frere, de massacrer en un certain jour marqué, tous les Chrétiens qui étoient

au Pérou, & lui s'étoit chargé en son particulier de l'exécution de ce dessein sur Dom Diegue & les siens ; mais il ne le pût exécuter comme il l'avoit entrepris, & son frere fit ce qu'on dira dans la suite. Ce Truchement Indien, nommé Filipin ou Dom Filipe dont on a déja parlé ci-devant, s'en étoit fui du camp de Dom Diegue, parcequ'il savoit cette conspiration ; on le fit suivre, & ayant été attrappé, le Président le fit écarteler ; il avoua un peu avant sa mort, qu'il avoit été cause qu'on avoit injustement fait mourir Atabaliba, & que le motif qui l'avoit poussé à cela, n'étoit autre que la passion de pouvoir jouir en liberté de la femme de ce Prince. Il y avoit deux mois que le Président étoit au Chili, quand un de ses Capitaines, nommé Ruydias, l'y vint trouver avec cent hommes de renfort ; il lui dit, que tous les Indiens du Pérou s'étoient révoltés, & avoient massacré la plûpart des Chrétiens qui y étoient. Almagre fut fort touché de cette nouvelle, & résolut de retourner, pour attaquer les Indiens révoltés, & ramener, s'il lui étoit possible, tout ce pays-là à l'obéissance de sa Majesté, à dessein pourtant quand il auroit fait ce qu'il souhaitoit, de renvoyer un

de ses Capitaines au Chili avec du monde, pour y faire quelque établissement. Il partit donc, & en chemin il reçut des lettres de Rodrigue Orgognos qui marchoit sur ses traces, & le venoit trouver avec vingt-cinq hommes. Peu de temps après il fut encore joint par Jean d'Herrada qui venoit à son secours avec cent hommes, & lui apportoit des Provisions ou Lettres Patentes de Sa Majesté, par lesquelles il étoit établi Gouverneur de deux cens lieues de pays au-delà des bornes du Gouvernement du Marquis Dom François Pizarre. Ce Gouvernement lui étoit accordé sous le nom de la nouvelle Tolede, & celui du Marquis s'appelloit la nouvelle Castille. Quand on a dit au commencement de ce Chapitre, que Dom Diegue avoit emmené avec lui, en partant de Cusco, cinq cens soixante & dix hommes, il faut remarquer qu'il se l'étoit ainsi proposé; mais qu'à la vérité il n'y en eut que deux cens qui partirent avec lui, après quoi il reçut les secours dont on a parlé, qui pouvoient bien, à-peu-près, accomplir ce nombre.

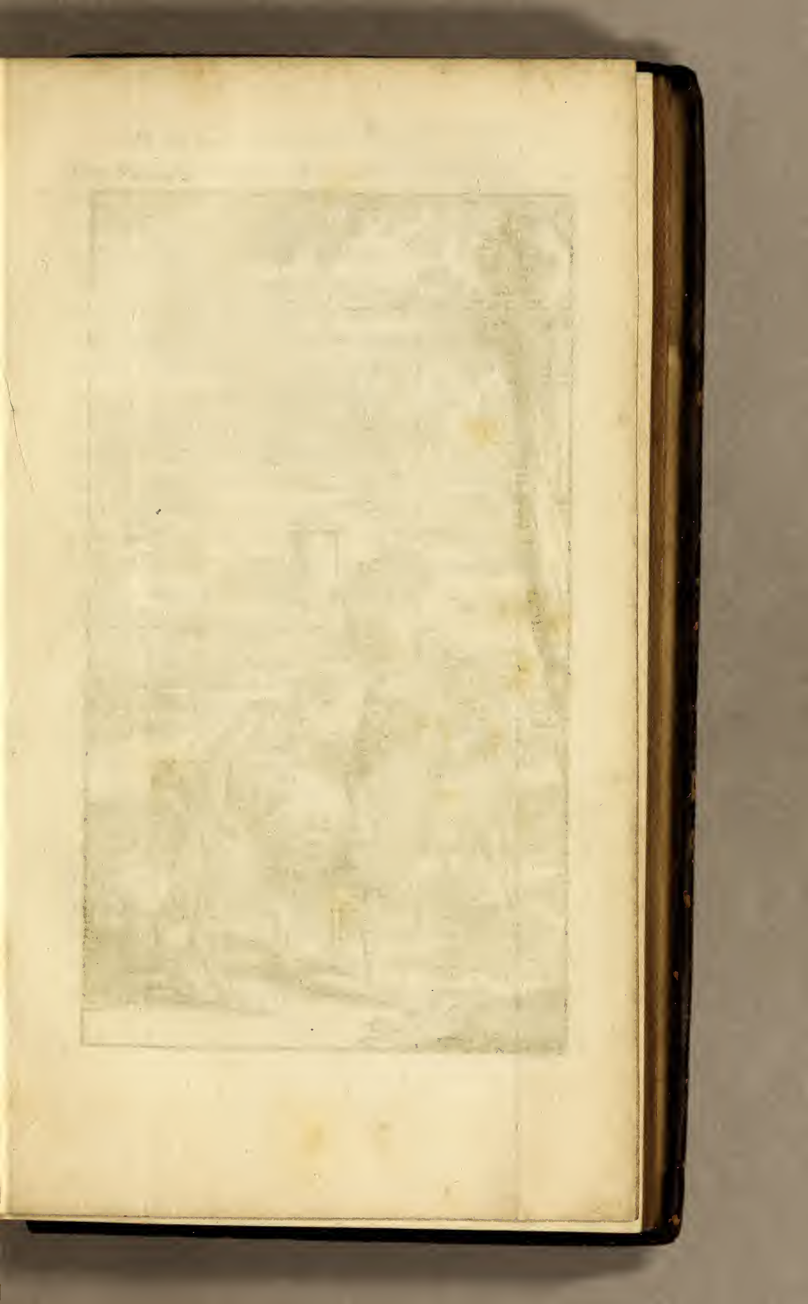
CHAPITRE II.

Les peines & les fatigues qu'eurent à supporter Dom Diegue d'Almagro & ses gens, dans la découverte du Chili.

DANS le voyage que Dom Diegue & ses gens firent au Chili, ils souffrirent beaucoup en chemin, tant par la faim que par la soif, & outre leurs autres fatigues, ils eurent souvent à combattre contre des Indiens de fort grande taille, qui leur tiroient des fleches, ce qu'ils faisoient avec beaucoup de force & d'adresse : ils étoient vêtus de peaux de loups ou veaux marins. Mais une des choses qui les incommoda le plus, & leur causa le plus de mal pendant ce voyage, fut l'extrême froid qu'ils eurent à souffrir, sur-tout en passant quelques montagnes couvertes de neige. Il arriva à un des Capitaines qui suivoient Dom Diegue, qui s'appelloit Ruydias, que plusieurs de ses Soldats & de ses chevaux demeurerent en chemin, transis par le froid, & gelés, sans que leurs vêtemens pûssent les en garantir, ni empêcher qu'ils en fussent penetrés & glacés.

To. 1. P. 176.





To. 1. P. 177.



En effet, le froid eſt ſi violent ſur ces montagnes, que cinq mois après, lorſque Dom Diegue retourna à Cuſco, il trouva en pluſieurs endroits les corps de ceux qui étoient morts, & avoient demeuré glacés à ſon premier paſſage, debout, appuyés contre quelques rochers, & tenant encore entre leurs mains la bride de leurs chevaux, qui étoient gelés auſſi-bien qu'eux, & dont la chair étoit auſſi fraîche & auſſi exempte de corruption, que s'il n'y avoit eu que quelques momens qu'ils fuſſent morts. Auſſi au retour on ſe ſervit pour nourriture de la chair de ces chevaux qu'on trouvoit ainſi gelés ſur le chemin. Parmi ces déſerts, dans les lieux où il n'y a point de neige, ils manquoient d'eau. Pour ſuppléer à ce manquement, ils firent des outres de peaux de brebis, qu'ils rempliſſoient d'eau, & les faiſoient porter à d'autres brebis vivantes : car il faut remarquer que ces brebis du Pérou étant fort grandes comme elles ſont, ſervent de bêtes de ſomme : elles reſſemblent aſſez au chameau dans leur taille, ſinon qu'elles n'ont pas de boſſes ſur le dos, comme cet animal ; elles peuvent porter une charge de cent livres ou plus, ce que les Eſpagnols ont

éprouvé, & même ils s'en ſont ſervi comme de chevaux, pour ſe faire porter eux-mêmes, & ils pouvoient faire quatre ou cinq lieues deſſus dans un jour. Quand elles ſe trouvent fatiguées, elles ſe couchent à terre, & il n'y a aucun moyen de les faire lever, ni en les frappant, ni en les voulant aider; il faut néceſſairement les décharger. Quand il y a un homme deſſus, & qu'elles ſont laſſes, ſi on les preſſe de marcher, elles tournent la tête vers celui qui les monte, & lui envoyent des exhalaiſons, & une eſpece de roſée de très mauvaiſe odeur, qui vient apparemment de ce qu'elles ont dans l'eſtomac. Cet animal eſt d'un grand uſage, & apporte beaucoup de profit à ſes maîtres, parceque la laine en eſt très-bonne & très-fine, particulierement celle de cette eſpece de brebis qu'ils nomment Pacos, qui en portent de fort longue : elles font fort peu de dépenſe pour leur nouriture en travaillant, pourvu qu'on leur donne un peu de Maiz, & elles peuvent demeurer quatre ou cinq jours ſans boire. Leur chair eſt fort ſaine, de fort bon goût, & auſſi bonne à manger, que celle des moutons gras qu'on a en Caſtille. Il y a preſentement boucherie publique dans tous les

endroits du Pérou où l'on vend de la chair de ces animaux. Au commencement que les Eſpagnols y furent, il n'en étoit pas ainſi : mais quand quelqu'un tuoit une de ces brebis, ſes voiſins en demandoient, & en prenoient autant que chacun en avoit beſoin, puis ils en faiſoient tuer à leur tour, & en donnoient auſſi aux autres. En quelques endroits du Chili il y a des campagnes unies, où on trouve des Autruches : pour les prendre, quelques Cavaliers ſe mettoient en embuſcade, tandis que d'autres les pourſuivoient, & les pouſſoient du côté où étoient leurs camarades : car bien que ces oiſeaux ne s'élevaſſent point haut en l'air pour faire un grand vol, néanmoins partie en courant à pied, partie en faiſant de petits vols près de terre, ils alloient ſi vîte, qu'un homme à cheval ne les pouvoit attrapper à la courſe ; ainſi il falloit uſer de cette adreſſe pour les prendre. Il y a auſſi dans ce pays-là des rivieres qui courent pendant le jour, & s'arrêtent durant la nuit, ſans qu'on y voye une goute d'eau, ce qui paroît fort ſurprenant à ceux qui en ignorent la cauſe, & ne ſavent pas que cela vient de ce que la chaleur du Soleil fait fondre quelques neiges ſur les montagnesp endant le

jour, & qu'ainſi l'eau qui en procede, coule & forme des rivieres ou des torrens qui s'arrêtent pendant la nuit, parceque la fraicheur arrête auſſi la fonte de ces neiges. Paſſé cinq cens lieues le long de la côte du Pérou, qui ſont environ trente dégrès par-delà la Ligne Equinoxiale, tirant vers le Sud, il pleut, & les vents n'y ſont plus ſi réglés, mais ils ſoufflent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, à-peu-près comme en Eſpagne & en pluſieurs autres pays de notre Europe. Le Chili eſt un pays aſſez bien peuplé, on y peut, comme au Pérou, diſtinguer deux parties, la plaine & les montagnes, mais les Golfes & les Baies que la mer y fait, ſont cauſe qu'il y a des langues de terre qui regardent divers Rumbs, ou diverſes plages du monde. Néanmoins généralement parlant, on peut dire que cette côte eſt ſituée du Nord au Sud, ou du Midi vers le Septentrion, s'étendant de puis la ville de los Reyes, juſques au quarantiéme dégré de Latitude Méridionale. Le pays eſt fort temperé; on y a un Eté & un Hiver à-peu-près comme en Eſpagne : mais dans des tems oppoſés, l'Hiver étant au Chili, quand on a l'Eté en Caſtille, & au contraire. Le Pole qu'on a en ce pays là, & qui eſt oppoſé

directement à notre Pole Arctique, ne ſe connoît d'ordinaire, que par une petite nuée blanche qui paroît vers le ſoir après le coucher du Soleil, vers l'endroit où on juge vraiſemblablement que doit être ce Pole, que les Aſtronomes ont nommé le Pole Antarctique. On voit auſſi de ce côté-là, comme une croix compoſée de quatre étoiles ſuivies de trois autres, qui ſont ſept en tout, comme les ſept qui tournent autour de notre Pole Septentrional, & que les Aſtronomes appellent la petite Ourſe. Ces ſept étoiles qui ſont vers le Pole Méridional, ſont à-peu-près ſituées entr'elles comme le ſont celles du nôtre, avec cette différence ſeulement, que les quatre qui font la croix ſont plus proches les unes des autres, que celles de notre Hémiſphere. On perd entierement de vue notre Pole à un peu moins de deux cens lieues de Panama, ſous la Ligne Equinoxiale, ou fort peu par-delà, & de-là on peut voir ces deux Conſtellations, lorſqu'elles ſe trouvent un peu élevées au-deſſus des Poles. Il eſt vrai que du côté du Pole Antarctique, on ne voit que les quatre qui font la croix, par leſquelles les Pilotes ſe guident, juſques à ce qu'on ſoit arrivé au trentieme dégré de Latitude Méridio-

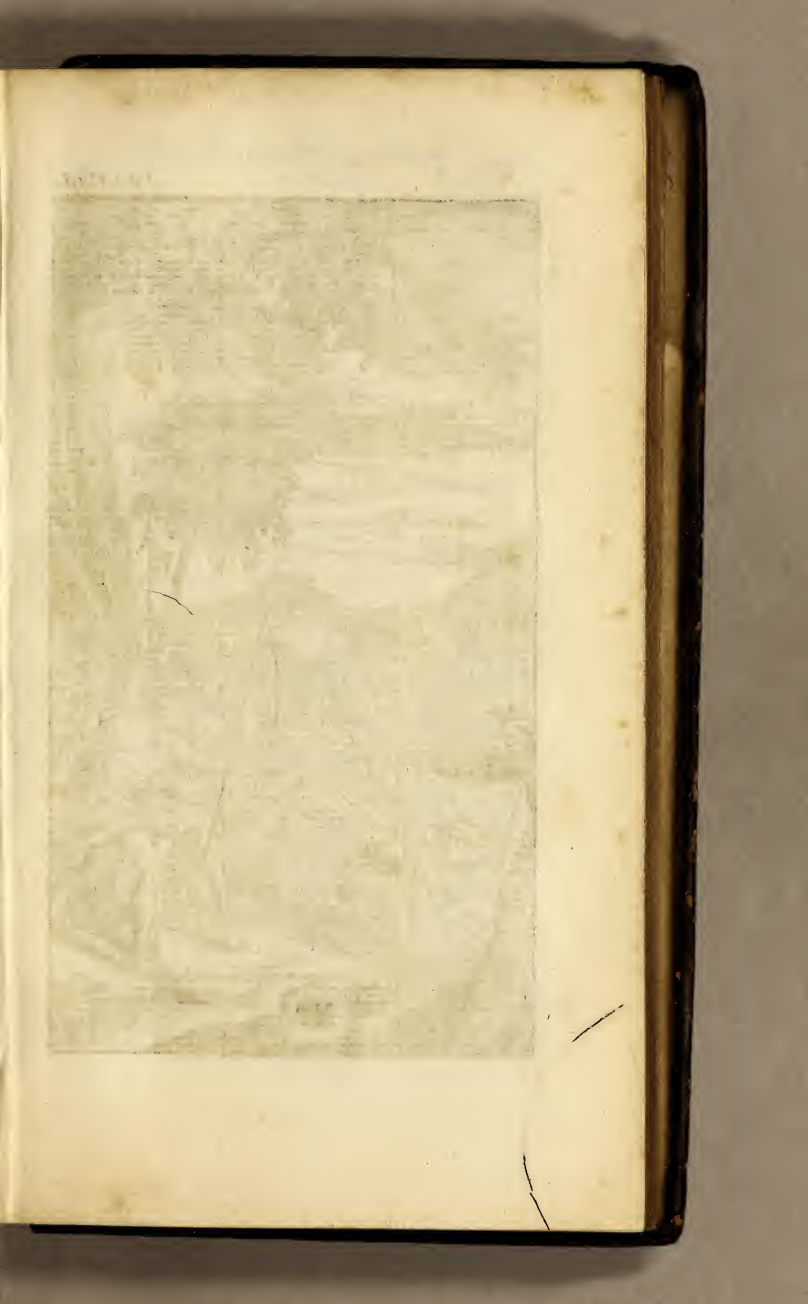
nale : car alors on peut voir les ſept. La différence de la longeur des jours & des nuits eſt à-peu-près au Chili, comme elle eſt en Caſtille, avec cette différence ſeulement, que quand on a les plus longs jours dans un de ces deux endroits, c'eſt alors qu'on les a plus courts dans l'autre. Au Pérou & dans la Province qu'on nomme la Terre-Ferme, & en général dans tous les lieux qui ſont proches de la Ligne Equinoxiale, les jours & les nuits ſont toujours égaux tout le long de l'année, ou peu s'en faut. En effet, dans la ville de los Reyes, & en quelques autres endroits où il y a peu de différence, elle eſt ſi petite, quelle n'eſt preſque pas remarquable. Les Indiens du Chili ſont à-peu-près vêtus comme ceux du Pérou, & ont une nouriture fort ſemblable juſques vers le trente-huitiéme dégré de Latitude Méridionale. Les habitans de ce pays-là, tant hommes que femmes, ſons aſſez agréables de viſage. Il y a deux grands Seigneurs qui ſe font la guerre l'un à l'autre, & qui peuvent mettre en campagne chacun deux cens mille combattans. L'un d'eux s'appelle Leuchengorma; il poſſede une Iſle qui n'eſt qu'à deux lieues de la Terre Ferme ou du Continent, & qui eſt conſacrée à

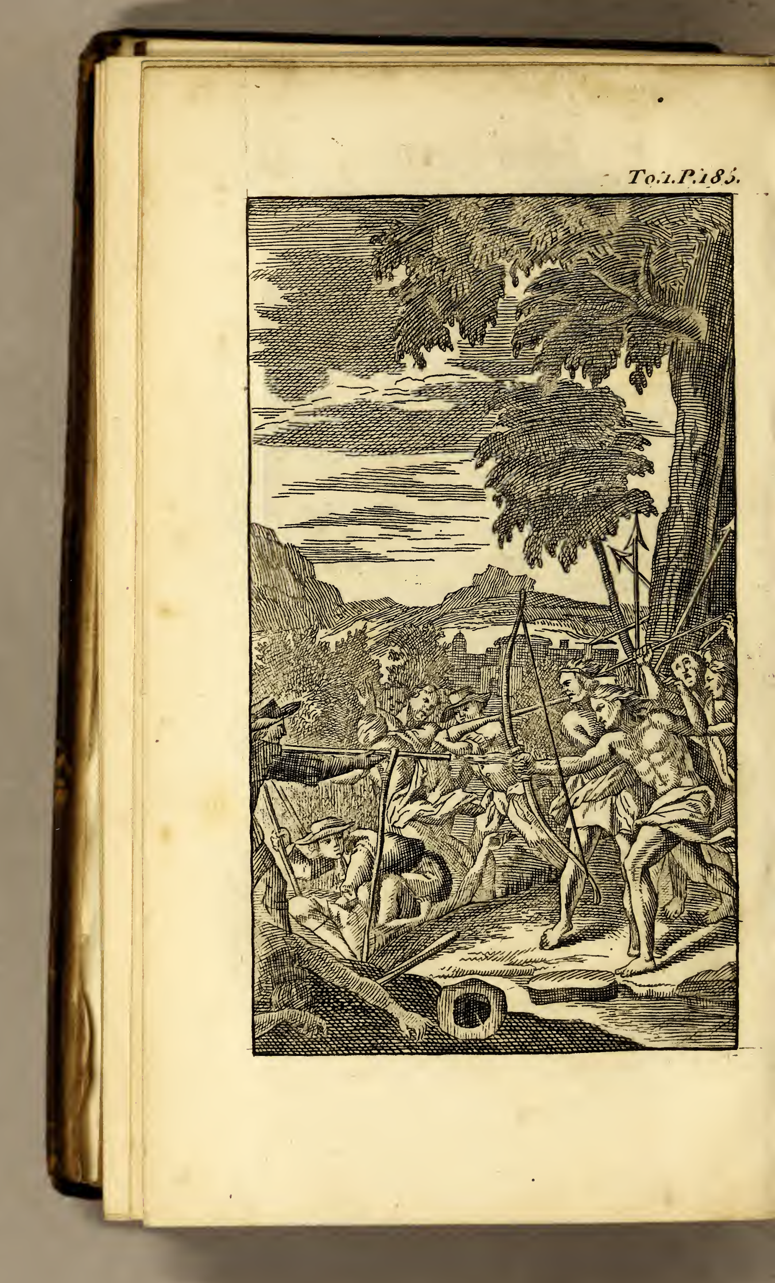
ses Idoles, dans laquelle il y a un Temple servi par deux mille Prêtres. Les Indiens Sujets de ce Leuchengorma, dirent aux Espagnols, qu'à cinquante lieues plus loin il y avoit entre deux grandes rivieres, une grande Province, qui n'étoit habitée que par des femmes, lesquelles ne souffroient point d'hommes parmi elles, qu'en de certains tems pour en avoir des enfans, & que quand elles mettoient au monde des fils, elles les envoyoient à leurs peres; mais si c'étoient des filles, elles les élevoient parmi elles. Ils ajoutoient que ces femmes étoient Sujettes de Leuchengorma, & que leur Reine se nommoit Guaboymilla, ce qui en leur langue veut dire Ciel d'or, parce qu'en ce pays-là on trouve une grande quantité d'or, qu'elles font de fort riches étoffes, & du tout payent un certain tribut à Leuchengorma. Quoiqu'on ait souvent oui assurer toutes ces choses comme fort certaines, on n'a pourtant encore pu aller découvrir ce pays-là, parce que Dom Diegue d'Almagro ne fit aucun établissement au Chili. Il est vrai que depuis Pedro de Valdivia y fut envoyé pour y établir quelques Colonies; mais il n'eut jamais un assez grand nombre de gens, pour pouvoir faire ni

les découvertes, ni les établissemens qu'il auroit souhaité. Ce Capitaine en fit seulement un dans un lieu qui est à trente-trois dégrés de la Ligne Equinoxiale du côté du Midi. Toute cette côte est fort bien peuplée jusques à la hauteur de plus de quarante dégrés, ce qu'on a appris par un vaisseau de la flotte qu'envoya Dom Gabriel de Carvajal Evêque de Plaisance : ce vaisseau entra par le détroit de Magellan, & de-là cotoyant toujours la terre, & faisant route du Sud au Nord, il se rendit au port de la ville de los Reyes. Dans ce navire se trouverent les premiers rats qu'on eût jamais vu au Pérou, & depuis ils y ont si bien multiplié, qu'on en trouve dans toutes les villes : on juge qu'il faut qu'il s'en soit trouvé de petits dans les caisses & balots de marchandises qu'on transporte d'un lieu à l'autre. Les Indiens les appellent dans leur langue Ococha, ce qui signifie une chose qui est venue de la mer.



CHAPITRE





CHAPITRE III.

Fernand Pizarre retourne au Pérou. Les dépêches & les ordres qu'il y apporte. Les Indiens se soulevent.

APRÈS que Dom Diegue d'Almagro fut parti de Cusco, Fernand Pizarre retourna d'Espagne. Sa Majesté l'avoit fait Chevalier de l'Ordre de Saint Jacques, & lui avoit accordé d'autres avantages. Il avoit aussi obtenu quelque agrandissement d'une étendue réglée pour le Gouvernement de son frere Dom François Pizarre, & enfin, comme on l'a déja dit, il avoit aussi apporté les provisions pour un nouveau Gouvernement, en faveur de Dom Diegue d'Almagro. Dans ce temps-là Mango Ynca Seigneur du Pérou, étoit prisonnier dans la forteresse de Cusco, pour la conjuration dont nous avons parlé, qu'il avoit fait avec Paul Ynca, & avec Villaoma, pour exterminer tous les Chrétiens. Il écrivit à Jean Pizarre, le priant de donner ordre qu'on le mît en liberté, & que Fernand Pizarre à son arrivée ne le trouvât point prisonnier. Jean Pizarre qui

étoit alors dans le Collao, occupé à l'attaque d'un lieu fort dans les rochers, où quelques Indiens s'étoient retirés, envoya ordre pour sa liberté. Après cela, quand Fernand Pizarre fut arrivé à Cusco, il lia amitié avec cet Ynca & le traitoit fort bien ; mais il le faisoit pourtant toujours garder. On croit que cette amitié avoit pour but de tirer de l'Indien quelque or pour Sa Majesté, ou pour Fernand lui-même. Deux mois après son arrivée à Cusco, l'Ynca lui demanda permission d'aller au pays d'Yncaya, pour la célébration d'une certaine fête, avec promesse de retourner, & de lui apporter à son retour, une statue au naturel de son pere Guaynacava, laquelle, disoit-il, étoit d'or massif. On lui permit d'aller, mais sa fête fut la conclusion du complot qu'ils avoient concerté dès le temps que Dom Diegue partit pour le Chili : en effet, il fit incontinent massacrer quelques gens qui faisoient travailler aux mines, & d'autres gens de service qui étoient sur les chemins, tant pour les affaires de la campagne, que pour celles des mines. Il envoya aussi un Capitaine avec des troupes considérables, qui se rendit brusquement & par surprise maître de la forteresse de Cusco :

les Espagnols la reprirent avec beaucoup de peine, & furent six ou sept jours avant d'en pouvoir venir à bout. Jean Pizarre fut tué dans cette occasion d'un coup de pierre par la tête, parcequ'il n'avoit pû mettre son casque à cause d'une blessure. Cette mort fut une grande perte pour les Espagnols en ce pays-là, parceque Jean Pizarre étoit brave, & fort entendu dans la maniere de faire la guerre aux Indiens, & que de plus il étoit fort aimé & fort chéri de tout le monde. L'Ynca vint cependant avec toutes ses forces attaquer la ville de Cusco, qu'il tint assiégée plus de huit mois durant : à tous les pleins de Lune il faisoit faire des attaques en divers endroits ; mais Fernand Pizarre & ses freres défendoient vigoureusement la place, & étant fort bien secondés par plusieurs braves & vaillans Cavaliers & Capitaines, comme Gabriel de Roias, Fernand Ponce de Leon, Dom Alfonse Enriquez, le Trésorier Requelme, & plusieurs autres. Ils étoient obligés d'être presque continuellement sous les armes, tant la nuit que le jour. Comme ils avoient appris le soulevement général des Indiens, ils ne doutoient pas qu'ils n'eussent déja massacré le Gouverneur & tous les autres Espagnols : ainsi ils

ſe défendoient comme des gens qui n'avoient plus aucune eſpérance de ſecours humain, & qui ne pouvoient plus rien attendre que de la bonté & de la miſéricorde de Dieu, & de leur propre courage. Leur nombre diminuoit tous les jours : car il ne s'en paſſoit preſque point, que les Indiens ne leur tuaſſenr ou bleſſaſſent quelques-uns de leur gens. Pendant ce ſiége, Gonzale Pizarre avec vingt Cavaliers s'avança juſqu'au Marais ou Lac de Chinchero, qui n'eſt qu'à cinq lieues de Cuſco. Il fut attaqué dans ce lieu là par un ſi grand nombre d'Indiens, que quelque vigoureuſe réſiſtance qu'il pût faire, il n'auroit pû s'empêcher de tomber entre leurs mains, & d'être pris, ſi Fernand Pizarre & Alfonſe de Toro ne fuſſent venus à ſon ſecours avec quelque Cavalerie. On le blâmoit de s'être engagé trop avant parmi les ennemis, avec plus de courage que de prudence, vu le peu de gens qu'il avoit.



CHAPITRE IV.

Dom Diegue d'Almagro arrive à Cuſco, & prend priſonnier Fernand Pizarre.

NOUS avons déja dit comment Dom Diegue d'Almagro prit la réſolution de retourner au Pérou, & ſe rendre maître de la Ville de Cuſco, après que Jean d'Herrada lui eut apporté au Chili les proviſions de Sa Majeſté, pour un Gouvernement au-delà de celui de Dom François Pizarre. Les Principaux de ceux qui étoient avec lui, le ſollicitoient fortement, & d'une maniere preſſante à le faire, particulierement Gomez d'Alvarado, frere du Gouverneur Dom Pedro d'Alvarado, Dom Diegue d'Alvarado ſon oncle, & Rodrigue Orgognos, les uns par le deſir de poſſéder les pays & terres du Pérou, les autres pour demeurer les maîtres du Chili. Pour venir à bout de leur deſſein, & perſuader plus aiſément Almagre, ils employerent les Truchemens, leur faiſant dire que le Gouverneur Pizarre, & la plûpart des Eſpagnols qui étoient demeurés au Pérou,

avoient été tués par les Indiens révoltés : car le bruit de cette révolte étoit déja parvenu jusqu'au Chili. Dom Diegue pressé par tant de sollicitations, prit donc la résolution de partir, & partit en effet. Etant arrivé à six lieues de Cusco, sans avoir fait savoir sa venue à Fernand Pizarre, il fit faire quelques propositions d'accommodement à l'Ynca, lui promettant de lui pardonner tout le passé, s'il vouloit être de ses amis & le favoriser dans le dessein qu'il avoit de se rendre maître de la Ville de Cusco, qui étoit de son Gouvernement. L'Ynca lui fit frauduleusement proposer une entrevue, à quoi Dom Diegue consentit, sans soupçonner aucune supercherie : il laissa donc une partie de ses troupes avec Jean de Sayavedra, menant les autres avec lui. L'Ynca ayant pris son temps au mieux qu'il lui fut possible, attaqua Dom Diegue avec une extrême furie, & lui causa une perte considérable. Cependant Fernand Pizarre ayant appris la venue de Dom Diegue d'Almagro, & comment Jean de Sayavedra étoit demeuré au village de Hurcos avec les troupes, il sortit de Cusco avec cent soixante & dix hommes bien armés. Jean de Sayavedra en fut averti, & eut le temps de

mettre ſes gens qui étoient au nombre de trois cens Eſpagnols, en état de combattre, & de les poſter dans un lieu avantageux. Quand ils furent près les uns des autres, Fernand Pizarre envoya demander une entrevue tête-à-tête à Jean de Sayavedra, pour chercher enſemble quelque voie d'accomodement; Jean de Sayavedra accepta la propoſition, ils ſe virent, & on dit que dans cette entrevue Fernand Pizarre lui offrit une grande quantité d'or, pourvu qu'il lui remît entre les mains, les troupes qu'il commandoit. Sayavedra ne le voulut point faire, & auſſi ne devoit-on pas attendre autre choſe d'un Gentilhomme d'honneur & de mérite comme il étoit. Comme cela ſe paſſa ſecrettement entr'eux deux, il eſt difficile de rien aſſurer là-deſſus, que ce qu'ils jugerent à propos d'en dire eux-mêmes, & pour le reſte, on ne peut tout au plus avoir que quelques conjectures, & quelques ſoupçons appuyés peut-être ſur des fondemens aſſez legers, & ſur l'opinion du Peuple. Dom Diegue d'Almagro étant de retour de la rencontre qu'il avoit eû avec l'Ynca, & s'étant joint lui & ſes gens avec Jean de Sayavedra & les ſiens, ils marche-

rent ensemble vers Cusco. Sur le chemin il fit prendre quatre Cavaliers par une embuscade qu'il leur dressa, parcequ'il avoit su qu'ils étoient envoyés pour l'observer : il apprit par eux, fort au long, ce qui s'étoit passé au Pérou par le soulevement des Indiens, qui avoient tué plus de six cens Espagnols, & brûlé une grande partie de la Ville de Cusco. Il parut sensiblement touché de cette nouvelle, & envoya incontinent ses provisions aux Sénateurs du Conseil Royal de Cusco, les priant de le recevoir pour Gouverneur de cette Ville, puisque les bornes du Gouvernement du Marquis ne s'étendoient pas jusques-là, & que même il s'en falloit beaucoup. Le Conseil lui fit dire là-dessus, pour réponse à sa demande, qu'il n'avoit qu'à faire exactement mesurer la juste étendue du Gouvernement du Marquis, & que si cette Ville se trouvoit hors de ses limites, ils étoient tous prêts à satisfaire à sa demande, & de le recevoir pour Gouverneur. On tenta bien dès-lors, & on l'a encore tenté depuis, de marquer les justes bornes de ce Gouvernement, & plusieurs gens habiles & experts en cela y travaillerent, mais sans pouvoir jamais convenir de

la

la maniere dont la chose devoit être réglée, parceque quelques-uns disoient qu'il falloit mesurer les lieues marquées dans les provisions de Dom François pour l'étendue de son Gouvernement, en suivant la côte de la mer, ou en suivant le grand chemin Royal, & mettant en ligne de compte tous les détours de l'une ou de l'autre route. De l'une ou de l'autre de ces deux manieres le Gouvernement du Marquis finissoit non-seulement avant la Ville de Cusco, mais même, au sentiment de quelques-uns, avant celle de los Reyes. Le Marquis de son côté prétendoit qu'il falloit mesurer en droite ligne sans aucun circuit, & sans aucun détour, & qu'on le pouvoit faire par le moyen d'une corde, ou en comptant si on vouloit les dégrés de Latitude, & assignant un certain nombre de lieues à chaque degré. Pour retourner au fil de notre narration, Fernand Pizarre envoya dire à Dom Diegue que s'il vouloit il lui laisseroit libre quelque quartier de la Ville où il pût se loger en sureté lui & ses gens; & que cependant on enverroit au Gouverneur Dom François Pizarre qui étoit à los Reyes, pour lui faire savoir ce qui se passoit, afin qu'on pût trouver

quelque voie d'accommodement entre eux, puisqu'ils étoient amis & associés dans leur entreprise. Quelques-uns disent que sur ces propositions on convint d'une trêve, afin de pouvoir plus aisément négocier cette affaire, & que sur la confiance de la tréve Fernand Pizarre donna la liberté à tous les habitans & à tous les soldats de se retirer dans leurs logemens pour s'y reposer, parcequ'ils étoient extrêmement fatigués, ayant passé plusieurs jours & plusieurs nuits sans quitter les armes, & sans avoir le temps de se délasser ni se rafraîchir ni par le repos, ni par le sommeil. On ajoute que Dom Diegue ayant été averti de la chose, attaqua la place pendant l'obscurité de la nuit, qui étoit encore augmentée par un grand brouillard qui survint. Cependant Fernand & Gonzale Pizarre, éveillés par le bruit, s'armerent promptement; & comme leur maison fut la premiere attaquée, ils se défendirent vigoureusement avec leurs domestiques, jusques à ce que les ennemis y ayant mis le feu en divers endroits, ils furent obligés de se rendre. Le lendemain sans plus long délai Dom Diegue se fit reconnoître pour Gouverneur par le Sénat, & fit mettre

en priſon Fernand Pizarre & ſon frere. Pluſieurs lui conſeilloient d'aſſurer ſon repos & ſa conquête par leur mort ; mais il ne le voulut pas faire, & il en fut principalement empêché par les preſſantes ſollicitations de Dom Diegue d'Alvarado, qui lui répondoit d'eux. On aſſure qu'Almagro viola la treve dont on étoit convenu, par les inſtances & ſur le rapport de quelques Indiens & de quelques Eſpagnols, qui lui dirent que Fernand Pizarre avoit fait rompre les ponts, & ſe fortifioit dans Cuſco. On allegue pour preuve de cela qu'en entrant dans la Ville, & voyant les ponts dans leur entier, il s'écria tout haut, on m'a trompé. Cependant le Gouverneur ne ſavoit encore rien de tout ce qui ſe paſſoit, & ne le ſut même que pluſieurs jours après. Dom Diegue d'Almagro donna la bande à frange, ou le diadême Royal à Paul Ynca, parceque ſon frere Mango Ynca ayant vû ce qui s'étoit paſſé, s'enfuit avec un grand nombre de gens de guerre dans des montagnes fort rudes & de fort difficile accès, qu'on appelle les Andes.

CHAPITRE V.

Les Indiens défont plusieurs secours que le Gouverneur envoyoit à ses freres à Cusco.

ENTRE les autres choses que le Gouverneur Dom François Pizarre supplioit Sa Majesté de lui accorder, en récompense des services qu'il lui avoit rendus dans la conquête du Pérou, il lui demandoit particulierement qu'il lui plût lui donner à perpétuité pour lui & pour ses descendans, vingt mille Indiens dans une Province nommée les Atabillos, avec tous les revenus, impôts, droits & jurisdictions, & de plus le titre de Marquis de la même Province. Sa Majesté lui accorda le titre de Marquis de la Province, comme il souhaitoit; mais à l'égard des Indiens, il répondit que quand il seroit mieux informé de la nature & des qualités du pays, & des inconvéniens qui pourroient suivre de cette concession, il pouvoit s'assurer qu'il feroit en sa faveur tout ce qui se pouroit raisonnablement faire. L'Empereur lui-même dans la lettre qu'il écrivoit là-dessus à Pizarre, lui don-

noit le titre de Marquis, & ordonnoit en même temps qu'à l'avenir on le nommât ainsi : c'est pourquoi dans la suite de cette Histoire nous le designerons ordinairement par ce titre. Le Marquis ayant donc appris le soulevement des Indiens par eux mêmes, ne croyant pourtant pas que ses affaires fussent dans un état si périlleux, commença à envoyer peu-à-peu quelque secours de monde à Fernand Pizarre à Cusco, tantôt dix, tantôt quinze hommes ensemble, selon que les circonstances & la commodité le lui pouvoient permettre. Les Indiens sachant cela, firent occuper les passages étroits & difficiles par plusieurs gens de guerre pour empêcher de passer ces secours que le Marquis envoyoit, si bien qu'en plusieurs occasions, ils les défirent & les tuerent tous, ce qu'ils n'auroient pas pû faire si aisément, & peut-être même ne l'auroient osé tenter, si au lieu de les envoyer ainsi séparément, on les eût envoyé tous ensemble. Etant allé visiter les Villes de Truxillo & de S. Michel, il envoya de-là un nommé Diegue Pizarre avec soixante-dix Cavaliers pour ce secours. Mais les Indiens les tuerent tous dans un passage difficile qu'on nomme la montagne de Parcos, à

cinquante lieues de Cuſco : ils en firent de même à un de ſes beaux-freres qui s'appelloit Gonzale de Tapia, qu'il envoya enſuite avec quatre-vingt Cavaliers. Ils défirent auſſi le Capitaine Morgoveio, & le Capitaine Gaete avec les troupes qu'ils avoient pu raſſembler. De tous ces différens partis il ne ſe ſauva preſque pas un ſeul homme, & ceux qui ſuivoient n'apprenoient rien de la défaite de ceux qui les avoient précédés, parceque les ennemis les laiſſoient engager dans quelque vallée étroite, & profonde : puis ils en faiſoient occuper l'entrée & la ſortie par un grand nombre d'Indiens, & du haut des montagnes ils faiſoient rouler ſur nos gens de groſſes pierres & des pieces de rochers, de ſorte qu'ils les faiſoient ainſi périr miſérablement, ſans pouvoir combattre, & ſans être preſque jamais eux-mêmes obligés d'en venir aux mains. Ils firent donc périr de cette maniere plus de trois cens Cavaliers, & profiterent de leurs dépouilles, joyaux, armes & vêtemens de ſoie. Le Marquis voyant qu'aucun de ſes ſecours ne réuſſiſſoit comme il auroit ſouhaité, & qu'il n'en avoit aucunes nouvelles, envoya encore François de Godoy, originaire de Caceres, avec

quarante-cinq Cavaliers : celui-ci rencontra deux de ceux qui avoient ſuivi Gaete, qui s'étoient ſauvés : il apprit par eux ce qui ſe paſſoit, & cela l'obligea à retourner promptement ſur ſes pas : il eut bien de la peine à ſe ſauver, parceque les Indiens avoient déja occupé les paſſages par où il étoit entré ; ils le ſuivirent plus de vingt lieues, le harcellant continuellement, tantôt par devant, tantôt par derriere, de ſorte qu'il ne pouvoit marcher que la nuit : enfin pourtant il ſe rendit à la Ville de los Reyes. Dans le même tems il y arriva auſſi le Capitaine Diegue d'Aguero avec quelques autres qui s'étoient ſauvés à courſe de cheval, parceque les Indiens avoient voulu les exterminer dans leurs habitations. Le Marquis ayant appris qu'il y avoit un grand nombre d'Indiens en armes qui pourſuivoient Diegue d'Aguero, envoya un nommé Pierre de Lerma avec près de quatre-vingt chevaux, & pluſieurs Indiens amis, à la rencontre des troupes de l'Ynca, contre leſquels ils combattirent une bonne partie du jour, jusqu'à ce que les ennemis ſe retirerent dans un lieu fort, parmi des rochers eſcarpés où les Eſpagnols les environnerent de toutes parts. Ce jour-là le Ca-

pitaine Lerma y perdit les dents, & plusieurs autres Espagnols y furent blessés; mais il n'y eut qu'un seul Cavalier tué. Les Indiens étoient si pressés, & si fort les uns sur les autres dans ces rochers où ils s'étoient retirés, qu'ils n'étoient nullement en état de combattre; ainsi on peut dire que les Chrétiens auroient vrai-semblablement mis fin à la guerre ce jour là, si le Marquis ne leur avoit envoyé ordre de se retirer. Quand les Indiens virent que leurs ennemis se retiroient, ils rendirent graces au Ciel de se voir échappés d'un si grand péril, & ils firent des oraisons & des sacrifices; puis se retirant incontinent de-là, ils allerent se poster sur une haute montagne qui est près de la Ville de los Reyes, la riviere entre deux, combattant sans cesse contre les Espagnols. Le Chef de ces Indiens étoit un Seigneur nommé Tyzogopangui, & avec lui un frere de l'Ynca que le Marquis avoit envoyé avec Gaete. Tandis que les Indiens furent là près, faisant ainsi tous les jours la guerre à la Ville de los Reyes, il arriva souvent que plusieurs de ceux de la même Nation qui étoient au service des Espagnols, & qu'on appelle Yanaconas alloient le jour se join-

dre à leurs Compatriotes, & tiroient quelque ſolde, puis la nuit ils venoient ſouper & dormir chez leurs maîtres.

CHAPITRE VI.

Le Marquis envoie demander du ſecours en divers endroits. Le Capitaine Alvarado va pour le ſecourir.

LE Marquis, voyant les Indiens en ſi grand nombre autour de la Ville de los Reyes, crut qu'infailliblement Fernand Pizarre, & tous les Eſpagnols de Cuſco étoient morts, & que ce ſoulevement étoit ſi général, que ceux du Chili auroient auſſi exterminé Dom Diegue & les ſiens. Là-deſſus afin que les Indiens ne s'imaginaſſent pas qu'ils retenoient leurs navires pour s'enfuir, afin auſſi que les Eſpagnols ne ſe flattaſſent pas de l'eſpérance de s'en pouvoir ſervir pour ſe ſauver par la mer, & qu'ainſi ils combatiſſent moins courageuſement, il envoya tous ſes Vaiſſeaux à Panama. En même temps il envoya auſſi avertir le Viceroi de la Nouvelle Eſpagne, & tous les Gouverneurs des Indes, de l'état où il étoit, les priant de

lui envoyer du ſecours, & leur repréſentant le grand péril dans lequel il ſe trouvoit, dans des termes qui marquoient un peu moins de fermeté & de confiance qu'à ſon ordinaire. Il eſt vrai que ce ne fut pas de ſon propre mouvement qu'il ſe ſervit de ſemblables termes; mais à la ſollicitation, & par les perſuaſions de quelques perſonnes de peu de courage qui lui en donnerent le conſeil. Il envoya auſſi ordre à ſon Lieutenant à Truxillo d'abandonner la Ville, & de faire embarquer dans un navire qu'il lui envoyoit pour cela leurs femmes, leurs enfans & tous leurs effets, & les envoyer en ſureté dans la Province de Terre-Ferme; mais que tous les hommes avec leurs armes & leurs chevaux marchaſſent à ſon ſecours. Il donna ces ordres, parcequ'il ne doutoit pas que les Indiens n'allaſſent auſſi-tôt attaquer Truxillo, & qu'il ne ſe trouvoit point du tout en état de l'aller ſecourir; qu'ainſi il valoit mieux qu'ils fuſſent tous réunis pour pouvoir plus aiſément leur réſiſter. Il ajoutoit à cela qu'il falloit néanmoins que leur venue fût ſecrete autant qu'il leur ſeroit poſſible, afin que les Indiens n'en ſachant rien, ſe partageaſſent, & qu'une partie allât pour attaquer Tru-

xillo. Les habitans de cette Ville, suivant les ordres qu'ils avoient reçus, se préparoient à partir lorsque le Capitaine Alfonse d'Alvarado y arriva avec les troupes qu'il avoit menées pour la découverte du pays des Chachapoyas : car le Marquis lui avoit envoyé ordre d'abandonner cette conquête pour venir à son secours. Alvarado laissa une partie de ses troupes pour la défense de la Ville de Truxillo, & avec le reste il alla trouver le Marquis à los Reyes. En arrivant il fut fait Lieutenant Général du Gouverneur, à la place de Dom Pedro de Lerma qui l'avoit été jusqu'alors : ce qui causa le chagrin & la rebellion de ce dernier, dont on parlera dans la suite. Le Marquis, se voyant ainsi fortifié par un assez bon nombre de troupes, jugea à propos de pourvoir à ce qui paroissoit, le plus pressant, & d'envoyer du secours aux lieux qui se trouvoient le plus en péril, & qui sembloient par conséquent en avoir le plus grand besoin. Il dépêcha donc le Capitaine Alfonse d'Alvarado avec trois cens Espagnols tant Cavalerie, qu'Infanterie, qui pillerent & saccagerent plusieurs endroits sans trouver beaucoup de résistance ; mais à quatre lieues de la Ville de Pachacama, ce Ca-

pitaine eut à soutenir un rude choc contre les Indiens, il les défit pourtant, & en tua plusieurs, puis il continua sa marche vers Cusco. Ils souffrirent beaucoup en passant une grande étendue de pays qui étoit desert, & il y eut plus de cinq cens de ses Indiens de service qui perirent par la soif : on dit que si les Cavaliers n'avoient couru çà & là pour chercher de l'eau & l'apporter à l'Infanterie, ils seroient presque tous morts de la même maniere, tant ils étoient fatigués. En suivant sa route il fut joint dans la Province de Xauxa par Gomez de Tordoya qui étoit de Villeneuve de Barca ; il avoit été envoyé après lui avec deux cens hommes Cavalerie & Infanterie. Alfonse d'Alvarado se trouvant donc alors avec cinq cens hommes, s'avança jusqu'au Pont de Lumichaca, où un grand nombre d'Indiens l'environnerent de toutes parts : il les combattit, les vainquit, & en tua plusieurs ; ils ne laisserent pourtant pas de continuer à le suivre en le harcellant toujours jusques au Pont d'Abancay, où il apprit la prison de Fernand & de Gonzale Pizarre, & tout ce qui étoit arrivé à Cusco. Cela lui fit prendre la résolution de ne passer pas outre jusqu'à ce qu'il eût reçu des

ordres plus précis de ce qu'il auroit à faire. Dom Diegue d'Almagro, ayant été informé de la venue d'Alfonſe d'Alvarado, envoya au-devant de lui Diegue d'Alvarado avec ſept ou huit Cavaliers, pour lui notifier ſa commiſſion & ſes proviſions pour la charge de Gouverneur. D'abord Alfonſe d'Alvarado les prit; puis les ayant regardées, il répondit qu'il falloit les faire notifier au Marquis, parcequ'à ſon égard il n'étoit pas partie compétente pour traiter de cette affaire. Comme Dom Diegue vit que ceux qu'il avoit envoyés ne retournoient point, craignant qu'Alfonſe d'Alvarado ne les eût retenus, & ne s'avançât cependant par une autre route pour entrer dans Cuſco, il y retourna à grande-hâte, s'en étant déja éloigné de trois lieues. Quinze jours après il en fit ſortir ſes troupes, & les fit marcher contre Alfonſe d'Alvarado, parcequ'il avoit appris le mécontentement de Pierre de Lerma, & ſavoit qu'il étoit diſpoſé à ſe jetter dans ſon parti avec plus de quatre-vingts hommes. Lorſque Dom Diegue fut arrivé près d'Afonſe d'Alvarado, ſes coureurs prirent dans une embuſcade qu'ils dreſſerent, Pierre Alvarez Holguin, qui alloit devant à la dé-

couverte. Alfonſe d'Alvarado l'ayant appris, voulut faire arrêter Pierre de Lerma, parcequ'il le ſoupçonnoit fort ; mais il apprit qu'il s'en étoit fui cette même nuit, emportant avec lui les ſignatures de tous ceux qui étoient de ſon complot. Après cela Dom Diegue s'approcha pendant la nuit du pont, parcequ'il ſut que Gomez de Tordoya, & un fils du Colonel Villalva l'attendoient : il envoya auſſi une grande partie de ſes troupes à un gué, où il apprit que ceux qui étoient de la conſpiration de Pierre de Lerma, avoient la garde : en effet ceux-ci reçurent ſes gens comme amis, & les encouragerent même à paſſer ſans crainte. On ſut que quelques-uns de ces conjurés étoient entrés dans ce parti avec tant d'empreſſement & de chaleur, qu'ayant la garde cette nuit là, ils attaquerent plus de cinquante lances d'Alfonſe d'Alvarado, & les firent tomber dans la riviere. Puis quand ce Général voulut attaquer les ennemis, ceux qui étoient de la conſpiration, l'abandonnerent, & pluſieurs autres gens de ſon armée ne trouvant pas leurs lances, ne vinrent pas non plus à temps : ainſi Dom Diegue les défit fort aiſément ſans qu'il y eût au-

cun Espagnol de tué : Rodrigue Orgognos eut seulement les dents rompues d'un coup de pierre. Après la prise d'Alfonse d'Alvarado, on pilla son camp, puis on retourna à Cusco, en faisant plusieurs mauvais traitemens aux vaincus. Aussi cette victoire rendit les partisans d'Almagro si fiers & si orgueilleux, qu'ils disoient hautement que les Pizarres n'avoient plus que faire au Pérou, & que le Marquis & ses freres n'avoient qu'à s'en aller gouverner les Manglares sous la Ligne Equinoxiale.

CHAPITRE VII.

Le Marquis s'avance pour aller au secours de ses freres à Cusco : mais ayant su la prise d'Alfonse d'Alvarado, il retourne à los Reyes.

LES victoires qu'Alfonse d'Alvarado avoit remportées sur les Indiens tant à Pachacama qu'à Lumichaca sur la route de Cusco, avoient obligé l'Ynca & Tizogopangui à se retirer d'auprès de la Ville de los Reyes qu'ils tenoient comme assiégée. Le Marquis se voyant donc libre, & avec un assez bon nombre de

troupes, partit pour aller à Cuſco au ſecours de ſes freres, emmenant avec lui plus de ſept cens hommes, tant Cavalerie qu'Infanterie. Il comptoit de les aller ſecourir contre les Indiens : car il ne ſavoit encore rien du retour de Dom Diegue d'Almagro, ni de tout ce qui étoit arrivé en conſéquence. La plûpart des troupes qu'avoit le Marquis, lui avoient été envoyées par Dom Alfonſe de Fuenmayor Archevêque & Préſident de l'Iſle de Saint Domingue, avec Dom Diegue de Fuenmayor ſon frere ; outre cela le Licencié Gaſpar d'Eſpinoſa en avoit auſſi tiré une partie de Panama, & un nommé Diegue d'Agala que le Marquis avoit envoyé à Nicaragua, en étoit auſſi de retour avec quelque ſecours. Le Marquis étant en marche avec ſon armée, & ſuivant la route de la plaine, comme il fut arrivé dans la Province de Naſca à vingt-cinq lieues de los Reyes, il apprit la nouvelle du retour de Dom Diegue, & de tout ce qui s'étoit paſſé depuis : il en fut extrêmement touché, comme la choſe le méritoit ; & conſidérant que ſes troupes étoient diſpoſées & préparées à combattre non contre des Eſpagnols, mais contre des Indiens,

diens, il jugea à propos de retourner à los Reyes pour y prendre de nouvelles meſures. Il y retourna donc en effet, & envoya cependant le Licencié Eſpinoſa, pour tâcher de trouver quelque moyen d'accommodement entre Dom Diegue & lui. Eſpinoſa étoit chargé de repréſenter à Almagro, que ſi Sa Majeſté ſavoit ce qui ſe paſſoit entr'eux, & qu'elle vînt à apprendre l'état où leurs démêlés réduiſoient les choſes, ſans doute qu'elle les rappelleroit l'un & l'autre, & enverroit quelqu'autre à leur place qui jouiroit du fruit de leurs travaux : que ſi Dom Diegue ne vouloit pas écouter ſes remontrances, ni entendre à un accommodement, qu'au moins il mît en liberté les freres du Marquis, & demeurât à Cuſco ſans rien entreprendre davantage, juſqu'à ce qu'on eût pû conſulter Sa Majeſté, & recevoir ſes ordres pour déterminer & fixer les bornes de leurs Gouvernemens, afin qu'il n'y eût plus aucun ſujet de démêlé, ni de diviſion entr'eux. Le Licencié Eſpinoſa partit donc avec ces ordres ; mais il ne put jamais trouver aucun moyen d'accommodement, & il mourut ſans avoir rien pû conclure dans cette affaire. Dom Diegue

descendit avec ses troupes dans la plaine ; laissant pour son Lieutenant à Cusco le Capitaine Gabriel de Roias : il y laissa aussi à sa garde & en sa disposition Gonzale Pizarre, & Alfonse d'Alvarado prisonniers ; mais il emmena avec lui Fernand Pizarre : ainsi il continua sa marche jusqu'à la Province de Chincha, qui n'est qu'à vingt lieues de los Reyes : il établit aussi-là une Colonie dans un lieu qui sans difficulté étoit dans l'étendue du Gouvernement du Marquis.

CHAPITRE VIII.

Le Marquis leve de nouvelles troupes & se fortifie. Alfonse d'Alvarado & Gonzale Pizarre se sauvent de prison. Ce qui leur arrive.

LE Marquis ne fut pas plutôt de retour à la Ville de los Reyes, qu'il fit battre le tambour pour faire de nouvelles levées, & grossir ses troupes, disant ouvertement que c'étoit pour se défendre de Dom Diegue qui venoit, disoit-il, pour usurper son Gouvernement. Dans peu de jours il assembla plus de sept cens hommes tant Cavale-

rie qu'Infanterie, parmi lesquels il y avoit plusieurs Arquebusiers, parce-qu'un Capitaine nommé Pedro de Bergara, à qui nous avons dit ci-devant qu'avoit été commise la découverte des Bracamoros, étoit venu avec Diegue de Fuenmayor, & avoit apporté de Flandres, dont il étoit originaire, un grand nombre d'Arquebuses, avec toutes les munitions nécessaires : car jusques-là on n'en avoit pas eu assez au Pérou pour former des Compagnies entieres d'Arquebusiers, & en faire ainsi des troupes reglées. Le Marquis en fit alors deux Compagnies, & nomma pour Capitaine de l'une ce même Bergara, donnant le Commandement de l'autre à Nugno de Castro : il nomma aussi pour Capitaine de Piquiers Diego d'Urbina, neveu du Mestre de Camp Jean d'Urbina, & pour Capitaine de Cavalerie Diegue de Roias, Peranzures, & Alfonse de Mercadillo, pour Mestre de Camp Pedro de Valdivia; & pour Sergent Major Antoine de Vilalva, fils du Colonel Vilalva. Dans ce temps-là Gonzale Pizarre & Alfonse d'Alvarado, qui, comme on l'a remarqué, étoient demeurés prisonniers à Cusco se sauverent de prison, & vinrent trouver le Marquis avec plus

de ſoixante & dix hommes, emmenant avec eux priſonnier Gabriel de Roias, Lieutenant de Dom Diegue. Leur venue fut très agréable au Marquis, tant parcequ'il étoit fort aiſe de les voir hors de péril, que parceque cela ſervit beaucoup à encourager ſes troupes. Il fit Gonzale Pizarre ſon Lieutenant Général, & Alfonſe d'Alvarado Meſtre de Camp Général de toute ſa Cavalerie. Quand Dom Diegue apprit que ſes priſonniers s'étoient ſauvés, & qu'il ſut les grandes forces que le Marquis avoit, il réſolut de tenter s'il y auroit quelque moyen d'en venir à un accommodement avec lui; il lui envoya donc Alfonſe Henriquez, Fator Diego Nugnez de Mercado, & le Tréſorier Jean de Guſman, pour lui propoſer une entrevue, afin qu'ils y puſſent régler leurs affaires. Après pluſieurs négociations, le Marquis remit par un compromis tous ſes intérêts entre les mains de Frere François de Bovadilla, Provincial de l'Ordre des Moines de la Mercy en ce pays-là. Dom Diegue de ſon côté fit auſſi la même choſe: ainſi Frere François, en vertu des ſes pouvoirs, prononça ſon jugement & donna un reglement entr'eux, par une ſentence dans les formes. Il or-

donnoit que préalablement, & avant toutes choſes, Fernand Pizarre ſeroit remis en liberté : enſuite que Cuſco ſeroit remis entre les mains & en la puiſſance du Marquis comme il étoit auparavant : qu'on ſépareroit les armées de part & d'autre, envoyant les Compagnies dans l'état où elles ſe trouvoient pour découvrir le pays de divers côtés : qu'on donneroit connoiſſance du tout à Sa Majeſté, afin qu'elle en ordonnât ce qu'elle jugeroit à propos & convenable pour ſon ſervice. Après cela il menagea une entrevue du Marquis & de Dom Diegue, afin qu'ils puſſent conferer enſemble de leurs affaires. Il fut donc arrêté qu'ils ſe verroient dans un village nommé Mala, qui étoit entre les deux armées, & qu'ils ſeroient accompagnés chacun de douze Cavaliers. Ils partirent chacun de ſon côté pour cette entrevue ; mais Gonzale Pizarre ne ſe fiant pas ſur la tréve ni ſur la parole de Dom Diegue, partit auſſi-tôt après avec toutes les troupes, & s'alla poſter ſecrettement aſſez près du village de Mala, donnant ordre au Capitaine Caſtro, avec quarante Arquebuſiers, de ſe mettre en embuſcade dans des roſeaux qui étoient ſur le chemin par où devoit paſſer Dom Diegue

afin que s'il étoit accompagné d'un plus grand nombre de gens de guerre que ne portoit leur convention, il fit faire une décharge par laquelle Gonzale fût averti, & pût y accourir promptement & arriver à temps.

CHAPITRE IX.

Les deux Gouverneurs se voyent. Fernand Pizarre est mis en liberté.

DOM Diegue en partant de Chincha pour alla à Mala avec ses douze Cavaliers, donna ordre à Rodrigue Orgognos, qui étoit son Lieutenant Général, d'être toujours bien sur ses gardes, & de tenir ses troupes toutes prêtes, afin que si le Marquis menoit avec lui un plus grand nombre de gens que ne portoit leur convention, il acourût incontinent, & fit le même traitement à Fernand Pizare qu'il verroit qu'on lui feroit à lui. En s'abordant le Marquis & Dom Diegue s'embrasserent fort affectueusement, & après quelques discours qui ne regardoient pas leur affaire principale, un Cavalier de ceux du

Marquis s'approcha de Dom Diegue, & lui dit à l'oreille : *Monsieur, vous ferez fort bien de vous retirer, je vous en avertis comme votre serviteur.* Il parloit ainsi parce qu'il avoit connoissance de la venue de Gonzale Pizarre. Là-dessus Dom Diegue donna ordre qu'on lui amenât promptement son cheval : quelques Cavaliers voyant qu'il se vouloit retirer, voulurent persuader au Marquis de le faire arrêter, puisqu'il le pouvoit aisément par le moyen des Arquebusiers que Nugno de Castro tenoit en embuscade. Le Marquis ne le voulut jamais permettre, parcequ'ayant donné sa parole, il la vouloit tenir exactement ; il ne pouvoit même se persuader que Dom Diegue se voulût retirer sans avoir premierement conclu quelque chose sur ce qui avoit fait le sujet de leur entrevûe. Cependant Almagro s'en allant & ayant vû l'embuscade, regarda l'avis qu'on lui avoit donné comme une vérié indubitable, & étant arrivé dans son camp il se plaignit du Marquis comme s'il l'eût voulu en effet faire arrêter prisonnier, sans vouloir en aucune maniere écouter les raisons par lesquelles le Marquis se justifioit. Depuis cela, par le moyen & par l'intercession de

Diegue d'Alvarado, Almagro mit en liberté Fernand Pizarre sous certaines conditions dont ils convinrent, qui furent, que le Marquis lui fourniroit un navire & un Port sûr pour envoyer des dépêches en Espagne & en recevoir, & que cependant en attendant les ordres de Sa Majesté, ils vivroient en paix, & n'entreprendroient rien l'un contre l'autre. Rodrigue Orgognos s'opposoit fort à la délivrance de Fernand Pizarre, parcequ'il avoit été témoin des mauvais traitemens qu'on lui avoit faits dans la prison, & qu'il ne doutoit pas qu'il ne cherchât à s'en vanger quand il seroit une fois en liberté : ainsi son avis étoit qu'on lui fît couper le cou. Néanmoins l'avis de Diegue d'Alvarado fut suivi préférablement à l'autre, sur la confiance qu'on eut dans le traité qu'il avoit négocié. Fernand Pizarre fut donc mis en liberté, & Dom Diegue l'envoya au Marquis, le faisant accompagner par son propre fils, & par quelques autres Cavaliers & Gentilshommes. Cependant à peine étoit-il parti, que Dom Diegue se repentit de ce qu'il venoit de faire, & on croit qu'il l'auroit fait ramener en prison, si Pizarre ne s'étoit si fort pressé de sortir de son pouvoir,

qu'il

qu'il fit en très peu de tems la plus grande partie du chemin qu'il avoit à faire, marchant avec une extrême diligence jusques à ce qu'il se crût tout-à-fait en sûreté, par la rencontre de plusieurs des principaux Officiers du Marquis, qui venoient au-devant de lui pour le recevoir.

CHAPITRE X.

Le Marquis marche contre Dom Diegue, qui se retire à Cusco.

DES lors qu'on fit l'accord dont on vient de parler dans le Chapitre précédent, & que Fernand Pizarre fût mis en liberté, le Marquis avoit reçu par Pierre Anzures des ordres provisionels de la part de Sa Majesté, qui portoient, que les deux Gouverneurs demeureroient chacun dans le pays qu'ils auroient découvert & conquis, & où il auroit fait des établissemens dans le temps que ce reglement provisionel leur seroit notifié, sans qu'aucun d'eux pût rien entreprendre dans les limites du Gouvernement de l'autre, jusques à ce que Sa Majesté eût reglé la chose au

fond, & ordonné là-dessus ce qu'elle jugeroit conforme à la justice. Après que le Marquis vit son frere hors des mains & du pouvoir de Dom Diegue, il lui envoya notifier ce Reglement provisionel, le priant de se retirer, selon les ordres de Sa Majesté, hors du pays qu'il avoit découvert, & où il avoit fait des établissemens. Dom Diegue répondit qu'il étoit prêt d'obéir aux ordres de l'Empereur, & de se tenir exactement dans les termes du reglement qu'il leur avoit envoyé, qui étoient, que chacun demeurât en possession du pays, & des établissemens dans lesquels ils se trouveroient; & selon la forme & maniere dont ils seroient au tems que ce reglement leur seroit notifié, & qu'ainsi conformement à cela, il demandoit au Marquis de le laisser en repos, & dans la paisible jouissance de ce qu'il possedoit alors, jusques à ce qu'il eût plu à Sa Majesté d'en ordonner autrement, protestant d'obéir exactement & pleinement de son côté à tout ce qui leur seroit ordonné de sa part dans la suite. Le Marquis repliqua qu'il avoit le premier occupé la Ville de Cusco, & le pays des environs, que c'étoit lui qui en avoit fait la découverte, & y avoit fait des établis-

ſemens, & que Dom Diegue l'en avoit dépoſſédé par force & par violence : qu'ainſi conformément aux ordres de Sa Majeſté, il eût à en ſortir, ſinon qu'il lui déclareroit qu'il l'en chaſſeroit par force, puiſque tous les accords & conventions qu'il avoient fait enſemble, étoient finis & abrogés par ce nouveau reglement de Sa Majeſté. Dom Diegue n'en voulant rien faire, le Marquis marcha contre lui avec toutes ſes forces. Almagre ſe retira du côté de Cuſco, & ſe fortifia ſur une haute montagne, nommée la montagne de Guavtara, rompant tous les paſſages du chemin par où on pouvoit aller à lui, qui étoit déja fort difficile de lui-même. Fernand Pizarre le ſuivoit avec quelques troupes, & une nuit il trouva moyen de monter ſur la montagne par un chemin ſecret, & avec ſes Arquebuſiers il força les paſſages, & s'en rendit maître, ſi bien que Dom Diegue fut obligé de fuir ; & comme il étoit malade, il prit les devans, laiſſant Rodrigue Orgognos à l'arriere-garde, pour ſe retirer en ordre. Celui-ci ayant ſu de deux Cavaliers du Marquis, qu'il avoit pris une nuit, que les ennemis le ſuivoient en queue, hâta ſa marche : la

plûpart des gens de ſon armée diſoient qu'il falloit tourner tête pour aller attaquer ceux qui les pourſuivoient, parcequ'on ſavoit par expérience que ceux qui de la plaine paſſoient ſur la montagne, étoient attaqués les premiers jours de maux de cœur & de vomiſſemens, à peu près comme on l'eſt ſur la mer lorſqu'on n'y eſt pas accoutumé. Rodrigue Orgognos ne le voulut pas faire, pour n'aller pas contre les ordres de ſon Gouverneur : cependant on croit que cela lui auroit réuſſi, s'il l'eût fait, parcequ'effectivement les gens du Marquis étoient fort incommodés de ce mal qu'on vient de dire, & ſouffroient auſſi beaucoup par les neiges où il leur falloit paſſer, ce qui lui fit prendre la réſolution de retourner avec ſon armée dans la plaine. Dom Diegue s'en alla à Cuſco, faiſant par-tout rompre les ponts après lui, parcequ'il croyoit que les ennemis le ſuivoient. Il demeura à Cuſco plus de deux mois, levant du monde, aſſemblant les munitions, préparant des armes d'argent & de cuivre, faiſant fondre de l'artillerie, & en un mot ne négligeant rien pour faire tous les préparatifs qu'il jugeoit néceſſaires.

CHAPITRE XI.

Fernand Pizarre va à Cuſco avec ſon armée. La bataille des Salines ſe donne. Dom Diegue d'Almagro eſt pris priſonnier.

LE Marquis étant ainſi de retour dans la plaine avec ſon armée, on délibera ſur ce qu'il y avoit à faire, & les avis furent différens; mais enfin on conclut que Fernand Pizarre, que le Gouverneur avoit fait ſon Lieutenant Géneral, marcheroit avec l'armée du côté de Cuſco, & qu'il meneroit avec lui Gonzale Pizarre ſon frere, pour commander ſous lui. On publia qu'on s'avançoit ainſi vers Cuſco avec l'armée, pour faire rendre juſtice à pluſieurs habitans de cette Ville qui s'étoient plaints au Gouverneur, que Dom Diegue d'Almagro retenoit par force & par violence leurs biens, occupoit leurs maiſons, & s'étoit abſolument rendu maître contre tout droit, & de leurs Indiens, & généralement de tout ce qui leur appartenoit dans la Ville de Cuſco. Les troupes partirent donc pour y aller,

& cependant le Marquis retourna à la ville de los Reyes. Quand Fernand Pizarre fut arrivé près de Cuſco, le ſoir tous ſes Capitaines vouloient qu'on deſcendit dans la plaine, pour y paſſer la nuit, mais il s'y oppoſa abſolument, & voulut camper ſur la montagne. Le lendemain dès qu'il fut jour, on vit Rodrigue Orgognos avec toute l'armée de Dom Diegue qu'il commandoit, rangée en bataille, François de Chaves, Jean Tello, & Vincent de Guevara, commandoient la Cavalerie; & du côté de la montagne, il y avoit quelques Eſpagnols, avec un grand nombre d'Indiens armés, pour ſe ſervir d'eux dans le combat. Cependant on avoit fait mettre priſonniers dans la citadelle de Cuſco, tous les amis & ſerviteurs du Marquis, qui ſe trouverent dans la Ville: ils étoient en ſi grand nombre, & les lieux où on les avoit enfermés, ſi étroits, qu'il y en eut quelques-uns qui furent étouffés. Le jour ſuivant, après avoir oui la Meſſe, Gonzale Pizarre & ſes gens deſcendirent dans la plaine, & s'étant rangés en bon ordre, ils s'avancerent du côté de la Ville, à deſſein de ſe poſter ſur une hauteur qui commandoit à la citadelle. Ils croyoient que Dom Diegue, voyant

leurs forces & le nombre de leurs troupes, n'oseroit entreprendre de les combattre : & ils souhaitoient extrêmement de n'être point obligés à en venir à une bataille, pour épargner le sang & la perte de plusieurs Chrétiens qui auroient dû être unis pour leurs interêts communs, plûtôt que de travailler à se détruire les uns les autres. Rodrigue Orgognos, qui occupoit avec toutes ses troupes & son artillerie, tout le grand chemin, avoit d'autres pensées, & il avoit occupé ce poste, parcequ'il croyoit que les ennemis ne pourroient entrer dans Cusco par un autre côté, à cause d'un marais bourbeux qui y étoit, & qu'ainsi il faudroit nécessairement en venir à un combat. Fernand Pizarre n'eut pas plûtôt découvert l'ennemi, qu'il donna ordre au Capitaine Mercadillo de s'avancer avec sa Calvalerie dans un lieu propre, tant pour combattre les Indiens, s'ils venoient pour l'attaquer, que pour donner du secours dans les endroits où il seroit nécessaire pendant le combat. Avant que ce choc commençât, les Indiens qui étoient dans les deux partis, escarmoucherent les uns contre les autres. La Cavalerie de Pizarre tenta le passage par le marais, & cependant les

Arquebusiers s'avançant promptement, passerent devant elle, & firent une décharge sur un Escadron des ennemis qui le fit reculer; ce que Pierre de Valdivia Mestre de Camp du Marquis, ayant vû, il assura les siens de la victoire. Ceux de Dom Diegue firent une décharge d'une piece d'artillerie, qui emporta cinq hommes des gens du Marquis. Quand Fernand Pizarre, & ses troupes eurent une fois passé le marais, & un ruisseau qui étoit là près, ils marcherent en bon ordre contre les ennemis; car il avoit marqué fort exactement à chaque Capitaine, ce qu'il auroit à faire en commençant le combat, & il avoit encouragé autant qu'il avoit pû tous les Soldats. Remarquant que les Piquiers de Dom Diegue tenoient leurs piques hautes, il donna ordre à ses Arquebusiers de tirer aussi un peu haut, si bien qu'en deux décharges ils couperent plus de cinquante piques. Rodrigue Orgognos voyant cela, commanda à ses Capitaines de commencer le combat, & de charger les ennemis. Voyant qu'ils tardoient, il s'avança lui-même avec le corps de bataille, & attaqua du côté où il voyoit Fernand Pizarre, qu'on pouvoit fort aisément reconnoitre à la

tête de ſes Eſcadrons. Orgognos en s'avançant s'écria à haute voix : O ! Dieu tout puiſſant, me ſuive qui voudra, je vais faire mon devoir, & chercher la mort. Gonzale Pizarre & Alfonſe d'Alvarado voyant qu'Orgognos leur montroit le flanc, attaquerent vigoureuſement les ennemis, & en mirent plus de cinquante ſur le carreau. Rodrigue Orgognos fut bleſſé d'un coup d'arquebuſe à la tête, la balle ayant percé ſon caſque : nonobſtant ſa bleſſure, il tua deux hommes avec ſa lance, & donna un coup d'épée dans la bouche à un valet de Fernand Pizarre, qu'il prenoit pour ſon maître, parcequ'il étoit fort bien vêtu. Le combat fut rude, les troupes ſe mêlerent, & combattirent vigoureuſement de part & d'autre : mais enfin les gens du Marquis firent tourner le dos à ceux de Dom Diegue, & en tuerent & bleſſerent pluſieurs. Almagre voyant ſes gens fuir de deſſus une hauteur où il s'étoit retiré, ſans aller au combat, parcequ'il étoit malade, s'écria : Seigneur, je croyois que nous fuſſions venus pour combattre en braves gens, non pour fuir. Deux Cavaliers tenant Rodrigue Orgognos priſonnier, il en vint un troiſiéme qui en avoit reçu

quelque outrage, qui lui fit ſauter la tête: il y en eut encore quelques uns de ceux qui s'étoient rendus, qui furent tués, ſans que Fernand Pizarre ni ſes Officiers le puſſent empêcher, quelque ſoin qu'ils priſſent pour cela. Les Soldats d'Alfonſe d'Alvarado, honteux & chagrins de leur déroute au pont d'Avancay, cherchoient à s'en venger autant qu'ils pouvoient, juſques-là que le Capitaine Ruydiaz emmenant un priſonnier en croupe, il vint un Cavalier qui le tua derriere lui d'un coup de lance. Dom Diegue voyant ſes gens en fuite, & la bataille perdue, s'enfuit auſſi lui-même dans la Citadelle de Cuſco, où Alfonſe d'Alvarado, & Gonzale Pizarre qui le pourſuivoient, le prirent priſonnier. Les Indiens voyant le combat fini parmi les Chrétiens, ceſſerent auſſi de leur côté, & ſe mirent les uns & les autres à dépouiller les morts, parmi leſquels ils en dépouillerent auſſi pluſieurs qui étoient encore vivans, mais hors d'état de ſe defendre, à cauſe de leurs bleſſures. Comme les vainqueurs étoient occupés à pourſuivre leur victoire, il étoit facile à ces Indiens de faire ce qu'il leur plaiſoit, ſans que perſonne les en empêchât, ſi bien qu'ils dépouillerent

généralement tous ceux qu'ils trouverent ſur le champ de bataille. Les Eſpagnols vainqueurs & vaincus, ſe trouvant en général affoiblis par ce combat, couroient riſque d'être facilement défaits, ſi les Indiens avoient eu le courage de les attaquer comme ils l'avoient réſolu. Cette bataille fut donnée le vingt-ſixiéme jour d'Avril de l'an mil cinq cens trente-huit.

CHAPITRE XII.

Ce qui ſe paſſa après la bataille des Salines. Fernand Pizarre va en Eſpagne.

APRÈS cette victoire, Fernand Pizarre fit tout ce qu'il pût pour gagner les bonnes graces des Capitaines de Dom Diegue, qui s'étoient ſauvés du combat, & les attirer à ſon parti : n'en pouvant venir à bout, il en chaſſa pluſieurs hors de Cuſco. Puis voyant qu'il ne lui étoit pas poſſible de contenter tous ceux qui l'avoient ſervi, parceque chacun faiſoit ſi fort valoir ſes ſervices, qu'à peine le Gouvernement leur eût paru une récompenſe ſuffiſante, cela lui fit prendre la réſolution de ſéparer l'armée, & d'envoyer les troupes de divers côtés,

pour faire de nouvelles découvertes dans des lieux dont on avoit déja quelque connoiſſance. Il faiſoit par ce moyen deux choſes qui lui étoient avantageuſes, l'une qu'il recompenſoit ſes amis, l'autre qu'il éloignoit ſes ennemis. Ainſi il envoya le Capitaine Pierre de Candie avec trois cens hommes, tant des ſiens que de ceux de Dom Diegue, à la conquête d'un pays où le bruit commun étoit qu'il y avoit de fort grandes richeſſes. Pierre de Candie n'ayant pû entrer dans ce pays, par le côté qu'il avoit pris, à cauſe de la difficulté des chemins, il retourna vers Collao avec toutes ſes troupes preſque mutinées : parcequ'un nommé Meſa qui avoit été Commiſſaire de l'Artillerie du Marquis, avoit dit qu'il paſſeroit par le Collao, quelque chagrin que cela pût faire à Fernand Pizarre. Il l'entreprit donc en effet ſur la confiance de la faveur que lui portoient les gens de Dom Diegue, qui étoient de cette expedition, & dont les chagrins n'étoient point encore entierement diſſipés, ni l'union telle qu'on l'auroit du ſouhaiter entr'eux & ceux qui avoient été du parti oppoſé. Là-deſſus Pierre de Candie fit arrêter priſonnier ce Meſa, & l'envoya avec les

informations, & les preuves qui étoient contre lui, à Fernand Pizarre. Cela joint à quelques autres conſpirations qui ſe firent en divers lieux, à deſſein de tirer Dom Diegue hors de priſon, & le rendre maître de la ville de Cuſco, fit juger à Pizarre que le pays ne ſeroit jamais bien en repos, tandis qu'Almagre ſeroit vivant. Il crut donc qu'il étoit abſolument néceſſaire de le faire mourir, & qu'on pourroit aiſémemt faire connoître à tout le monde la juſtice de ſa mort, en faiſant voir qu'il étoit coupable de tous les déſordres paſſés, puiſqu'il en avoit été la premiere & la principale cauſe, ayant le premier commencé la guere, fait pluſieurs actes d'hoſtilité, occupé de ſon autorité privée la ville de Cuſco, fait mourir pluſieurs perſonnes de ceux qui s'étoient oppoſés à ſes injuſtes entrepriſes, & enfin marché avec ſon armée enſeignes déployées dans la Province de Chincha, qui étoit ſans conteſtation du Gouvernement du Marquis : pour toutes ces raiſons, il le condamna donc à la mort. Dom Diegue entendant prononcer ſa ſentence, il dit, & fit tout ce qu'il put pour émouvoir la compaſſion de Fernand Pizarre ; afin qu'on lui ſauvât la vie ; » Il lui repre- »

» sentoit que lui & son frere lui étoient
» en quelque sorte redevables de toute
» la grandeur & de l'élévation dans
» laquelle ils se trouvoient alors, puis-
» qu'il étoit celui qui avoit le plus four-
» ni à la dépense nécessaire pour la dé-
» couverte du Pérou, dont ils étoient
» maintenant les maîtres : il le faisoit sou-
» venir aussi, que lorsqu'il étoit lui-mê-
» me son prisonnier, il l'avoit remis gra-
» tuitement en liberté, sans vouloir sui-
» vre le conseil & les sollicitations de ses
» Capitaines, qui lui conseilloient de le
» faire mourir. Il ajoûtoit que si Pizarre
» avoit reçu quelques mauvais traite-
» mens dans la prison, ce n'avoit été ni
» par son ordre, ni de sa connoissance :
» qu'enfin il considerât son âge fort avan-
» cé, qui bientôt le conduiroit au tom-
» beau, sans qu'on abrégeât ses jours par
» une mort flétrissante, en le condamnant
» au supplice. Fernand Pizarre lui répon-
» dit, que ce n'étoient pas là des discours
» & des sentimens de son grand cœur :
» qu'il devoit revenir à lui-même, &
» faire paroître plus de fermeté, & que
» puisque sa mort étoit arrêtée, & qu'il
» ne la pouvoit éviter, il falloit qu'il se
» soumît humblement à la volonté de
» Dieu, & qu'il mourût avec constance,

» comme doit faire un bon Chrétien, » & un Gentilhomme de cœur & d'hon- » neur, Dom Diegue lui répliqua, qu'il » ne devoit pas être surpris de le voir » craindre la mort, étant homme & pé- » cheur, puisque Jesus-Christ lui-même » l'avoit craint. « Enfin Fernand Pizarre en exécution de sa Sentence, lui fit couper la tête. Aussi-tôt après il partit pour se rendre au Collao ; il fit punir Mesa qui avoit été auteur des mouvemens séditieux dont on a parlé : puis il envoya le Capitaines Pedro Angurez, avec les trois cens hommes, pour passer au pays où il avoit voulu les envoyer d'abord avec le Capitaine Candie ; ils prirent un chemin où ils penserent tous mourir de faim, dans les boues, & les endroits difficiles & marécageux où il leur falloit passer. Cependant lui-même demeura dans le Collao, pour y faire des comquêtes : c'est un pays plein & uni, où il y a plusieurs mines d'or : mais comme il y fait froid, on n'y recueille point de Maiz. Les Indiens qui y habitent, mangent des racines, qu'ils nomment Papas, qui sont à-peu-près de la forme & du goût des truffes. Il y a en ce pays-là une très grande quantité de ces brebis, dont nous avons parlé & fait la description.

Puis ſur la nouvelle que Fernand Pizarre eut, que le Marquis ſon frere étoit venu à Cuſco, il y retourna pour le voir, laiſſant en ſa place, pour continuer ſes conquêtes, Gonzale Pizarre. Celui-ci s'avança juſqu'à la Province des Charcas, où il fut attaqué par pluſieurs Indiens armés, qui l'enfermerent de toutes parts, & le mirent en grand péril ; ſon frere Fernand Pizarre fut obligé de partir de Cuſco, avec pluſieurs Cavaliers, pour l'aller ſecourir ; & afin que ce ſecours fît une plus grande diligence, & marchât ſans aucun retardement, le Marquis feignit de vouloir y aller en perſonne, & s'avança effectivement juſqu'à deux ou trois journées de la Ville. Fernand Pizarre étant arrivé au lieu où étoit Gonzale, il trouva qu'il s'étoit déja tiré d'affaire par lui-même, & qu'il avoit défait & chaſſé ſes ennemis. Ils continuerent enſemble leurs conquêtes en ce pays-là, où ils eurent pluſieurs rencontres avec les Indiens, juſqu'à ce qu'enfin ils prirent leur chef, nommé Tizo : après quoi ils retournerent à Cuſco, où ils furent fort bien reçus par le Marquis, qui donna de quoi ſubſiſter & vivre à leur aiſe dans le pays, à tous ceux qu'il put : il en envoya quelques autres pour faire

faire des conquêtes avec les Capitaines Vergara & Porcel, & il envoya aussi d'un autre côté les Capitaines Alfonse Mercadillo, & Jean Perez de Guevara. Enfin, il envoya le Mestre de Camp Pedro de Valdivia, au pays de Chili, où Dom Diegue d'Almagre avoit déja été auparavant. Après que tout cela fut fait, & qu'on eut rétabli le repos & la tranquillité dans le pays, & dispersé les Espagnols en divers endroits, Fernand Pizarre partit pour l'Espagne, afin d'aller rendre compte à Sa Majesté de tout ce qui s'étoit passé. Il y avoit plusieurs personnes qui ne lui conseilloient pas d'y aller, parcequ'il ne savoit point comment on y auroit pris la mort de Dom Diegue. Avant son départ, il conseilla au Marquis son frere, de ne se point fier à aucun de ceux qui avoient été au service d'Almagre, qu'on appelloit ordinairement ceux du Chili, & de ne point permettre qu'ils se joignissent plusieurs ensemble, se pouvant assurer, qu'à peine seroient ils sept ou huit, qu'ils ne fissent quelque complot contre sa vie.

CHAPITRE XIII.

Le Capitaine Valdivia va au Chili. Ce qui lui arrive dans ce voyage. Son retour.

PEDRO de Valdivia étant arrivé au Chili avec ſes gens, les Indiens le reçurent fort paiſiblement : mais c'étoit par artifice & par ruſe, afin de pouvoir commodément recueillir leurs bleds & leurs ſemences, car c'en étoit le temps. En effet, ils n'eurent pas plutôt achevé leur recolte, que tout le pays ſe ſouleva : ils attaquerent des Eſpagnols qui s'étoient éloignés du lieu de leur habitation, & en tuerent quatorze. Valdivia partit pour aller au ſecours de ſes gens : mais comme il étoit en marche, il y en eut à qui cette expédition ne plaiſoit pas, qui voulurent ſe ſoulever contre lui : ce qui étant venu à ſa connoiſſance, il en fit pendre quelques-uns, & en particulier le Capitaine Pedro Sancho de Hoſz, qui l'avoit accompagné dans ce voyage preſque comme ſon égal. Pendant qu'il étoit en campagne, plus de ſept mille Indiens vinrent d'un autre côté attaquer la Ville. Les Eſpagnols

qui étoient demeurés dedans en petit nombre, se trouverent fort embarrassés, aussi-bien les Capitaines François de Villagran, & Alfonse de Monry, que les Soldats : ils n'avoient que trente Cavaliers qui sortirent, & combattirent vigoureusement contre les Archers Indiens, depuis le matin jusques à la nuit qui fit cesser le combat, tous étant fort fatigués & plusieurs blessés. Les Indiens se retirerent, parcequ'ils avoient ce jour-là fait une perte fort considérable, ayant eu un grand nombre de leurs gens tués & blessés. Depuis, la guerre continua plus de huit années consécutives, & sans aucun relâche : néanmoins Valdivia & ses gens résisterent vigoureusement pendant tout ce temps-là, sans vouloir abandonner le pays. Il obligeoit ses Soldats à cultiver & ensemencer la terre, afin d'avoir de quoi se nourrir : car il ne pouvoit se servir des Indiens pour cela. Il se soutint de cette maniere jusques à ce qu'il retourna au Pérou, dans le temps que le Licencié de la Gasca levoit des troupes contre Gonzale Pizarre, en quoi il l'aida, & lui rendit service, comme on le dira dans la suite.



LIVRE QUATRIEME,

Où il eſt parlé du voyage que Gonzale Pizarre fit pour la découverte de la Province de la Canela, & de la mort du Marquis.

CHAPITRE PREMIER.

Gonzale Pizarre fait ſes préparatifs pour le voyage de la Canela.

APRÈS ce qu'on vient de réciter dans le Livre précédent, on apprit au Pérou, que du côté de Quito, tirant vers l'Orient, on avoit découvert un nouveau pays fort riche, & où il croiſſoit une grande quantité de Canelle, c'eſt pourquoi on le nomme ordinairement la Canela ou pays de la Canelle. Le Marquis réſolut d'y envoyer Gonzale Pizarre, ſon frere, pour y faire des conquêtes & des établiſſemens: & comme il falloit aller par la Province de Quito,

où il devoit se pourvoir de toutes les choses nécessaires pour bien réussir dans son entreprise, le Marquis renonça en sa faveur au Gouvernement de cette Province, sous le bon plaisir de Sa Majesté, qu'il esperoit qui voudroit bien approuver sa démission en faveur de son frere. Gonzale Pizarre partit donc avec un assez bon nombre de gens qu'il avoit levé pour cette expédition. En chemin il lui fallut combattre contre les Indiens de la Province de Guanuco, qui l'attaquerent, & le presserent si fort, que le Marquis fut obligé d'envoyer à son secours François de Chaves. Après cela Gonzale Pizarre se rendit heureusement à Quito. Alors le Marquis envoya Gomez d'Alvarado, pour conquérir la Province de Guanuco, & y faire quelque établissement, parceque quelques Caciques, nommés les Conchucos, étoient sortis de cette Province avec plusieurs gens de guerre, & étoient allés attaquer la Ville de Truxillo, tuant tous les Espagnols qu'ils rencontroient, pillant & saccageant par tout où ils passoient, sans épargner les Indiens leurs voisins, non plus que les autres; puis ils faisoient des offrandes à une Idole qu'ils portoient avec eux, & qu'ils nommoient la Cata-

quilla, tant de ceux qu'ils avoient massacrés, que de tous ceux qu'ils avoient pillés. Ils continuerent toujours ces barbares hostilités, jusques à ce que Michel de la Cerna, habitant de Truxillo, en sortit avec tout ce qu'il pût ramasser de gens, & que s'étant joint avec François de Chaves, ils combattirent ensemble les Indiens, & enfin les vainquirent & les désirent entierement.

CHAPITRE II.

Gonzale Pizarre part de Quito, il se rend à la Canela. Ce qui lui arrive en chemin.

GONZALE Pizarre ayant fait tous les preparatifs nécessaires pour son voyage, partit de Quito, suivi de deux cens Espagnols bien équipés, dont la moitié étoit de Cavalerie, & outre cela de plus de quatre mille Indiens amis. Il menoit aussi pour provision, trois mille pieces de bétail, brebis & pourceaux. Après avoir passé un lieu, qu'on appelle Ynca, il arriva au pays de Quixos, qui étoit la borne des conquêtes qu'avoit fait

Guaynacava, du côté du Septentrion. Les Indiens de ce pays firent la guerre à Gonzale Pizarre : mais une nuit ils disparurent tous, sans qu'on en pût prendre aucun. Après que nos gens se furent reposés quelques jours dans les habitations des Indiens, il survint un grand tremblement de terre, & une furieuse tempête de pluye, accompagnée d'éclairs & de grands tonnerres : la terre s'ouvrit en plusieurs endroits, & engloutit plus de cinq cens maisons : une riviere qui étoit auprès, s'enfla aussi de telle maniere, qu'on ne la pouvoit plus passer, ce qui fit que nos gens souffrirent par la faim, parcequ'ils ne pouvoient plus aller chercher des vivres au-delà de la riviere, où on en pouvoit trouver. Après qu'ils furent partis de là, ils passerent des montagnes fort hautes, & où il faisoit extrêmement froid, si bien que plusieurs des Indiens qui les accompagnoient, y gelerent. Comme ce pays manquoit de vivres, on ne s'arrêta point, jusqu'à ce qu'on fût arrivé dans une Province, nommée Zumaco, qui est dans le voisinage, & sur la pente d'un volcan. Comme ils trouverent en ce lieu des vivres en abondance, les troupes s'y reposerent, & cependant Gonzale Pizarre, accompagné de

quelques-uns de ſes gens, entra dans les bois épais qu'il y avoit là, pour y chercher quelque route. Comme il n'en trouva point, il s'en alla à un lieu qu'ils nommerent de la Coca, & de là il envoya pour faire venir quelques-uns de ſes gens qui étoient demeurés à Zumaco. Pendant deux mois qu'ils furent en ce pays, il plut inceſſamment jour & nuit, ſans qu'ils puſſent ſeulement avoir le temps de faire ſécher les habits qu'ils portoient ſur eux. Dans cette Province de Zumaco, & à cinquante lieues aux environs, on trouve les arbres qui portent la Canelle, qui ſont grands, & ont la feuille faite comme celle du Laurier : leur fruit vient par grappes, dont les grains ſont fort menus, & toute la grappe eſt enfermée dans une coque à-peu-près faite comme celle du gland de Liége, mais plus grande. Le fruit, les feuilles, l'écorce, & les racines de cet arbre, ont l'odeur & le goût de Canelle, & en ſont en effet ; mais la meilleure & la plus parfaite, eſt cette écorce ou coque dans laquelle le fruit eſt enfermé. On trouve par tout en ce pays-là beaucoup de ces arbres dans la campagne, qui y viennent & y portent du fruit ſans aucun ſoin, & ſans aucune culture des hommes : mais les

les Indiens en ont aussi plusieurs dans leurs héritages, qu'ils soignent & cultivent, & ceux-ci portent de la Canelle plus fine que celle des autres : elle est fort estimée par les naturels du Pays, qui l'échangent avec les Peuples voisins pour des vivres, des étoffes, & toutes les autres choses dont ils ont besoin pour leur subsistance.

CHAPITRE III.

Des Peuples & Pays par où passa Gonzale Pizarre, jusques à ce qu'il arriva dans un lieu où il fit bâtir un Brigantin.

GONZALE Pizarre laissant au Pays de Zumaco la plus grande partie de ses gens, s'avança avec ceux qui étoient les plus sains, & les plus vigoureux, suivant le chemin que les Indiens, qu'il prenoit pour guides, lui marquoient. Il lui arriva plus d'une fois que ces Peuples pour l'éloigner de leurs pays, lui disoient des choses fausses, des lieux qui étoient par-de-là : c'est ainsi qu'en userent ceux de Zumaco, qui lui dirent, que plus avant il y avoit un pays fort peuplé, & fort abondant en vivres. Il trouva

par expérience, que cela étoit absolument faux, & que le pays étoit fort peu habité, & fort stérile, n'y ayant presque aucun endroit où on pût trouver dequoi subsister. De-là il arriva à ce pays de la Coca, qui étoit voisin d'une grande riviere : il y demeura un mois & demi, attendant ceux de ses gens qu'il avoit laissés à Zumaco, & il y demeura fort paisiblement, parceque le Seigneur du pays rechercha & entretint fort bien la paix avec lui. De-là, après s'être rejoints tous ensemble, ils marcherent en suivant le cours de la riviere, jusques à ce qu'ils arriverent dans un endroit où elle fait une cascade de plus de deux cens toises, ses eaux tombant avec un si grand bruit, qu'on l'entend de plus de six lieues. Puis à quelques journées de là, ils trouverent que l'eau de cette riviere se rassembloit dans un canal si étroit, qu'il n'avoit pas d'un bord à l'autre plus de vingt pieds : & de dessus les rochers qui faisoient les bords de la riviere jusques à l'eau, la hauteur n'étoit pas moindre que celle de la cascade, y ayant de côté & d'autre des rochers escarpés. Nos gens firent cinquante lieues de chemin le long de cette riviere, sans trouver aucun endroit où ils la pussent passer,

ſinon en ce lieu là, où les Indiens s'oppoſoient à leur paſſage; juſqu'à ce qu'enfin les Arquebuſiers les ayant chaſſés, on fit un pont de bois ſur lequel tous paſſerent ſurement. Après être paſſés ils marcherent à travers les bois juſqu'au pays qu'ils nommerent de Guema, qui étoit fort plat, & plein de marais bourbeux, avec quelques rivieres : mais où ils ne trouvoient d'autres vivres, que quelques fruits ſauvages, qu'ils étoient obligés de manger faute d'autre nourriture, juſqu'à ce qu'ils arriverent dans un autre pays médiocrement peuplé, où ils trouverent quelques vivres. Les Indiens de ce dernier lieu étoient vêtus de coton : mais ceux des autres endroits où ils avoient paſſé, alloient nuds, ſoit à cauſe de l'extrême & continuelle chaleur du pays, ſoit pour n'avoir pas d'étoffes pour ſe vêtir. Les hommes avoient ſeulement quelques cordes de coton liées au prépuce, qui leur paſſant entre les jambes, alloient s'attacher à des ceintures qu'ils portoient autour des reins, où les femmes portoient auſſi quelques haillons, ſans aucun autre vêtement. Gonzâle Pizarre fit bâtir là un Brigantin, tant afin de pouvoir paſſer commodément la riviere pour chercher des vivres,

que pour faire porter par eau les hardes & le bagage, auſſi-bien que les malades : de plus, le pays eſt ſi couvert de bois, & ſi inondé, qu'ils ne pouvoient ſouvent s'y ouvrir le chemin, ni avec leurs coutelas, ni avec leurs haches, & qu'ils étoient obligés de ſe mettre tous ſur l'eau. Ce ne fut pas ſans beaucoup de peine qu'ils acheverent ce Brigantin, parcequ'il leur fallut bâtir des fournaiſes, pour y faire chauffer le fer dont ils avoient beſoin, afin de le mettre en œuvre. Ils ſe ſervirent des fers des chevaux morts, parcequ'ils n'en avoient point d'autre, & ils furent auſſi obligés d'accommoder des fourneaux, pour y faire du charbon. Gonzale Pizarre obligeoit tout ſon monde, ſans aucune diſtinction, à travailler ; & pour donner exemple & courage aux autres, il travailloit auſſi lui-même, & de la hache, & du marteau. Au lieu de poix & de goudron, ils ſe ſervirent d'une gomme qui diſtilloit de quelques arbres ; & au lieu d'étoupes & de filaſſe, ils employerent les vieilles mantes des Indiens, & les chemiſes uſées & pourries des Eſpagnols ; chacun contribuant de tout ſon pouvoir à avancer l'ouvrage : ſi bien qu'enfin ils en vinrent à bout, & mirent leur Brigantin en

état de voguer, & de pouvoir commodément porter tout leur bagage : ils firent de plus quelques Canots, qui ſuivoient le Brigantin.

CHAPITRE IV.

François d'Orellana s'en va avec le Brigantin. Cela cauſe de grandes peines à Gonzale Pizarre.

QUAND Gonzale Pizarre vit ſon Brigantin achevé, & en état de voguer, il ſe crut à-peu-près hors d'embarras, & en état de faire toutes les découvertes qu'il ſouhaitoit. Il continua donc ſon chemin, faiſant marcher ſes troupes par terre, à travers les lieux marécageux, & les boues qui étoient ſur les bords de la riviere. Ils trouvoient auſſi ſur leur route, des bois, ou des broſſailles fort épaiſſes, & des lieux pleins de cannes ou de roſeaux, qui leur donnoient beaucoup de peine à couper avec leurs coutelas, leurs ſabres & leurs haches, ce qu'il falloit pourtant néceſſairement faire, pour s'ouvrir le chemin, & ſe faire paſſage. Quand il leur étoit trop difficile de ſuivre leur route du côté de

la riviere où ils ſe trouvoient, ils paſſoient de l'autre côté, par le moyen de leur Brigantin : ils régloient leur marche de maniere que ceux qui étoient ſur la riviere, & ceux qui alloient par terre, s'arrêtoient toujours dans les mêmes lieux, pour y prendre quelque repos par le ſommeil, & ainſi demeurer toujours joints & unis, pour être en état de ſe ſecourir mutuellement. Quand Gonzale Pizarre vit qu'ils avoient déja fait plus de deux cens lieues, ſuivant le cours de la riviere en deſcendant, & qu'ils ne trouvoient rien à manger, que quelques fruits ſauvages, & quelques racines, il donna ordre à un de ſes Capitaines nommé François d'Orellana, avec cinquante hommes, de prendre les devants ſur la riviere, pour leur chercher des vivres, avec ordre que s'il en trouvoit, il en chargeât le Brigantin, laiſſant le bagage qui y étoit, dans un endroit où ils avoient appris que ſe joignoient deux grandes rivieres à quatre-vingt lieues de-là, & de lui laiſſer auſſi deux canots dans une riviere traverſante qu'il leur faudroit paſſer, afin qu'ils le puſſent faire. Orellana étant parti, le courant l'entraîna en peu de temps juſques au lieu marqué ou les deux rivieres ſe joi-

gnoient, mais il n'y trouva point de vivres; & considérant la peine qu'il auroit à remonter à cause de la rapidité de l'eau, & qu'il ne feroit peut-être pas en un an ce qu'il avoit fait en trois jours en descendant, il prit la résolution de s'abandonner au cours de la riviere pour aller où sa bonne fortune le conduiroit. Il auroit sans doute mieux fait, ne pouvant entierement suivre ses ordres pour remonter, de prendre un parti moyen, qui auroit été d'attendre en ce lieu là. Il ne le voulut pas faire : mais il passa outre, sans même laisser les canots, par un emportement séditieux & une rebellion presque ouverte & déclarée : irrité particulierement de ce que plusieurs de ceux qui l'accompagnoient, lui demandoient avec instance de n'outrepasser point les ordres de son Général : sur tout Frere Gaspard de Carvajal, de l'Ordre des Prédicateurs, insistoit là-dessus plus qu'aucun autre, ce qui fit qu'Orellana le maltraita fort, & de paroles & de fait. Il continua donc sa route, mettant quelquefois pied à terre, & combattant contre les Indiens qui s'y opposoient, parceque souvent eux-mêmes l'alloient attaquer sur la riviere avec leurs canots, & qu'il n'étoit pas facile

aux Eſpagnols de ſe bien défendre dans leur Brigantin, à cauſe qu'ils y étoient trop preſſés. Après cela il fit bâtir une autre Barque, dans un lieu où il trouva toutes les commodités néceſſaires pour cela parceque les Indiens rechercherent la paix, & lui fournirent des proviſions & les autres choſes dont il avoit beſoin. Dans une Province plus avancée, il combattit contre les Indiens & les vainquit. Puis il apprit d'eux, qu'à quelques journées plus avant, il y avoit un pays qui n'étoit habité que par des femmes, qui ſavoient combattre, & faire la guerre, & ſe défendoient fort bien contre leurs voiſins. Avec ces connoiſſances, ſans trouver dans tout le pays, ni or, ni argent, ni aucune marque qu'il y en eût, il ſuivit toujours le cours de la riviere, juſqu'à ce qu'il arrivât à ſon embouchure dans la mer du Nord, à trois cens vingt-cinq lieues de l'Iſle de Cubagua. Cette riviere s'appelle Marangnon, ou Marannon, parceque le premier qui la découvrit par mer fut un Capitaine qui portoit ce nom : elle prend ſa ſource au Pérou, dans la pente des montagnes de Quito. Son cours, à le meſurer en droite ligne, eſt de ſept cens lieues : mais à en ſuivre tous les détours

depuis ſa ſource juſqu'à la mer, il y a plus de dix-huit cens lieues : elle en a quinze de largeur à ſon embouchure, & en pluſieurs endroits de ſon cours elle en a juſques à trois ou quatre. Après cela Orellana s'en alla en Eſpagne, où il donna connoiſſance à Sa Majeſté de cette découverte, publiant qu'elle avoit été faite à ſes frais, & par ſes ſoins : il diſoit encore qu'il y avoit de ce côté-là un pays fort riche, où habitoient des femmes, ce qui fait qu'on l'appelle communément le pays des Amazones. Il ſupplia donc Sa Majeſté, de lui accorder le Gouvernement de ce pays, & le pouvoir d'en faire la conquête, ce qui lui étant accordé, il aſſembla plus de cinq cens hommes preſque tous nobles, gens choiſis, & bienfaits ; il s'embarqua avec eux à Seville, mais leur navigatiou n'ayant pas été heureuſe, & ayant beaucoup ſouffert par la diſette des vivres, la plûpart de ſes gens ſe débanderent dès les Canaries, & peu après il ſe trouva preſque abandonné de tout ſon monde. Il mourut dans ce voyage, & tous ſes gens ſe diſperſerent dans les Iſles, allant les uns d'un côté, les autres d'un autre, ſans qu'aucun ſuivît leur premier deſſein. Cependant Gonzale Pizarre ſe plaignoit

fort d'Orellana, tant de ce qu'il l'avoit mis dans un grand embarras & dans un grand péril par la disette des vivres, & la difficulté de passer les rivieres, que parcequ'il lui avoit emmené son Brigantin où il y avoit beaucoup d'or & d'argent, & des émeraudes, dont il s'étoit servi, tant pour aller faire sa demande, que pour faire ensuite ses préparatifs.

CHAPITRE. V.

Gonzale Pizarre retourne à Quito avec beaucoup de peine.

GONZALE Pizarre étant arrivé avec ses gens, au lieu où il avoit donné ordre à Orellana de lui laisser les canots pour passer quelques rivieres qui se jettoient dans la grande, & ne les trouvant point, il fut fort embarrassé, & contraint de faire avec beaucoup de peine d'autres canots, afin de passer son monde. Après cela, quand ils furent arrivés au lieu où se joignoient les deux grandes rivieres, & où Orellana le devoit attendre, il ne l'y trouva point non plus : mais voici ce qu'il apprit par un Espagnol qu'Orellana avoit laissé là,

parceque cet homme s'oppoſoit à la continuation du voyage, & qu'il vouloit que ſuivant les ordres on attendît en ce lieu leur Général. C'eſt qu'Orellana vouloit faire des découvertes en ſon propre nom, & de ſa propre autorité, non plus comme Lieutenant de Gonzale Pizarre; & pour cela il avoit renoncé à ſa Charge, & s'en étoit démis: puis il s'étoit tout de nouveau fait élire pour Capitaine, par ceux qui l'accompagnoient. Gonzale Pizarre & ſes gens ſe voyant donc privés de leur Brigantin, & par là de toute commodité, & de tout moyen de ſe pourvoir de vivres, ſur tout n'ayant preſque plus ni miroirs, ni ſonnettes, ni autres ſemblables bagatelles, pour en recouvrer des Indiens par échange, ils furent ſi accablés de triſteſſe, & ſi découragés, qu'ils prirent la réſolution de retourner à Quito, dont ils étoient éloignés de plus de quatre cens lieues. Le chemin étoit ſi difficile, ſi rempli de bois & de broſſailles, & ſi déſert en pluſieurs endroits, qu'ils n'avoient que très peu d'eſpérance de s'y pouvoir jamais rendre, & ne doutoient preſque pas qu'il ne leur fallut mourir de faim dans les montagnes qu'ils avoient à paſſer. Il y en eut auſſi plus de qua-

rante qui y moururent en effet, sans qu'on pût les secourir : en demandant à manger, ils s'appuyoient contre quelque arbres & y tomboient morts par une défaillance, qui leur étoit causée par la faim, & le manquement de nourriture. Après donc s'être recommandés à la grace de Dieu, ils se mirent en chemin pour retourner ; & parceque celui qu'ils avoient suivi en allant, étoit plein de mauvais pas, & qu'on n'y trouvoit point de vivres, ils en prirent un autre au hazard, qui se trouva n'être pas meilleur que le premier. Ils furent donc obligés de tuer les chevaux qui leur restoient, pour se nourrir de leur chair ; ils mangerent aussi quelques levriers, & autres sortes de chiens qu'ils menoient avec eux : ils se servirent encore de certaines petites cordes ou filets à-peu-près semblables à ceux qui viennent aux branches de la vigne, qui avoient le goût d'ail. Un chat sauvage se vendoit jusqu'à vingt francs & plus, une poule de même, & un de ces Alcatraz ou grosses poules de mer, dont nous avons parlé ci-devant, & dont la chair est si mauvaise, & si malfaisante, se vendoit un écu ou plus. Gonzale Pizarre continua donc son chemin pour se rendre à Quito, où quelque

temps avant qu'il arrivât, on avoit eu nouvelle de ſon retour : ſi bien que les Habitans de Quito avoient fait aſſez bonne proviſion de pourceaux & de brebis, pour aller au-devant de lui, & fournir de la nourriture à lui & à ceux qui l'accompagnoient. Ils menoient auſſi avec eux quelques chevaux, & portoient quelques habits pour Gonzale Pizarre, & pour ſes Capitaines. Ce ſecours s'avança au-devant d'eux, plus de cinquante lieues, & on peut aiſement juger avec combien de joie il fut reçu, particulierement les vivres. Ils étoient tous fort nuds, auſſi-bien le Général & les Officiers, que les moindres Soldats : parceque les pluies continuelles qu'ils avoient ſouffert, & les autres difficultés de leur voyage, avoient entierement pourri & déchiré tous leurs habits : ils n'avoient donc que quelques morceaux de peaux de bête devant & derriere, quelques bas & quelques bonnets de même, & quelques vieux hauts-de-chauſſes pourris. Leurs épées étoient ſans fourreaux, & toutes rongées par la rouille. Ils étoient tous à pied pleins d'égratignures, & de déchirures aux bras & aux jambes, par les ronces, les épines, & les broſſailles qu'il leur avoit fallu traverſer; enfin, ſi

changés, si pâles & si défaits, qu'à peine étoient-ils connoissables. Ils disoient, qu'une des choses dont ils avoient autant senti la disette, étoit le sel, n'en ayant pû trouver le moins du monde pendant plus de deux cens lieues de chemin. Quand ils se virent arrivés dans le Pays de Quito, & qu'ils eurent reçû le secours, les vivres, & les rafraîchissemens qu'on leur apportoit, ils baiserent la terre en signe de reconnoissance, rendant graces à Dieu de les avoir tirés de tant de dangers, & mis en état de trouver quelque soulagement à tant de peines & de fatigues qu'ils avoient endurées. Ils se jettoient sur les vivres avec tant d'empressement, & mangeoient avec une si grande avidité, qu'il fut absolument nécessaire de les regler, & ne leur donner à manger que peu-à-peu, jusques à ce que leur estomac fût par là racoutumé à la digestion des viandes. Gonzale Pizarre & ses Capitaines voyant qu'il n'y avoit d'habits & de chevaux que pour eux seuls, ne voulurent se servir ni des uns, ni des autres, pour garder une parfaite égalité, & supporter la fatigue entiere, & jusqu'au bout, comme les moindres Soldats, afin de les consoler un peu, & gagner leur affection par-là. Ils

entrerent dans la Ville de Quito le matin, & d'abord ils allerent droit à L'Eglise pour ouir la Messe, & rendre graces à Dieu de les avoir délivrés de tant de maux. Après cela chacun se remit, & s'accommoda de son mieux selon son pouvoir & ses commodités. Ce pays où vient la Canelle, est sous la Ligne Equinoxiale, dans une situation & à une hauteur pareille à celles des Isles Moluques, d'où on tire la Canelle dont on se sert ordinairement en Espagne, & dans les autres pays de l'Europe.

CHAPITRE VI.

Les amis & partisans de Dom Diegue d'Almagro, qu'on appelloit ordinairement ceux de Chili, complotent la mort du Marquis.

LORSQUE Fernand Pizarre fit mourir à Cusco le Président Dom Diegue d'Almagro, on envoya à la Ville de Los Reyes un fils qu'il avoit eû d'une Indienne, & qu'on nommoit du même nom que lui Dom Diegue d'Almagro. Ce jeune homme étoit bien fait, adroit, & de beaucoup de cœur; il avoit sur

tout une adresse particuliere à monter à cheval, & y faire plusieurs tours avec beaucoup de graces & de dextérité : il savoit aussi parfaitement bien lire & écrire, ce qu'on peut dire qu'il faisoit mieux que sa profession ne sembloit le demander. Jean d'Herrada dont on a parlé ci-devant, avoit le soin & la charge de ce jeune homme, en qualité de son Gouverneur à qui son pere Dom Diegue l'avoit fort recommandé. Ils demeuroient donc dans la même maison à Los Reyes, & cette maison étoit le rendez-vous de quelques amis, & partisans d'Almagro, qui étoient errans & vagabonds dans le pays, parceque peu de gens les vouloient recevoir chez eux, ni avoir guere de commerce avec eux. Jean d'Herrada voyant que Fernand Pizarre étoit allé en Espagne & Gonzale Pizarre à la découverte du Pays de la Canelle, & que Dom Diegue d'Almagro & lui, qui jusques-là avoient été tenus comme prisonniers, venoient d'être mis en pleine liberté par le Marquis, il crut que le temps étoit propre pour travailler à l'exécution d'un dessein qu'ils avoient formé. Ils commencerent donc à faire provision d'armes, & à préparer tout ce qu'il leur paroissoit nécessaire pour y réussir,

réussir, & venger comme ils l'avoient projetté, la mort d'Almagro pere du jeune Dom Diegue. Ils étoient encore animés à la vengeance, par la considération de la mort de plusieurs de leurs amis & de leurs partisans, dont ils conservoient cherement la mémoire dans le cœur, avec une douleur accompagnée d'un grand ressentiment. Le Marquis avoit souvent fait son possible pour gagner leur amitié par la douceur, & les bons traitemens qu'il leur faisoit : mais il n'avoit jamais pû y réussir d'une maniere dont il fût content. Cela l'obligea d'ôter au jeune Dom Diegue quelques Indiens qu'il avoit, afin que par ce moyen il ne fût pas en état d'entretenir les gens qui se voudroient joindre à lui. Toutes ces précautions furent inutiles : car les partisans d'Almagro étoient si bien unis entr'eux, que tous leurs biens étoient en quelque sorte communs, & qu'ils se secouroient très-bien les uns les autres : de maniere que tout ce qu'ils pouvoient gagner, soit au jeu, soit par quelque autre moyen ils le mettoient entre les mains de Jean d'Herrada, pour fournir à leur dépense commune. Leur nombre grossissoit donc tous les jours, aussi bien que leur amas d'armes, & de

tout ce qu'ils jugeoient néceſſaire pour l'exécution de leur entrepriſe. Pluſieurs perſonnes en avertirent le Marquis, mais il étoit là-deſſus ſi peu défiant, & vivoit avec tant de ſécurité, parcequ'étant plein d'honneur, de bonne foi & de conſcience, il jugeoit des autres par lui-même, qu'il répondit à tout cela, qu'il falloit laiſſer en repos ces pauvres malheureux, qui étoient aſſez punis par la honte de leur defaite, par la haine publique, & par la miſere qui les tallonnoit. Dom Diegue & ſes gens, de plus en plus raſſurés par cette indulgence & cette patience du Marquis, en devenoient tous les jours plus hardis, juſques-là que ſouvent les principaux de ce parti paſſoient devant lui, ſans le ſaluer, ni lui faire aucune honnêteté. Ils eurent même une nuit l'impudence d'attacher au gibet trois cordes, dont l'une alloit delà à la maiſon du Marquis, l'autre à celle de ſon Lieutenant, & la troiſieme à celle de ſon Secretaire. Le Marquis avoit encore aſſez de bonté pour excuſer cela, comme un effet de leur miſere, & du chagrin qu'ils avoient de leur triſte état. Eux de leur côté ne manquoient pas de profiter de ſa bonté & de ſon indulgence, pour avancer leurs pernicieux deſ-

ſeins : ils s'aſſembloient preſque ouvertement, & quelques-uns de ce parti qui étoient errans & vagabonds dans le pays, venoient de deux cens lieues pour cela. Ils arrêterent donc de tuer le Marquis, & de ſe ſoulever pour ſe rendre maîtres du pays : mais ils vouloient avant de rien exécuter, attendre des nouvelles de ce qu'on jugeroit en Eſpagne contre Fernand Pizarre qui y étoit priſonnier, & pourſuivi en Juſtice pour la mort de Dom Diegue d'Almagro : car le Capitaine Diegue d'Alvarado y étoit allé exprès pour l'accuſer, & c'étoit à ſa requête & par ſes pourſuites qu'il avoit été mis en priſon. Quand après cela les Conjurés ſurent que Sa Majeſté avoit envoyé au Pérou le Licencié Vaca de Caſtro, pour s'informer exactement, & prendre connoiſſance de tous le mouvemens paſſés, ſans traiter le fait particulier de la mort d'Almagro avec toute la rigueur & la ſévérité qu'ils auroient bien voulu, ils conclurent qu'il falloit exécuter ce qu'ils avoient entrepris. Ils auroient pourtant fort ſouhaité de ſavoir plus particulierement les intentions de Vaca de Caſtro, parceque la réſolution d'aſſaſſiner le Marquis n'étoit pas du ſentiment univerſel de tous ceux du

parti : il y avoit plusieurs Gentilshommes, qui, bien qu'ils eussent été fort sensibles à la mort du Président Almagro, ne se proposoient pourtant pas de la venger, que par des voyes juridiques, & d'une maniere conforme à la volonté & au service de Sa Majesté. Les Principaux s'assemblerent donc dans la ville de Los Reyes, qui furent, Jean de Sayavedra, Dom Alfonse de Montemayor, le Maître des Comptes Jean de Gusman, le Trésorier Manuel d'Espinar, l'Agent Diegue Nugnez de Mercado, Dom Christoval Ponce de Leon, Jean d'Herrada, Pero Lopez d'Ayala, & quelques autres. Dans cette assemblée ils élurent Dom Alfonse de Montemayor, pour aller de la part de tous, saluer Vaca de Castro, & ils firent ce choix à cause du rang, du mérite, & de la capacité de ce Gentilhomme. Aussi tôt qu'il eut reçû ses Lettres de créance, & ses dépêches, il partit pour aller chercher Vaca de Castro; ce fut au commencement du mois d'Avril de l'an mil cinq cent quarante & un. Après qu'il l'eût trouvé, & lui eût fait son Ambassade, & avant qu'il fut de retour vers ceux qui l'avoient envoyé, arriva la mort du Marquis : ce qui fit que Dom Alfonse & quelques autres qui ne

s'étoient point trouvés à cette mort, demeurerent auprès de Vaca de Castro, le suivirent & l'accompagnerent toujours, jusques à ce qu'il vainquit Dom Diegue d'Almagro le jeune, dans la bataille qui se donna en la Vallée de Chupas. Dom Alfonse & quelques autres, bien qu'ils eussent été fort attachés au parti du Président, & fort affectionnés à sa personne, & le fussent encore à sa mémoire, néanmoins ils suivirent dans cette bataille, l'Etendart Royal, & préfererent le service & les intérêts de Sa Majesté, au nom de qui Vaca de Castro agissoit, à tous leurs ressentimens particuliers.

CHAPITRE VII.

Le Marquis est averti de la Conspiration formée contre sa vie.

LE bruit étoit si public dans la Ville de Los Reyes de la Conspiration faite pour assassiner le Marquis, que plusieurs personnes l'en avertirent. Il répondoit, que les têtes des autres garderoient la sienne, & disoit à ceux qui lui conseilloient de se faire accompagner

par des Gardes, qu'il ne vouloit pas qu'on eût quelque prétexte de le soupçonner, ou de l'accuser qu'il prenoit des précautions contre le Juge que Sa Majesté envoyoit au Pérou. Un jour Jean d'Herrada se plaignit au Marquis, que le bruit couroit qu'il les vouloit tous faire périr : le Marquis lui protesta qu'il n'avoit jamais eu cette intention ; & comme l'autre insistoit, lui disant, que ce qui sembloit leur devoir donner de grands soupçons & les confirmer dans la pensée qu'il avoit formé le dessein de les perdre, étoit de lui voir faire, comme il faisoit, un grand amas de lances & d'autres armes ; le Marquis tâcha de le rassurer avec des termes pleins de douceur & d'honnêteté, en lui protestant qu'il n'avoit nullement acheté ces armes pour les employer contr'eux. Il accompagna ces assurances d'un présent : car il cueillit lui-même quelques Oranges, qu'il donna à Jean d'Herrada, & qui pour être des premieres, étoient fort estimées ; puis il lui dit à l'oreille, que s'il avoit besoin de quelque chose, il pouvoit librement lui découvrir ses nécessités, & qu'il y pourvoiroit. Jean d'Herrada lui baisa humblement les mains, & le remercia : puis il prit congé

de lui, ravi de le voir si plein de confiance & sans qu'il parût avoir le moindre soupçon de leur complot. Après cela il se retira chez lui, où les principaux Conjurés se trouverent, & ils concerterent ensemble de tuer le Marquis le Dimanche suivant, puisqu'ils ne l'avoint pû faire le jour de la Saint Jean, ainsi qu'ils l'avoient auparavant résolu. Le Samedi immédiatement précédent, un des Conspirateurs découvrit la chose en confession au Curé de la grande Eglise; ce Curé alla le soir même le dire à Antoine Picado Secretaire du Marquis, le priant de le faire parler à lui. Ce Secretaire mena le Curé en la maison de François Martin frere du Marquis, qui y soupoit ce soir-là avec ses enfans. Quand on lui dit de quoi il s'agissoit, il se leva de table, & le Curé lui conta tout ce qu'il avoit appris de la conspiration; le Marquis en fut un peu troublé d'abord, mais un moment après il se remit, & dit à son Secretaire, qu'il ne pouvoir croire la chose, parcequ'il n'y avoit que fort peu de jours que Jean d'Herrada étoit venu le trouver, & lui avoit parlé avec beaucoup d'humilité, & qu'ainsi il falloit apparemment que l'homme qui avoit donné cet avis, eût

quelque chose à lui demander, & qu'il eût inventé cela pour s'en faire un mérite auprès de lui. Néanmoins il envoya appeller le Docteur Jean Velasqués son Lieutenant, qui ne put venir, parcequ'il étoit indisposé, ce qui obligea le Marquis à l'aller trouver chez lui dès le même soir, accompagné seulement de son Secretaire, & de deux ou trois autres personnes, avec un flambeau qu'on portoit devant eux. Il trouva son Lieutenant au lit, à qui il conta ce qui se passoit : celui-ci ne pouvant croire la chose, rassura de plus en plus le Marquis, en lui disant, qu'il ne devoit rien craindre, & que tandis que lui qui parloit, tiendroit entre les mains ce Bâton, en montrant son Bâton de commandement, personne n'oseroit branler, ni se revolter dans le pays. On peut dire qu'il tint en quelque sorte sa parole, parceque depuis, quand on vint pour tuer le Marquis, ce Lieutenant s'enfuyant, & se jettant par une fenêtre pour se sauver, prit son Bâton de commandement dans sa bouche, pour se servir plus commodément de ses mains.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

La mort du Marquis Dom François Pizarre.

NONOBSTANT toutes ces assurances, le Marquis ne pouvoit s'empêcher d'être fort inquiet, si bien que le lendemain, Dimanche, il ne voulut pas sortir pour aller ouir la Messe à l'Eglise : mais afin d'être plus en sûreté, il la fit dire dans sa maison. Le Docteur Jean Velasquez, & le Capitaine François de Chaves, qui étoient alors les principaux du pays, après le Marquis, l'allerent voir, avec plusieurs autres, en sortant de l'Eglise. Après leur visite faite, la plupart se retirerent chez eux : mais le Docteur & François de Chaves demeurerent à dîner avec lui. A peine étoient-ils hors de table, entre midi & une heure, toute la Ville étant tranquille, & les gens du Marquis étant allés dîner, que Jean d'Herrada, & dix ou douze autres qui l'accompagnoient, sortirent de sa maison, qui étoit éloignée de celle du Marquis de plus de trois cens pas, y ayant entre deux la plus grande partie d'une

rue & toute la place. En sortant de la maison, ils tirerent leurs épées; & les tenant ainsi nues à la main, ils s'avancerent, en criant à haute voix : *Meure le Tyran, meure le Traître qui a fait tuer le Juge que Sa Majesté avoit envoyé.* La raison qui les obligea d'en user de cette maniere, fut afin de faire croire à tout le monde que leur parti étoit fort considérable, puisqu'ils agissoient si ouvertement, & marchoient à si grand bruit, & qu'ainsi personne n'osât branler, ni se déclarer contr'eux dans la Ville. De plus, ils jugeoient bien qu'on ne pouvoit, quelque diligence qu'on fît, arriver à tems, pour empêcher l'exécution de leur entreprise, & qu'ils en seroient venus à bout, ou seroient morts en la tentant, avant que ceux qui voudroient venir au secours, pussent être arrivés. Ils se rendirent donc à la maison du Marquis, & un de la troupe demeura à la porte, avec son épée nue & sanglante à la main, criant à haute voix : *le Tyran est mort, le Tyran est mort.* Cela produisit l'effet qu'ils desiroient : car quelques habitans qui couroient au secours, entendant ce que cet homme disoit avec tant d'assurance, ne douterent pas que la chose ne fût véritable, & se retirerent dans leurs

maiſons. Cependant Jean d'Herrada s'avançoit promptement par les dégrés avec ſes gens, ce que le Marquis ayant appris par quelques Indiens qui étoient à ſa porte, il commanda à François de Chaves de fermer la porte du Sallon & celle de la Salle, tandis qu'il alloit s'armer. Chaves fut ſi troublé & ſi éperdu, que ſans fermer ni l'une, ni l'autre, il s'avança dans l'eſcalier, demandant que vouloit dire tout ce grand bruit. Là-deſſus un des Conjurés lui donna un coup d'épée : ſe ſentant bleſſé, il tira la ſienne, en diſant : Quoi, on en veut auſſi aux amis? & en même tems il fut percé de pluſieurs coups, & tomba mort. Les Conjurés coururent alors impétueuſement juſqu'à la Salle, & dix ou douze Eſpagnols qui y étoient s'enfuirent avec précipitation, ſautant dans la cour par les fenêtres : le Docteur Jean Velaſquez fut du nombre, tenant, comme on l'a dit, ſon bâton de commandement dans la bouche, afin de pouvoir ſe ſervir de ſes mains pour deſcendre par la fenêtre avec moins de péril. Le Marquis étoit dans ſa chambre occupé à prendre ſes armes, avec ſon frere François Martin, deux autres Gentilshommes, & deux grands pages, l'un nommé Jean de Vargas, fils de

Gomez de Tordoya, & l'autre Eſcandon : voyant alors que ſes ennemis étoient ſi près, il n'acheva pas d'attacher les courroies de ſa cuiraſſe : mais avec ſon épée & ſon bouclier, il s'avança promptement vers la porte, où lui & ceux qui l'accompagnoient ſe défendirent vaillamment, & avec beaucoup de courage pendant un aſſez long tems, ſans que ceux qui l'attaquoient puſſent forcer le paſſage : le Marquis crioit à haute voix : Courage, mon frere, il faut faire périr ces traîtres. Enfin ceux du Chili firent tant qu'ils tuerent François Martin ; mais auſſi-tôt un des Pages prit ſa place. Leurs ennemis voyant donc qu'ils ſe défendoient avec tant de réſolution & d'opiniâtreté, qu'il pourroit leur venir du ſecours, & qu'eux-mêmes ſe trouveroient peut-être enfermés & attaqués par devant & par derriere, réſolurent de haſarder tout. Ils firent donc avancer un des leurs qui étoit le mieux armé, & qui ſe jetta dans la porte, ſi bien que tandis que le Marquis étoit occupé à ſe défaire de celui-là, les autres eurent le moyen d'entrer, & tous ſe mirent à le charger avec tant de furie, qu'il ne pouvoit pas parer tous les coups, étant même ſi las, qu'à peine pouvoit-il mouvoir ſon épée. Ainſi ils en vinrent

à bout, & acheverent de le tuer d'une estocade dans la gorge : en tombant, il demanda à haute voix confession ; & ne pouvant plus parler, il fit à terre une figure de croix qu'il baisa, & ainsi il rendit son ame à Dieu. Les deux Pages du Marquis moururent aussi avec lui ; & du côté de ceux du Chili, il y en eut quatre de tués, & les autres furent blessés. Quand la nouvelle de cette mort fut sue dans la Ville, plus de deux cens hommes qui étoient en attente de l'évenement, se déclarerent hautement en faveur de Dom Diegue, n'ayant osé le faire plutôt, dans l'incertitude de ce qui arriveroit ; mais alors ils coururent hardiment de tous côtés, arrêtant & désarmant ceux qui paroissoient favorables au parti du Marquis. Les meurtriers sortant de sa maison avec leurs épées sanglantes, Jean d'Herrada fit incontinent monter Dom Diegue à cheval, & se promener ainsi par la Ville, en disant, qu'il n'y avoit dans tout le Perou ni d'autre Gouverneur, ni d'autre Roi qui fût au-dessus de lui. On pilla la maison du Marquis, celle de son frere, & celle d'Antoine Picado : après quoi on fit assembler le Conseil de la Ville, & on l'obligea de reconnoître pour Gouver-

neur Dom Diegue, ſous prétexte des conventions faites avec Sa Majeſté au tems de la découverte du pays, par leſquelles, diſoient-ils, Dom Diegue d'Almagro devoit être Gouverneur de la nouvelle Tolede, & après lui ſon fils, ou quelqu'autre qu'il lui plairoit de nommer. Ces meurtriers tuerent auſſi quelques gens qu'ils ſavoient être des créatures & des ſerviteurs du Marquis. C'étoit un objet fort digne de compaſſion de voir la déſolation, les pleurs & les ſanglots des femmes, & des familles de ceux qu'on avoit maſſacrés, & dont on avoit pillé les maiſons. Quelques miſérables porterent ou traînerent comme ils purent le corps du Marquis à l'Egliſe, & perſonne n'oſoit l'enterrer, juſqu'à ce que Jean Barbaran habitant de Truxillo, qui avoit été autrefois à ſon ſervice, aidé par ſa femme, les enſevelit lui & ſon frere, le mieux qu'il pût, en ayant premierement obtenu la permiſſion de Dom Diegue. Cet homme & cette femme ſe preſſoient ſi fort en rendant au Marquis ces derniers devoirs, qu'à peine eurent-ils le loiſir de lui mettre le Manteau de l'Ordre de Saint Jacques, & de lui attacher les éperons, ſelon la maniere d'enterrer les

Chevaliers de cet Ordre ; & cela parce-qu'on les avoit avertis que ceux du Chili venoient à grande hâte pour couper la tête du Marquis, & l'attacher au gibet. Jean de Barbaran l'enterra donc, faiſant ſeul toutes les cérémonies, & tous les honneurs des funerailles, & fourniſſant de ſes propres deniers tous les frais, & toute la dépenſe néceſſaire pour cela. Après l'avoir mis dans le tombeau, ils penſerent à mettre en ſureté ſes enfans qui étoient errans, & ſe cachans où ils pouvoient dans la Ville, dont ceux du Chili étoient les maîtres. On voit dans cet accident un bel exemple de la variété & de l'incertitude des choſes du monde, & de l'inconſtance de la fortune, comme on parle. Dans très peu de tems un ſimple Gentilhomme, qui n'avoit aucune Charge conſiderable, avoit découvert une très grande étendue de pays & de puiſſans Royaumes, dont il s'étoit rendu maître, & en avoit été fait Gouverneur avec une très grande autorité : il avoit poſſédé des richeſſes prodigieuſes, il avoit diſtribué à pluſieurs perſonnes des biens & des revenus ſi conſiderables, qu'on ne trouveroit peut-être pas dans toute l'Hiſtoire, qu'aucun des plus riches & des plus

puiſſans Princes du monde en ait autant diſtribué en ſi peu de teins. Puis dans un moment tout cela change : il meurt ſans avoir le tems de ſe confeſſer , ni de ſe préparer à la mort , ni de mettre aucun ordre à ſes affaires ou à ſa ſucceſſion : il eſt maſſacré en plein jour par une douzaine de gens au milieu d'une Ville , dont tous les habitans étoient ſes créatures , ſes ſerviteurs , ſes parens , ſes amis , ou ſes ſoldats : il leur avoit donné à tous de quoi vivre commodément , & même largement , cependant perſonne ne vient à ſon ſecours dans ſon plus preſſant beſoin : ſes domeſtiques , & ceux qui étoient dans ſa maiſon , fuient & l'abandonnent. Après cela il eſt enterré pauvrement : toute ſa grandeur & toutes ſes richeſſes s'évanouiſſent , & on n'en trouve pas pour payer des bougies pour ſon enterrement . Enfin , ce qui paroît ſurprenant , & qui doit faire admirer les voyes ſecretes de la Providence divine , c'eſt qu'après tant d'avertiſſemens qu'on lui avoit donnés , & tant de legitimes ſujets de ſoupçon , il n'ait point pris les précautions qu'il pouvoit aiſément prendre , & qui auroient mis ſa vie en ſureté contre les attentats de ſes ennemis. Cette mort arriva le vingt-

ſixieme jour de Juin de l'an mil cinq cent quarante-un.

CHAPITRE IX.

Les mœurs, les manieres & les qualités du Marquis Dom François Pizarre, & du Préſident Dom Diegue d'Almagro.

PUISQUE cette Hiſtoire, & la découverte du Pérou, dont elle traite, tirent leur origine des deux Capitaines dont nous avons parlé jusqu'à préſent, & ſont dûes à leurs ſoins; il me ſemble qu'il eſt à propos de faire leur portrait, & de dire quelque choſe de leurs manieres & de leurs qualités, en les comparant l'un avec l'autre, comme fait Plutarque quand il écrit les actions & les faits héroïques de ceux qui ont quelque reſſemblance entr'eux. Ces deux Capitaines dont je veux parler, ſont le Marquis Dom François Pizarre, & le Préſident ou grand Sénéchal Dom Diegue d'Almagro. Nous avons déja dit dès le commencement ce qu'on a pu apprendre de leur origine & de leur naiſſance: maintenant il faut dire à leur honneur

qu'ils avoient l'un & l'autre beaucoup de cœur & de fermeté, qu'ils ſupportoient le travail & la peine avec une grande patience; ils étoient d'une conſtitution forte & robuſte; ils aimoient à faire plaiſir à tout le monde, bien qu'il leur en coutât. Ils furent aſſez ſemblables dans leurs inclinations, & leurs manieres de vivre; car ils ne ſe marierent ni l'un ni l'autre, quoique celui des deux qui mourut le plus jeune fût âgé de ſoixante-cinq ans. Tous deux aimoient la profeſſion des armes & la guerre: mais lorſque les occaſions ne s'en préſentoient pas, le Préſident ſe donnoit volontiers & de bonne grace aux ſoins du ménage & des affaires domeſtiques. Tous deux entreprirent la découverte & la conquête du Pérou, étant déja avancés en âge: ils travaillerent & fatiguerent beaucoup dans cette entrepriſe, comme on l'a remarqué ci-devant; mais le Marquis ſur-tout y courut de grands riſques, & fut fort ſouvent expoſé à de grands périls, plus que le Préſident qui demeura long-tems à Panama, occupé à pourvoir à toutes les choſes néceſſaires pour bien réuſſir dans leur deſſein, tandis que ſon Compagnon travailloit actuellement à la découverte & à la conquête de la

plus grande partie du pays. Tous deux avoient l'ame grande, toujours remplie de vaſtes deſſeins & de grandes entrepriſes, & cependant ils étoient toujours fort doux, fort humains, & fort acceſſibles à leurs gens. Ils furent l'un & l'autre également libéraux en effet, bien que le Préſident le fût le plus en apparènce, parcequ'il aimoit à faire paroître ſes libéralités, & étoit bien aiſe qu'on les publiât. Le Marquis au contraire, prenoit ſoin de cacher les ſiennes, & témoignoit n'être pas bien aiſe qu'on le ſût, & qu'on en fît bruit, comme ayant plutôt deſſein de ſatisfaire aux beſoins, & à la néceſſité de ceux à qui il donnoit, que de ſe faire honneur de ſes préſens. En voici un exemple aſſez remarquable. Il apprit qu'un Cavalier avoit perdu un cheval qui lui étoit mort: il deſcendit de ſa maiſon au Jeu de Paume, où il croyoit trouver ce Cavalier, ayant pris ſur ſoi un lingot d'or qui peſoit dix * marcs,

* Dix marcs. L Edition in-folio qu'on a ſuivie ici, comme plus vrai-ſemblable, dit cinq cens peſos, qui font dix marcs, comme on l'a mis: mais l'Edition d'Anvers in-8. met dix livres, ce qui feroit une ſomme fort conſidérable, & feroit un grand poids pour le tenir caché en jouant à la paume, comme il eſt dit dans la ſuite.

pour le lui donner de sa propre main. N'ayant point trouvé celui qu'il cherchoit, il s'engagea à jouer une partie de Paume sans se dépouiller, parcequ'il ne vouloit pas faire paroître son lingot qu'il tenoit caché sous son juste-au-corps. Il demeura ainsi pendant plus de trois heures, jusqu'à ce qu'enfin voyant paroître celui à qui il vouloit faire ce présent, il le tira à part & le lui donna, en lui disant, qu'il aimeroit mieux lui en donner trois fois autant, que de souffrir ce que ce poids lui avoit fait endurer en l'attendant. On pourroit rapporter plusieurs semblables exemples des liberalités secrettes du Marquis, qui faisoit presque tous ses présens de sa propre main, afin qu'ils fussent moins connus, & fissent moins d'éclat. Cela faisoit que le Président passoit communément pour être plus libéral, parceque ses présens paroissoient beaucoup plus : néanmoins je crois qu'on peut justement les égaler sur cet article ; d'autant plus, comme le Marquis le disoit lui-même, que leur société & la communauté de tous leurs biens dans laquelle ils s'étoient mis, faisoit qu'aucun d'eux ne pouvoit rien donner où son compagnon n'eût son droit & sa moitié :

ainſi celui qui conſentoit au preſent qui lui étoit connu, ne marquoit pas moins ſa libéralité que celui qui donnoit lui-même. Il ne faut pas d'autre preuve pour montrer qu'ils méritent l'un & l'autre la louange d'avoir été fort liberaux, que celle-ci. C'eſt qu'ayant pendant leur vie été fort riches, tant en argent qu'en fonds & grands revenus, & s'étant trouvés en état de faire des préſens fort conſiderables, & de conſerver encore de grands tréſors pour eux-mêmes, plus qu'aucun Prince ſans Couronne qui ait paru depuis long-tems, ils ſont neanmoins morts ſi pauvres, qu'on ne ſauroit montrer, ni tréſors, ni grandes terres qu'ils aient laiſſés après eux, puiſqu'à peine trouva-t'on dans leurs biens de quoi faire les frais de leurs funerailles, comme on l'écrit de Caton & de Sylla, & de quelques autres Capitaines Romains qui furent enterrés aux dépens du public. Tous deux aimoient beaucoup à faire du bien à leurs ſerviteurs & à leurs créatures, à les élever, les enrichir & les délivrer du péril quand ils le pouvoient. On peut dire que le Marquis alloit dans l'excès ſur ce dernier article : en voici un exemple remarquable. Il lui

arriva un jour en paſſant la riviere de la Barraca, que la rapidité extrême de l'eau entraîna un de ſes ſerviteurs Indiens qu'on appelle Yanaconas : le Marquis ſe mit à la nage après lui, le prit par les cheveux, & le ſauva, s'expoſant ainſi lui même à un péril ſi manifeſte à cauſe de l'impetuoſité prodigieuſe du courant, qu'à peine ſe ſeroit il trouvé entre les plus vigoureux de ſon armée, quelqu'un qui eût oſé en faire autant. Quelques Capitaines lui repreſentant là-deſſus qu'il s'expoſoit trop, & qu'il devoit mieux ſe ménager, il leur répondit, qu'ils ne ſavoient pas ce que c'étoit d'aimer bien un ſerviteur. Le Marquis jouit plus long-tems & plus tranquillement de l'autorité du Gouvernement, & Dom Diegue qui n'en jouit preſque pas, fit paroître plus d'ambition, & un deſir plus ardent de commander & de gouverner. Ils n'aimoient ni l'un ni l'autre à changer de mode en matiere de vêtement, ſi bien qu'ils s'habillerent preſque toujours de la même maniere dans leur âge avancé comme dans leur jeuneſſe : ſur tout le Marquis portoit ordinairement un juſte-au-corps de drap noir fort long, & qui deſcendoit preſque juſqu'à la cheville du pied,

large par en bas, étroit & juſte par en haut pour faire paroître la taille : des ſouliers blancs, un chapeau gris, & ſon épée & ſon poignard à l'antique. Quelquefois les jours de Fête il vêtoit, par les ſollicitations & les inſtances de ſes ſerviteurs, une robe de Martre que le Marquis du Val lui avoit envoyée de la nouvelle Eſpagne : mais en ſortant de l'Egliſe il la quittoit d'ordinaire, & demeuroit en chemiſe ou en camiſole avec un mouchoir autour du cou, dont il ſe ſervoit à s'eſſuyer le viſage qu'il avoit ſouvent mouillé de ſueur, parcequ'il paſſoit le reſte du jour, en tems de paix, à jouer à la Boule ou à la Paume. Ces deux Capitaines ſupportoient avec beaucoup de patience la peine, le travail, la faim, la ſoif, & les autres incommodités, ſur tout le Marquis qui le faiſoit ſouvent paroître dans ces jeux d'exercice, dont nous venons de parler; de maniere qu'il y avoit fort peu de jeunes gens des plus vigoureux, qui puſſent tenir auſſi long-tems que lui. Il aimoit plus le jeu en general que ne faiſoit le Préſident ; ſi bien que quelquefois il paſſoit des journées entieres à jouer à la Boule, ſans ſe mettre en peine avec qui il jouât, fût-ce un matelot ou

un Meunier, & ſans permettre qu'ils amaſſaſſent ſa boule, ni qu'ils fiſſent aucune cérémonie pour marquer le reſpect qui étoit dû à ſa dignité. Peu d'affaires étoient capables de lui faire quitter le jeu, ſur-tout quand il perdoit, ſi ce n'étoit qu'on l'avertît de quelque nouveau ſoulevement des Indiens : car alors il quittoit promptement tout, prenoit ſa cuiraſſe, ſa lance & ſon bouclier, & s'avançoit ſans perdre un moment du côté qu'on lui avoit fait entendre qu'il y avoit quelques mouvemens ſéditieux, courant ainſi par la Ville, ſans attendre ſes gens, qui étoient le plus ſouvent obligés de courir à toute bride pour le joindre. Ces deux Capitaines, dont nous parlons, le Marquis & Dom Diegue d'Almagro étoient ſi braves & ſi experimentés dans la maniere de faire la guerre aux Indiens, qu'un d'eux ne faiſoit point de difficulté de les attaquer, & de pouſſer ſon cheval contr'eux quand ils auroient été cent. Ils avoient naturellement l'un & l'autre beaucoup d'eſprit, de bon ſens & de jugement pour bien prendre leurs meſures, & faire à propos ce qu'il falloit, tant dans les affaires de la guerre, qu'en celles du gouvernement, & cela eſt d'autant plus

remarquable, qu'ils n'avoient ni l'un ni l'autre aucune teinture des Sciences, ne ſachant ni lire ni écrire, non pas même pour ſigner. On ne ſauroit nier que ce ne fût-là un fort grand défaut en eux, & un inconvenient fort conſiderable pour les affaires importantes qu'ils avoient à traiter. Les Anciens auroient regardé cela comme une preuve certaine d'une naiſſance baſſe : mais il faut pourtant dire à leur honneur, qu'à cela près ils paroiſſoient en tout des perſonnes bien nées, & avoient des manieres grandes & nobles. Le Marquis avoit beaucoup de confiance en ſes ſerviteurs & en ſes amis ; de ſorte que dans toutes les dépêches, tant pour les affaires du gouvernement que pour la répartition des Indiens, il faiſoit ſeulement deux traits avec la plume comme une eſpece de paraphe, au milieu deſquels Antoine Picado ſon Secretaire ſignoit le nom de François Pizarre. On pourroit peut-être les excuſer, en diſant d'eux ce qu'Ovide diſoit de Romulus ſur le ſujet de l'Aſtronomie, que s'il n'y étoit pas ſavant, il falloit lui pardonner, parce-qu'il étoit mieux inſtruit dans les Armes que dans les Sciences, & qu'il donnoit ſes principaux ſoins à remporter de

glorieuses victoires sur ses voisins. Tous deux étoient si affables & si familiers, qu'ils alloient souvent seuls sans aucune suite visiter leurs Concitoyens, allant de maison en maison, & mangeant familierement chez le premier qui les convioit. Ils étoient l'un & l'autre fort sobres dans leur manger & dans leur boire, & assez moderés dans leurs galanteries; sur tout ils étoient fort rétenus à l'égard des femmes Espagnoles, parcequ'il leur sembloit qu'ils ne pouvoient avoir aucun commerce galant avec elles sans faire outrage à leurs Compatriotes, dont elles étoient ou femmes ou filles. A l'égard des Indiennes du Pérou, le Président semble avoir été le plus retenu; car on ne lui a point vû d'attachement, ni sû qu'il ait eu aucune galanterie avec elles, ou qu'il ait eu des enfans d'aucune, ce fils qu'il laissa étant né d'une Indienne de Panama. Le Marquis au contraire eut plus d'un attachement au Pérou avec les femmes du pays; car il en eut un fort public avec une Dame Indienne, sœur d'Atabaliba, dont il eut un fils nommé Dom Gonzale, qui mourut âgé de quatorze ans, & une fille nommée Dona Francisca : il eut encore un fils nommé Dom François, d'une

autre Indienne de Cuſco. Ils reçurent l'un & l'autre de Sa Majeſté des récompenſes glorieuſes de leurs travaux. Dom François en obtint le titre de Marquis, celui de Gouverneur de la nouvelle Caſtille, & l'Ordre de Chevalier de Saint Jacques : Dom Diegue d'Almagro le titre de Préſident ou grand Sénéchal, & le Gouvernement de la nouvelle Tolede. Le Marquis témoigna toujours un grand reſpect pour le nom de Sa Majeſté, & beaucoup de zèle pour ſon ſervice, & de déference pour ſes ordres, juſques-là qu'en bien des choſes qu'il auroit pû faire ſans paſſer les bornes de ſon autorité, il ne laiſſoit pas de s'en abſtenir, diſant qu'il ne vouloit pas qu'on le pût accuſer de s'étendre le moins du monde au-delà des bornes qui lui étoient preſcrites. Il lui arriva ſouvent, ſe trouvant dans les lieux où on fondoit les métaux, de ſe lever de ſon ſiege pour ramaſſer de petits morceaux d'or ou d'argent qui ſautoient en coupant les pieces qui étoient pour le quint de Sa Majeſté, & il diſoit là-deſſus, qu'il le faudroit faire avec la bouche ſi on ne le pouvoit avec les mains. Enfin, ces deux Officiers qui avoient été ſemblables en bien des choſes pendant leur vie, eurent auſſi quel-

que reſſemblance dans la maniere de leur mort, puiſque le Préſident fut fait mourir par le frere du Marquis, & lui à ſon tour part le fils du Préſident. Le Marquis avoit beaucoup d'empreſſement, & employoit beaucoup de ſoins pour faire valoir le pays, en faiſant ſoigneuſement labourer & cultiver la terre. Il fit bâtir une belle Maiſon dans la Ville de los Reyes, & ſur la riviere il fit conſtruire deux Moulins : il employoit à cela la plus grande partie du tems qu'il pouvoit dérober à ſes autres occupations, inſtruiſant lui-même les Ouvriers & les Maîtres, & leur montrant comment il falloit faire, & comment il vouloit que les choſes fuſſent. Il apporta ſur tout beaucoup de ſoins à faire batir la grande Egliſe de la Ville, & les Monaſteres de Saint Dominique & de la Mercy, à qui il donna des Indiens, tant pour avoir le moyen de vivre & de s'entretenir, qu'afin de pouvoir auſſi entretenir les bâtimens, & y faire les réparations neceſſaires.



CHAPITRE X.

Dom Diegue d'Almagro leve des troupes. Il fait mourir quelques Gentilhommes. Alfonſe d'Alvarado ſe déclare pour Sa Majeſté.

APRÈS que Dom Diegue ſe fut rendu maître de la Ville de los Reyes, qu'il eût ôté aux Magiſtrats les marques de leur dignité, & qu'il les leur eût rédonnées de ſa main pour exercer leurs Charges en ſon nom & en ſon autorité, il fit prendre le Docteur Velaſquez Lieutenant du Marquis, & Antoine Picado ſon Secretaire : il nomma enſuite pour Capitaines Jean Tello, qui étoit de Seville, un nommé François de Chaves, & encore un autre appellé Sotelo. Au bruit de cette révolution & de ces levées, tout ce qu'il y avoit dans le pays de vagabonds, de faineans & de libertins, vinrent pour s'enrôler, par l'eſperance de piller, & de vivre avec licence. Pour payer ſes troupes, Dom Diegue prit le quint qui appartenoit à Sa Majeſté : il prit auſſi les biens de ceux qu'on avoit maſſacrés, & les revenus de ceux

qui étoient absens. Il ne se passa pas long-tems qu'on ne vit naître des divisions & des démêlés entre les gens qui avoient pris son parti, parceque les principaux, par un mouvement d'envie & de jalousie, voulurent tuer Jean d'Herrada, voyant que c'étoit lui qui faisoit tout & disposoit de tout, & que Dom Diegue n'avoit que le nom de Gouverneur & de Capitaine General. Leur dessein fut découvert, on en fit mourir quelques-uns, du nombre desquels fut François de Chaves : on fit aussi couper la tête à Antoine d'Orihuela qui étoit de Salamanque, parce qu'étant nouvellement arrivé d'Espagne, il avoit dit franchement qu'ils étoient des Tyrans. On envoya des Députés dans toutes les Villes, afin de faire reconnoître Dom Diegue pour Gouverneur par les Sénateurs & les Magistrats des lieux, ce qui fut effectivement fait en plusieurs endroits par la crainte qu'on avoit de lui. Neanmoins dans la Province de Chachapoyas, où Alfonse d'Alvarado étoit Lieutenant, il fit prendre les Députés qu'on y envoya, se déclara pour Sa Majesté, & contre Dom Diegue comme contre un rebelle. Il fut enhardi à le faire, par la confiance qu'il avoit de pouvoir se

défendre avec cent hommes qu'il commandoit dans une forteresse qui étoit en ce pays, où il se fortifia le mieux qu'il lui fut possible. Dom Diegue fit tout ce qu'il put pour le gagner, tant par promesses que par menaces qu'il lui faisoit par lettres; mais tout fut inutile, il répondoit toujours que jamais il ne le reconnoîtroit pour Gouverneur jusqu'à ce qu'il vît pour cela un commandement exprès de Sa Majesté, & qu'il esperoit, avec l'aide de Dieu, & le secours de ces braves Gentilshommes qui l'accompagnoient, de venger la mort du Marquis, & de punir les injures & les outrages qu'on avoit faits à Sa Majesté, & le mépris qu'on avoit fait de son autorité dans tout ce qui s'étoit passé. Cela fit que Dom Diegue envoya le Capitaine Garcias d'Alvarado avec de la Cavalerie & de l'Infanterie, pour l'aller attaquer avec ordre de passer en allant par la Ville de Saint Michel, & d'ôter les chevaux & les armes à tous les habitans de cette colonie, puis d'en faire de même à ceux de la Ville de Truxillo, & après cela marcher avec toutes ses troupes contre Alfonse d'Alvarado. Garcias d'Alvarado partit donc, & alla par mer jusqu'au Port de Janta, qui est à quinze lieues de

Truxillo : là il trouva le Capitaine Alfonse Cabrera qui venoit en fuyant avec tous les habitans de Guanuco pour se joindre avec ceux de la ville de Truxillo contre Dom Diegue : Garcias le prit prisonnier avec quelques-uns de ceux qui l'accompagnoient, & en arrivant à la Ville de Saint Michel, il fit couper la tête, & à lui, & à Voz Mediana & à Villegas qui venoient avec lui.

CHAPITRE XI.

La Ville de Cusco se déclare pour Sa Majesté, & choisit pour Chef & pour Capitaine Pedro Alvarez Holguin. Ce qu'il fit.

QUAND les Députés & les ordres de Dom Diegue arriverent à Cusco, Diego de Silva fils de Feliciano de Silva, & François de Carvajal, qui depuis fut Mestre de Camp de Gonzale Pizarre, étoient les principaux Magistrats de cette Ville. Ils resolurent avec tous les autres Magistrats & Conseillers, de ne le point recevoir, ni le reconnoitre pour Gouverneur. Ils n'oserent pourtant se déclarer ouvertement jusqu'à ce qu'ils eussent bien

bien examiné s'ils avoient du monde, des provisions & des munitions suffisantes pour se défendre en cas qu'ils fussent attaqués. Ils répondirent donc avec adresse aux Députés de Dom Diegue, qu'il en envoyât d'autres avec un pouvoir plus ample & mieux en forme, & qu'alors ils le reconnoîtroient. Gomez de Tordoya étoit un des principaux du Conseil Royal de Cusco, & il n'étoit pas en Ville, lorsque les Envoyés de Dom Diegue y avoient apporté ses ordres, il étoit allé à la chasse ce jour-là; on lui fit incessamment savoir ce qui se passoit. Il trouva même les Envoyés auprès de la Ville, comme il y retournoit; & ayant appris l'état des choses, il tordit le cou à un fort beau Faucon qu'il tenoit sur le poing, en disant, qu'il falloit désormais penser à combattre plutôt qu'à chasser. Il entra le soir dans la Ville, & après avoir consulté fort secretement avec ceux du Conseil, sur ce qu'il y avoit à faire dans la conjoncture présente, il en sortit la même nuit, & s'en alla au lieu ou étoit le Capitaine Castro : ils envoyerent des Messagers à Pedro Anzurez, qui étoit Lieutenant dans la Province de Charcas; il se déclara incontinent pour Sa Majesté. En même-temps

Gomez de Tordoya partit auſſi lui-même pour ſuivre le Capitaine Pedro Alvarez Holguin, qui avec plus de cent hommes avoit marché contre quelques Indiens. L'ayant rencontré, il lui dit ce qui ſe paſſoit, le ſuppliant inſtamment de les aſſiſter dans leur légitime deſſein, & de ſe charger d'une entrepriſe ſi juſte & ſi honorable, en prenant le commandement des troupes qu'il pourroit aſſembler pour leur défenſe. Pour l'engager d'autant mieux, il lui dit, qu'il vouloit lui-même être du nombre de ſes Soldats, & le premier à obéir exactement à ſes ordres. Pedro Alvarez accepta cet emploi, & ſe déclara pour Sa Majeſté : puis ils aſſemblerent les habitans de la Ville d'Arequipa, & tous enſemble ils ſe rendirent à Cuſco, où il y avoit déja pluſieurs perſonnes qui s'étoient déclarées pour Dom Diegue. En effet, quand on y apprit la venue de Holguin & de Tordoya, il y eut plus de cinquante hommes qui avoient déja pris ſon parti, qui ſortirent de la Ville. On envoya après eux le Capitaine Caſtro, & Fernand Bachicao avec quelques Arquebuſiers : ils les joignirent, les attaquerent pendant la nuit, les prirent & les ramenerent à Cuſco.

Tous les Conseillers & Sénateurs de cette Ville, suivant l'exemple des Capitaines étrangers, reçurent non-seulement Pedro Alvarez Holguin pour leur Commandant, mais ils le nommerent aussi pour Capitaine général & premier Officier de tout le Pérou, prêtant serment de lui obéir en cette qualité, jusques à ce qu'on eût reçu d'autres ordres de Sa Majesté. Incontinent après il déclara la guerre à Dom Diegue, & la fit publier. Les Habitans de Cusco, pour témoigner leur zéle, s'obligerent à payer tout ce que Pedro Alvarez Holguin auroit été obligé de prendre des effets & des revenus du Roi, pour le paiement & l'entretien des Soldats, en cas que Sa Majesté n'en voulût pas approuver & allouer la dépense. D'ailleurs, tous les Habitans de Cusco, de Charcas & d'Arequipa, offrirent de très bonne volonté, pour cette guerre, & leurs biens & leurs personnes. En peu de temps on assembla donc plus de trois cens cinquante hommes, entre lesquels il y avoit cent cinquante Cavaliers, cent Arquebusiers & cent Piquiers. Après cela Pedro Alvarez ayant su que Dom Diegue avoit plus de huit cens hommes, il n'osa l'attendre à Cusco; mais

il jugea plus à propos de s'avancer par la montagne, pour se joindre avec Alfonse d'Alvarado, qu'il savoit qui s'étoit déclaré pour Sa Majesté. Il jugeoit aussi que sur son chemin plusieurs des amis & des serviteurs du Marquis, qui étoient cachés en divers endroits sur les montagnes, se pourroient joindre à lui. Il marcha donc en ordre, & bien résolu de combattre Dom Diegue s'il le rencontroit sur sa route. En sortant de Cusco, il y avoit laissé pour la garde & la défense de la Ville, le nombre de gens qu'il avoit jugé nécessaire, & avoit nommé pour Mestre de Camp, Gomez de Tordoya, & pour Capitaines de Cavalerie, Garcilaso de la Vega, & Pedro Anzurez : il avoit donné le commandement de l'Infanterie au Capitaine Castro, & avoit fait Enseigne pour porter l'Etendart Royal, Martin de Robles.



CHAPITRE XII.

Dom Diegue va chercher Pedro Alvarez ; & ne le pouvant joindre, il va à Cuſco.

DOM Diegue ayant appris ce qui s'étoit paſſé à Cuſco, & comment Pedro Alvarez en étoit ſorti avec ſes troupes, il jugea d'abord, qu'il prendroit ſa route par la montagne, pour ſe joindre à Alfonſe d'Alvarado : car avec le peu de gens qu'il avoit, on ne pouvoit pas croire qu'il eût deſſein de chercher Dom Diegue, pour l'attaquer. Celui-ci prit donc la réſolution de marcher au devant de lui, pour lui couper le paſſage, il ne put pourtant faire toute la diligence convenable pour cela, parcequ'il attendoit Garcias d'Alvarado, à qui il avoit envoyé ordre de le venir joindre en toute diligence, ſans s'arrêter à pourſuivre ſon premier deſſein d'aller attaquer Alfonſe d'Alvarado. Dès lors que Garcias paſſa par Truxillo il vouloit deſcendre, pour attaquer Alfonſe : il en fut empêché par ceux de Levanto, qui eſt une Bourgade de la Province des

Chachapoyas. Auſſi-tôt donc qu'il fut de retour à la Ville de los Reyes, Dom Diegue ſe mit en marche contre Pedro Alvarez avec trois cens Cavaliers, cent Arquebuſiers, & cent cinquante Piquiers. Avant de partir il chaſſa du pays les enfans du Marquis, & fit couper le cou à Antoine Picado, après lui avoir premierement fait ſouffrir beaucoup de mal par une cruelle torture, pour l'obliger à déclarer en quel lieu le Marquis tenoit ſes tréſors. A peine Dom Diegue étoit-il parti, & éloigné de los Reyes d'environ deux lieues, qu'il y arriva quelques ordres ſecrets de la part du Licencié Vaca de Caſtro qui les envoyoit de Quito : ils étoient adreſſés à Frere Thomas de Saint Martin, Provincial des Dominicains, & à François de Barrionuevo à qui il commettoit la conduite & la direction des affaires publiques & du gouvernement, en attendant ſa venue. Là deſſus le Conſeil de la Ville s'aſſembla ſecretement dans le Couvent des Dominicains, & reçut ces ordres, reconnoiſſant le Licencié Vaca de Caſtro pour Gouverneur, & Jerôme d'Aliaga premier Secretaire du Gouvernement pour ſon Lieutenant : car les ordres & les proviſions

qu'on envoyoit, étoient pour lui. Après que cela fut fait, les Conſeillers, & pluſieurs autres Habitans avec eux, ſe retirerent à Truxillo, ce qui ne ſe put faire ſi ſecretement que Dom Diegue ne le ſut dès la nuit même. Il vouloit retourner pour piller & ſaccager la Ville : mais il en fut empêché par la crainte qu'il eut que Pedro Alvarez ne paſſât cependant, & qu'ainſi il le manquât : de plus, il craignoit encore que la cauſe de ſon retour & la nouvelle d'un nouveau Gouverneur envoyé par Sa Majeſté, ne vînt à la connoiſſance de ſes gens : il jugea donc plus à propos de continuer ſa marche en toute diligence, & ſans aucun retardement. Nonobſtant toutes ſes précautions, la nouvelle de ce nouveau Gouverneur étant ſue dans ſon Camp, fit que pluſieurs l'abandonnerent, & s'en retirerent ſecretement, comme le Provincial des Dominicains, Diegue d'Aguero, Jean de Sayavedra, Gomez d'Alvarado, & le Commiſſaire Yllan Surez de Carvajal. Quelque envie que Dom Diegue eût de faire diligence, il ne put s'empêcher d'être retardé dans ſa marche, parceque Jean d'Herrada tomba malade de la maladie dont il mourut ; ainſi Pedro

Alvarez eut le temps de paſſer la Vallée de Xauxa, où l'ennemi qui le cherchoit, avoit réſolu de l'attendre. Dom Diegue ſachant qu'il étoit paſſé, le ſuivit avec beaucoup de diligence, ſi bien qu'il le joignit. Pedro Alvarez ſe voyant ainſi preſſé, & ne ſe ſentant pas aſſez fort pour combattre Dom Diegue, dont les troupes étoient beaucoup plus nombreuſes que les ſiennes, il s'aviſa d'un ſtratagême qui lui réuſſit. Il envoya pendant la nuit vingt Cavaliers pour faire une attaque à l'avant-garde de Dom Diegue, avec ordre de prendre quelques priſonniers, s'il étoit poſſible, puis de ſe retirer. Ils exécuterent fort bien leurs ordres, & en prirent trois : Pedro Alvarez en fit pendre deux ſur-le-champ, & promit au troiſieme non-ſeulement de lui accorder la vie & la liberté, mais encore de lui donner une ſomme conſidérable juſqu'à mille écus d'or & plus, s'il vouloit aller au Camp de Dom Diegue, & avertir quelques-uns de ſes amis, qu'il attaqueroit le Camp la nuit ſuivante à la droite. On fit prêter ſerment à ce Soldat, avec promeſſe ſolemnelle qu'il garderoit le ſecret, ce qu'on eſpéroit de lui, diſoit-t'on, témoignant beaucoup de confiance en lui, pour l'exécu-

tion de la commission qu'on lui donnoit. C'étoit un jeune homme qui étoit fort sensible à l'espérance d'une somme si considérable pour lui : il partit donc incontinent, pour se rendre au Camp de Dom Diegue, où il alloit avec beaucoup d'assurance, parcequ'il étoit du nombre de ses Soldats. Dom Diegue le voyant de retour, & apprenant que ses camarades avoient été pendus, sans voir d'ailleurs aucune raison pourquoi on avoit fait grace à celui-ci, plutôt qu'aux autres, il soupçonna d'abord la vérité. Sur ce soupçon il fit donner la question à ce Soldat, qui avoua incontinent, & sans se faire beaucoup presser, tout ce qu'on avoit exigé de lui, ce qu'on lui avoit fait promettre, & ce qu'on lui avoit promis à lui-même pour récompense. Dom Diegue crut donc là-dessus, que Pedro Alvarez vouloit effectivement le surprendre, l'attaquer la nuit, comme le Soldat l'avoit confessé ; ainsi il se prépara pour le bien recevoir, & mit la plus grande partie de ses troupes du côté où l'Espion avoit dit que l'attaque se devoit faire. Pedro Alvarez qui avoit un dessein fort opposé, pensoit cependant à se retirer, pour se mettre en sureté ; ainsi dès le moment qu'il eut dépê-

ché ce Soldat, pendant l'obſcurité de la nuit il décampa, & marcha avec le plus de diligence qu'il lui fut poſſible, laiſſant les ennemis l'attendre inutilement tandis qu'il s'éloignoit d'eux, fort aiſe que ſa ruſe eût bien réuſſi. Dom Diegue ayant connu la ſupercherie qu'on lui avoit faite, le pourſuivit le plus diligemment qu'il put : ce que Pedro Alvarez ayant ſu, il envoya un Courier à Alfonſe d'Alvarado pour le prier de venir à ſon ſecours. Alvarado s'avança incontinent avec tous ſes gens, & quelques-uns de ceux de Truxillo, ſi bien qu'en peu de jours ces deux Capitaines ſe joignirent. Quand Dom Diegue qui étoit déja fatigué d'une longue marche, ſut qu'ils étoient joints, il ceſſa de les pourſuivre & s'en alla à Cuſco. Cependant Pedro Alvarez, & Alfonſe d'Alvarado envoyerent à Quito pour faire ſavoir à Vaca de Caſtro tout ce qui ſe paſſoit, lui conſeillant de s'avancer promptement, moyennant quoi ils ſe faiſoient forts de le rendre maître du pays, les affaires prenant un aſſez bon tour. Alors Jean d'Herrada mourut à Xauxa, & Dom Diegue envoya une partie de ſon Armée par la plaine pour raſſembler ceux de ſes gens qui

étoient à Arequipa. Les Capitaines qu'il envoyoit étant arrivés dans cette Ville, la pillerent entierement, & creuserent partout dans le Monastere de Saint Dominique, parcequ'on leur avoit dit, que plusieurs Habitans de la Ville avoient caché leurs effets en terre dans ce Couvent.

CHAPITRE XIII.

Vaca de Castro se rend au Camp de Pedro Alvarez, & d'Alfonse d'Alvarado : il y est reçu comme Gouverneur. Ce qu'il y fit.

VACA de Castro étoit arrivé au Pérou avec beaucoup de peine, & de fatigue : sa navigation depuis Panama avoit été fort fâcheuse, & le vaisseau qui le portoit avoit perdu ses ancres. S'étant enfin rendu au Port de la Bonne-Aventure, il étoit de-là allé par terre jusqu'aux frontieres du Gouvernement de Benalcazar par où il entra au Pérou. Il avoit beaucoup souffert en faisant ce chemin, tant par la longueur du voyage que par la disette des vivres : & sur tout parcequ'il étoit malade, & n'é-

toit pas accoutumé à de ſemblables fatigues. Cependant, comme on ſavoit déja au Popayan la mort du Marquis, & la plûpart de ce qui s'étoit paſſé au Pérou, Caſtro continua ſon chemin, ſans s'arrêter, pour tacher par ſa préſence, d'apporter quelque remede aux déſordres de ce pays-là. Il faut ſavoir, que bien que le Licencié Vaca de Caſtro allât au Pérou principalement pour s'y informer, & y prendre une connoiſſance exacte de la mort de Dom Diegue d'Almagro, & de tout ce qui s'étoit paſſé en conſéquence, ſans avoir ordre de priver le Marquis de ſon Gouvernement, ni même de le ſuſpendre : néanmoins il avoit auſſi un Brevet ſecret, qui portoit, qu'au cas que pendant ſon voyage, ou ſon ſéjour en ce pays, le Marquis vînt à mourir, il prendroit le Gouvernement, & en feroit toutes les fonctions, juſques à ce que Sa Majeſté en eut autrement ordonné. En vertu de ce Brevet, il fut reçu & reconnu pour Gouverneur par Pedro Alvarez, & Alfonſe d'Alvarado quand il arriva à leur Camp. Il étoit accompagné par pluſieurs perſonnes, qui l'avoient reçu à ſon arrivée au Pérou : en particulier il menoit avec lui le Capitaine Lorenço d'Aldana, qui étoit

Gouverneur de Quito pour le Marquis, & il avoit envoyé, devant, le Capitaine Pedro de Puelles, pour commencer à faire les préparatifs néceſſaires pour la guerre. Il envoya auſſi à Cuſco Gomez de Royas avec ſes ordres pour s'y faire recevoir & reconnoître en ſon nom : celui-ci uſa de beaucoup d'adreſſe, & de diligence, & réuſſit fort bien dans ſa commiſſion : car il ſe rendit à Cuſco, la notifia, & la fit recevoir avant que Dom Diegue y pût arriver. Comme Vaca de Caſtro paſſoit ſur les frontieres de la Province de Bracamoros, le Capitaine Pedro de Vergara qui étoit occupé à la conquête de cette Province, l'étoit venu joindre, & pour le ſuivre, il avoit abandonné un lieu, où il avoit déja fait un établiſſement, & où il s'étoit fortifié, pour n'être pas obligé de reconnoître & de recevoir Dom Diegue d'Almagro. Quand Vaca de Caſtro fut arrivé à la Ville de Truxillo, il y trouva Gomez de Tordoya, qui avoit quitté le Camp pour quelques paroles qu'il avoit eû avec Pedro Alvarez : il étoit accompagné de Garcilaſo de la Vega, & de quelques autres Gentilshommes. Ainſi quand Vaca de Caſtro partit de Truxillo pour ſe rendre au Camp de Pedro Alvarez,

il avoit déja aſſemblé plus de deux cens hommes bien équippés, qui étoient tous prêts à ſuivre ſes ordres. Auſſi tôt qu'il fut arrivé au Camp, Pedro Alvarez, & Alfonſe d'Alvarado le reçurent fort bien, & avec de grandes démonſtrations de joie : il leur fit voir ſon Brevet, & ſes ordres, & incontinent ils lui remirent entre les mains leurs Etendarts, & toutes les marques de leur autorité, qu'il rendit auſſi-tôt à ceux qui les avoient auparavant, à l'exception de l'Etendart Royal, qu'il retint pour lui-même. Il fit Meſtre de Camp Général, Pedro Alvarez Holguin, & l'envoya avec l'Armée à Xauxa, avec ordre de l'y attendre, juſqu'à ce qu'il eût été faire un tour à la ville de Los Reyes, pour y mettre quelque ordre, & en tirer ce qu'il pourroit d'hommes, d'armes & de munitions. Il donna auſſi ordre, que le Capitaine Diegue de Royas marchât toujours avec trente Cavaliers, vingt lieues devant Pedro Alvarez, pour découvrir, & faire des courſes dans le Pays. Il envoya encore à Truxillo le Capitaine Diegue de Mora, en qualité de Lieutenant du Gouverneur dans cette Ville. Ainſi il pourvut avec beaucoup de ſoin & de prudence, à tout ce qui étoit né-

ceſſaire pour ſon entrepriſe : comme ſi pendant toute ſa vie il n'eût fait d'autre métier que celui de la guerre.

CHAPITRE XIV.

Dom Diegue étant à Cuſco, y fait tuer Garcias d'Alvarado, puis il en ſort avec ſes troupes, pour marcher contre Vaca de Caſtro.

NOUS avons déja dit comment Dom Diegue n'ayant pû joindre Pierre Alvarez, s'en alla à Cuſco. En y arrivant, il trouva que Chriſtoval de Sotelo, qu'il avoit envoyé devant, avoit déja pris poſſeſſion de la Ville, & y avoit mis des Magiſtrats de ſa main, en dépoſant de leurs Charges ceux qui y avoient été établis de la part de Vaca de Caſtro. Auſſi-tôt que Dom Diegue fut arrivé lui-même dans cette Ville, il commença à faire ſoigneuſement travailler, pour ſe munir d'artillerie & de poudre. On peut aiſément faire l'un & l'autre au Pérou : parcequ'à l'égard de l'artillerie, on trouve abondamment du métail propre pour cela, & Dom Diegue avoit auſſi des Maîtres Européens

ſort entendus à la fondre. Pour la poudre, on trouve par tout ce Pays tant de ſalpêtre, qu'il eſt très aiſé d'en faire en grande quantité. Il fit auſſi faire des armes pour ceux de ſes gens qui n'en avoient pas : on mêloit de l'argent & du cuivre, dont on faiſoit de très bonnes cuiraſſes. Il avoit auſſi ramaſſé toutes les armes qu'il avoit pû trouver dans le pays : de ſorte que celui de ſes gens qui étoit le moins bien armé avoit tout au moins une cotte d'armes, & une cuiraſſe ou corſelet, & un caſque de cette matiere dont nous venons de parler. Les Indiens ſavoient fort bien faire toutes ces ſortes d'armes, de la même façon, & à l'imitation de celles de Milan. De cette maniere, Dom Diegue équippa fort bien, & mit en fort bon ordre deux cens Arquebuſiers : il fit auſſi quelques Compagnies de Gendarmes; car juſqu'à préſent au Pérou, on n'a point encore vû de Cavalerie legere, ou au moins fort rarement, & fort peu. Les choſes étant dans ces termes, il ſurvint quelque différend entre les Capitaines Garcias d'Alvarado, & Chriſtoval de Sotelo : ils ſe battirent, & Chriſtoval fut tué. Ces deux Capitaines avoient chacun de ſon côté pluſieurs amis, & pluſieurs partiſans dans l'armée de ſorte
que

que cet accident y causa de grands troubles, & pensa les mettre aux mains les uns contre les autres; & si Dom Diegue ne les eût un peu appaisés avec beaucoup de modération & d'adresse, il en seroit infailliblement arrivé quelque grand mal, & ils se seroient égorgés les uns les autres. Cependant Garcias d'Alvarado remarquant fort bien que la mort de Sotelo tenoit fort au cœur à Dom Diegue, qui l'avoit beaucoup aimé, & qu'il feroit sans doute dans la suite tout ce qu'il pourroit pour la venger, il prenoit non-seulement des précautions pour sa propre conservation, mais aussi des mesures pour se défaire de Dom Diegue. Pour cela, il le convia un jour à aller manger chez lui, résolu de le tuer pendant le repas. Dom Diegue ayant quelque soupçon de la vérité, après avoir accepté le convié, s'en excusa sous prétexte de se trouver indisposé. Garcias d'Alvarado voyant cela, & toutes ses affaires étant bien disposées, & dans l'état où il les souhaitoit pour l'exécution de son dessein, il résolut d'aller lui-même bien accompagné de plusieurs de ses amis, pour presser Dom Diegue de venir. En allant, il trouva sur le chemin un nommé Martin

Carillo, à qui il dit où il alloit : celui-cy lui répondit, que s'il vouloit ſuivre ſon conſeil, il n'iroit pas, parcequ'il étoit perſuadé qu'il s'expoſeroit beaucoup, & qu'infailliblement on le feroit tuer : un autre Soldat lui dit encore à peu près la même choſe : mais nonobſtant tout il continua ſon chemin. En arrivant au logis de Dom Diegue, il le trouva couché ſur un lit de repos, & dans une chambre voiſine il y avoit des gens armés, qu'on y avoit ſecretement poſtés à deſſein. Garcias d'Alvarado étant entré, avec ceux qui le ſuivoient, dans la chambre de Dom Diegue, il lui dit : *J'eſpere que votre indiſpoſition ne ſera rien, Monſieur, il faut faire un peu d'effort, & vous lever pour tâcher de vous divertir, cela ne peut que vous être bon & utile pour votre ſanté ; vous mangerez ſi peu qu'il vous plaira : mais au moins vous nous ſervirez de Chef, & nous aurons le plaiſir de vous avoir à notre tête.* Dom Diegue répondit, qu'il le vouloit, puiſqu'il témoignoit le ſouhaiter ſi fortement ; & s'étant levé incontinent, il ſe fit donner un manteau, ayant déja ſa cotte d'armes, ſon épée, & ſon poignard. Ils ſe mirent donc en devoir de ſortir, Garcias d'Alvarado mar-

chant devant Dom Diegue : alors Jean d'Herrada qui étoit aussi du complot, accompagné de plusieurs autres, tenant la porte, la ferma, & se jettant sur Garcias d'Alvarado, il lui cria ; Vous êtes pris, Monsieur. Dom Diegue en même-tems tira son épée, en donna un coup à Garcias & le blessa, en disant, qu'il ne falloit point le prendre prisonnier, mais le tuer : incontinent Jean Balsa, Alfonse de Sayavedra, Diegue Mendez, frere de Rodrigue Orgognos, & plusieurs autres qui étoient dans l'embuscade, en sortirent, & le percerent de tant de coups, qu'il mourut sur le champ. La nouvelle en étant sûe en ville, y causa des murmures, & quelques mouvemens qui auroient pû avoir des suites fort facheuses, si Dom Diegue ne s'étoit incontinent rendu à la Place, où il appaisa le peuple autant qu'il lui fut possible ; sa présence fit que quelques amis de Garcias d'Alvarado se retirerent : & incontinent, pour donner de l'occupation à ses troupes, il les fit sortir de Cusco pour marcher contre Vaca de Castro, dont il avoit appris la jonction avec Pierre Alvarez & Alfonse d'Alvarado. Dom Diegue étoit accompagné dans cette expedition par Paul

frere de l'Ynca, que le Présiđent son pere avoit fait Ynca, & son secours dans cette occasion étoit de si grande importance, que bien qu'il ne fût accompagné que par un assez petit nombre d'Indiens, néanmoins il marchoit devant l'armée, & il obligeoit ceux de toutes les Provinces par où il avoit à passer, de fournir des vivres pour l'armée, & des hommes pour porter les charges, & de rendre tous les autres services dont on avoit besoin.

CHAPITRE XV.

Vaca de Castro va de los Reyes à Xauxa. Ce qu'il y fit.

VACA de Castro étant arrivé à la Ville de los Reyes, fit faire plusieurs Arquebuses par les Maîtres qu'il trouva en ce lieu, & fit aussi tous les autres préparatifs qu'il jugeoit necessaires. Il emprunta des Habitans & des Marchands de la Ville cinq à six cens mille livres, parceque Dom Diegue avoit pris & épuisé tout le Trésor Royal. Puis partant de los Reyes, il y laissa pour son Lieutenant, François de Bar-

rionuevo, & pour Commandant de la Marine, Jean Perez de Guevara, emmenant avec lui le plus de gens qu'il lui fut possible. Il prit la route de Xauxa, ayant donné ordre à tous les habitans de los Reyes, qu'au cas que Dom Diegue, comme on le disoit, y vint cependant par un autre chemin, ils se retirassent avec leurs femmes & leurs effets dans les navires, jusqu'à ce qu'il retournât lui-même à la suite de Dom Diegue. En arrivant à Xauxa, il trouva Pierre Alvarez qui l'y attendoit avec ses troupes & une bonne provision d'armures & de piques, & sur tout une grande quantité de poudre qu'on y avoit faite. Vaca de Castro distribua les Cavaliers qui l'accompagnoient, & les incorpora dans les Compagnies de Pierre Alvarez, de Pierre Anzurez, & de Garcilaso de la Vega, qui étoient Capitaines de Cavalerie : & à l'égard des gens de pied qui le suivoient aussi, il en distribua une partie dans les Compagnies de Pierre de Vergara & de Nugno de Castro, qui étoient Capitaines d'Infanterie. Il fit aussi deux nouvelles Compagnies, l'une de Cavalerie, dont il donna le commandement à Gomez d'Alvarado, & l'autre d'Arquebusiers, dont il fit Capitaine le

Bachelier Jean Velez de Guevara. C'étoit un homme de Lettres, ce qui n'empêchoit pas qu'il ne fût fort bon Soldat, extrêmement adroit & induſtrieux; il avoit lui-même beaucoup contribué à faire, comme il faut, les arquebuſes des Soldats de ſa Compagnie. Avec cela, il ne laiſſoit pas d'être auſſi fort habile dans les Lettres: ce qui fit que dès le tems dont nous parlons maintenant, puis encore dans la ſuite pendant les révolutions qui arriverent ſous Gonzale Pizarre, & dont on parlera ci-aprés, il exerça une Charge de judicature. Juſqu'à midi il étoit vêtu en homme de Lettres fort honnêtement; il tenoit ſes audiences, & expedioit les affaires qui ſe préſentoient. Après cela, il ſe vêtoit en habit de Cavalier avec un haut-de-chauſſe & un pourpoint de couleur en broderie d'or fort magnifique, ſon colet de buffle, une plume à ſon chapeau, ſon arquebuſe ſur l'épaule, faiſant faire l'exercice à ſa Compagnie, s'exerçant auſſi lui-même à tirer. Vaca de Caſtro diſpoſa donc ainſi ſon armée, compoſée en tout de ſept cens hommes, entre leſquels il y avoit trois cens ſoixante-dix Cavaliers & cent ſoixante-dix Arquebuſiers. Il fit Ser-

gent-Major le Capitaine François de Carvajal, le même qui depuis fut Meſtre de Camp General de Gonzale Pizarre. C'étoit lui qui regloit preſque tous les mouvemens de l'armée, parcequ'il avoit beaucoup d'experience dans les affaires de la guerre, dont il faiſoit le métier depuis plus de quarante ans, ayant été ſimple Soldat, puis Lieutenant dans les guerres d'Italie. Dans ce tems-là Vaca de Caſtro reçut quelques Envoyés de la part de Gonzale Pizarre qui étoit depuis peu de retour à Quito de ce voyage ſi pénible, dont nous avons fait la deſcription : il faiſoit ſavoir à ce Gouverneur qu'il marchoit à ſon ſecours avec les troupes qu'il avoit pû lever. Vaca de Caſttro lui écrivit, en le remerciant honnêtement de ſa bonne volonté, & lui mandant qu'il demeurât à Quito, & ne vînt point à l'armée, parcequ'il eſpéroit toujours de faire quelque accommodement avec Dom Diegue, & qu'il ne recherchoit, & ne ſouhaitoit que de pouvoir rétablir la paix dans le pays. il en uſoit encore ainſi pour mortifier un peu la preſomption de Gonzale Pizarre : il eſt vrai auſſi qu'il craignoit que la vengeance qu'il rechercheroit ſans doute avec beaucoup d'em-

pressement de la mort du Marquis son frere, ne fût un obstacle invincible qui empêcheroit toûjours Dom Diegue de se soumettre par un accommodement, parcequ'il n'oseroit jamais se mettre entre les mains d'un homme auprès de qui seroit Gonzale Pizarre, qui sans doute ne manqueroit pas d'avoir beaucoup de crédit dans l'armée par le grand nombre d'amis qu'il y auroit. D'autres disent que Vaca de Castro craignoit que si Gonzale Pizarre étoit à l'armée, on ne le choisît pour General, parcequ'il étoit fort aimé, & que d'ailleurs il ne sembloit pas qu'il y eût rien à craindre de son ressentiment particulier, puisque la guerre se faisoit plûtôt d'une maniere fort juste & fort équitable que par un esprit de vengeance. Outre cela il envoya aussi ordre à ceux qui avoient le soin & la charge des enfans du Marquis de demeurer dans les lieux où ils étoient, dans les Villes de saint Michel & de Truxillo, sans venir à los Reyes, jusques à ce qu'il en eût autrement disposé. Il alleguoit pour raison, ce qui au fond n'étoit qu'un prétexte spécieux, c'est que ces enfans étoient plus en sureté dans ces lieux-là qu'ils ne seroient à Lima.

CHAPITRE.

CHAPITRE XVI.

Vaca de Castro s'avance avec son armée de Xauxa à Guamanga. Il tâche d'engager Dom Diegue à se soumettre, & à entendre à quelque accommodement.

Après que Vaca de Castro eut fait ses préparatifs, & mis ses gens en bon ordre à Xauxa, il se mit en marche, & prit la route de Guamanga, à cause qu'il avoit eu nouvelle que Dom Diegue venoit à grand-hâte pour entrer dans cette Ville, ou pour occuper le passage d'une riviere qui étoit fort important, & donnoit un grand avantage sur l'ennemi à celui qui l'occuperoit le premier, parceque la Ville est entourée de profondes vallées, & de précipices qui la rendent de difficile accès, & lui servent de fortifications naturelles. Le Capitaine Diegue de Royas qui marchoit devant l'armée pour découvrir, étoit déja entré dans cette Ville, où ayant appris la diligence avec laquelle Dom Diegue s'avançoit il s'étoit fortifié de son mieux, pour se pouvoir défendre jusques à ce que Vaca

de Castro fût arrivé. Cela obligea donc ce Gouverneur à partir promptement, & faire aussi de son côté toute la diligence possible : il fit de plus prendre les devans au Capitaine Castro avec ses Arquebusiers, pour se saisir d'un passage difficile qui est près de Guamanga, nommé la Côte ou la Montagne de Parcos. Vaca de Castro étant arrivé un soir à deux lieues de Guamangua, on lui dit que Dom Diegue entroit cette même nuit dans la Ville, ce qui le chagrina fort, parceque toutes ses troupes n'étoient pas encore arrivées, & ne pouvoient pas même arriver si promptement. Alfonse d'Alvarado retourna pour les rassembler toutes, & les faire marcher incessamment en bon ordre : il y en eut des derniers qui firent ce jour-là cinq grandes lieues, équipés & armés comme ils étoient, ce qui ne se put faire sans beaucoup de peine, sur-tout parceque le chemin étoit fort difficile, plein de rochers & de précipices. Ils passerent par la Ville, & demeurerent toute la nuit en armes de l'autre côté, parcequ'ils n'avoient aucune nouvelle des ennemis, & ne savoient s'ils n'étoient point fort près d'eux. Le lendemain pourtant ils formerent leur Camp, & prirent quel-

que repos, ayant sû par leurs Coureurs qui avoient été à la découverte jusqu'à plus de six grandes lieues, que les ennemis n'étoient pas si près qu'ils l'avoient cru. En effet, on apprit que Dom Diegue étoit à neuf lieues de-là, & là-dessus Vaca de Castro lui écrivit par François de Diaquez, frere d'Alfonse de Diaquez, Secretaire du Roy, qui étoit venu du Camp de Dom Diegue, *le sommant de la part de Sa Majesté de venir se ranger sous l'Etendart Royal, & congédier son armée, moyennant quoi il obtiendroit le pardon de tout le passé: mais que s'il refusoit de le faire, on procéderoit contre lui à toute rigueur comme contre un sujet rebelle à son Prince, & criminel de Leze-Majesté.* Dans le même-temps qu'on envoya ces Lettres, on envoya aussi par un autre côté un fantassin qui connoissoit fort bien le pays, vêtu en Indien, avec des lettres pour plusieurs Gentilshommes de l'armée de Dom Diegue. Cet homme, quelque adroit qu'il fût ne put s'empêcher d'être découvert; on remarqua sa piste dans quelques endroits couverts de neige; on le suivit, on le prit, & on l'amena à Dom Diegue qui le fit pendre. Il fit même là-dessus de grandes plaintes de

Vaca de Caſtro, de ce qu'en même-tems qu'il lui faiſoit faire d'un côté des propoſitions d'accommodement, il envoyoit de l'autre des Eſpions pour débaucher ſes gens. Puis en préſence des Envoyés, il fit ranger ſon armée en bataille, donnant ordre à tous ſes Officiers de ſe préparer pour le combat, & promettant à quiconque tueroit quelqu'un des Habitans qui étoient établis dans le pays, qu'il lui donneroit les Indiens, les biens & la femme du mort. Dom Diegue répondit enſuite à Vaca de Caſtro par le même Diaquez, & par Dom Diegue de Mercado : » Qu'il ne lui » obéiroit en aucune maniere tandis » qu'il ſeroit accompagné de ſes enne- » mis, qui étoient Pierre Alvarez Hol- » guin, Alfonſe d'Alvarado, & quel- » ques autres ſemblables à eux. Qu'à » l'égard de ſon armée, il ne la congé- » dieroit point, à moins qu'il ne vît une » amniſtie en forme, ſignée de la propre » main de Sa Majeſté, non de celle du » Cardinal de Seville, Dom Fra Garcias » de Loayſa, qu'il ne reconnoiſſoit point, » ignorant qu'il eût aucun ordre ni au- » cun pouvoir de la part de Sa Majeſté » pour les affaires des Indes. Qu'en- » fin il ſe trompoit fort dans ſes eſpé-

» rances, s'il s'imaginoit qu'aucun de
» ceux de son armée l'abandonnât pour
» se rendre à lui, & que ceux qui avoient
» voulu le lui persuader l'abusoient :
» qu'il pouvoit donc se préparer à le re-
» cevoir, puisqu'il alloit partir pour le
» combattre, & qu'il étoit fort assuré
» d'être vigoureusement secondé par
» tous les siens, quainsi il étoit résolu
» de défendre le pays jusqu'au dernier
» soupir. »

CHAPITRE XVII.

Vaca de Castro se prépare pour donner bataille.

VACA de Castro ayant reçu la réponse de Dom Diegue, & voyant son opiniâtreté, fit marcher son armée, & la fit poster dans un lieu plein & uni qu'on nomme Chupas, la faisant un peu éloigner de Guamanga, parceque le terrein y est trop rude, & trop difficile pour pouvoir commodément y donner bataille. Il demeura trois jours à Chupas ; & comme c'étoit au milieu de l'Hiver il ne cessa de pleuvoir pendant tout ce temps là, & cependant les trou-

pes furent toujours obligées de ſe tenir en état, & ſous les armes, parceque l'ennemi étoit proche. Vaca de Caſtro ſe réſolut donc au combat, puiſqu'il ne voyoit aucun moyen d'accommodement : mais ayant remarqué que pluſieurs de ceux qui le ſuivoient, étoient ſcandaliſés de la bataille des Salines, & diſoient que Sa Majeſté ne l'avoit point approuvée, puiſqu'elle tenoit Fernand Pizarre priſonnier à cauſe de cela : il jugea à propos d'obſerver quelque formalité, tant pour juſtifier ſa propre conduite que pour contenter ſes troupes. Il prononça donc une Sentence dans les formes contre Dom Diegue, & la ſigna en préſence de toute ſon armée. Par ce jugement juridique il le déclaroit traître & rebelle aux ordres de Sa Majeſté, & comme tel le condamnoit à la mort, & à la confiſcation de tous ſes biens, tant lui que tous ceux qui le ſuivoient. Après avoir prononcé cette Sentence, il ſomma tous les Officiers, & leur commanda de lui prêter aide & faveur pour la mettre à exécution. Le lendemain Samedi à l'heure de la Meſſe, les Coureurs donnerent l'allarme, parceque les ennemis étoient fort près : ils avoient couché à deux petites lieues de-là, & ils

marchoient par un chemin détourné à la gauche du Camp, prenant leur route par quelques petites colines aſſez commodes, pour éviter un marais qui étoit au-devant de l'armée de Vaca de Caſtro. Leur deſſein étoit de ſe rendre maîtres de la Ville de Guamanga avant que de donner bataille : au reſte, ils ne doutoient nullement de la victoire à cauſe de la grande quantité d'artillerie dont ils étoient ſi bien munis. S'étant approchés de ſi près que les troupes avancées des deux partis, étoient à la portée de l'Arquebuſe, & ſe pouvoient parler, Vaca de Caſtro détacha le Capitaine Caſtro avec cinquante Arquebuſiers pour eſcarmoucher, tandis que ſes troupes monteroient par une pente de montagne, par où il leur falloit néceſſairement paſſer, ce qui ne ſe faiſoit pas ſans crainte : parce que ſi Dom Diegue avoit ſu prendre ſon temps, il auroit pû leur faire beaucoup de mal avec ſon artillerie. En effet, toute l'Infanterie fut quelquefois obligée de faire alte en montant, afin de marcher en ordre : ce que François de Carvajal, Sergent Major, ayant remarqué, afin d'éviter le retardement, & faire que toutes les troupes euſſent bientôt gagné la hauteur, il

ordonna que chaque Compagnie monteroit l'une après l'autre ſans garder un ordre exact dans cette marche difficile, juſqu'à ce qu'étant arrivés au haut ils ſe remettroient en bon ordre. Il en uſa ainſi pour éviter le retardement d'une marche qui eût été fort périlleuſe, ſi les ennemis avoient ſu bien prendre leur tems pour en profiter. Ils gagnerent donc la hauteur dans le temps que les Arquebuſiers de Caſtro eſcarmouchoient avec l'arriere-garde de Dom Diegue qui ne laiſſa pas de continuer toujours ſa marche, juſqu'à ce qu'il eût pris ſon poſte, & ſe fût rangé en bataille.

CHAPITRE XVIII.

Vaca de Caſtro fait avancer ſes troupes contre Dom Diegue pour donner combat.

TOUTES les troupes étant montées, de ſorte qu'il n'y avoit plus au-deſſus d'elles qu'une fort petite colline, Vaca de Caſtro donna ordre au Sergent Major de les ranger en bataille, ce qu'il fit. Après cela ce Gouverneur les exhortant

à bien faire leur devoir, leur dit: » Qu'ils devoient ſoigneuſement con- » ſidérer qui ils étoient, d'où ils ve- » noient, & pour qui ils combattoient: » que le ſort du Pérou étoit entre leurs » mains, & dépendoit de leur courage: » que s'il étoient vaincus, ni lui ni eux » ne pouvoient éviter la mort: mais » que s'ils remportoient la victoire, ou- » tre le ſervice important qu'ils ren- » droient à leur Roi, comme ils y étoient » obligés en bons & fideles ſujets, ils » demeureroient par ce moyen dans la » poſſeſſion & la jouiſſance de tous leurs » effets, & de tous leurs biens, ajou- » tant, qu'à ceux qui n'en avoient pas, » il leur en donneroit au nom & de la » part de Sa Majeſté, qui ne ſouhaitoit » la poſſeſſion de ce pays que pour le » donner & le diſtribuer à ceux qui la » ſerviroient fidellement. Qu'au reſte, » il voyoit bien qu'il n'avoit pas beſoin » d'un long diſcours, ni de grandes ex- » hortations pour les encourager, puiſ- » qu'il parloit à des Gentilshommes » pleins de cœur & d'honneur, & à de » braves Soldats, de qui il ſe propoſoit » de ſuivre l'exemple plutôt que d'en- » treprendre de le leur donner, & que » pour leur faire connoître qu'il vouloit

» véritablement être l'imitateur de leur
» bravoure, il marcheroit à leur tête,
» & romproit la premiere lance. Ils lui
» répondirent tous fort courageusement
» qu'ils feroient leur devoir, & qu'ils
» se feroient hacher en pieces plutôt
» que de se laisser vaincre, parcequ'ils
» regardoient cela comme leur intérêt,
» & leur affaire propre. « Les Officiers prierent avec beaucoup d'instance Vaca de Castro de ne se point mettre à l'avant-garde, lui protestant qu'ils s'y opposeroient toujours, & que ce ne seroit jamais de leur consentement : mais qu'il devoit plutôt demeurer à l'arriere-garde avec trente Cavaliers, afin de donner du secours dans les endroits où il verroit que cela seroit nécessaire. Il fit donc ce qu'ils souhaitoient ; & voyant qu'il n'y avoit plus qu'environ une heure & demie de jour, il vouloit qu'on remît le combat au lendemain : mais le Capitaine Alfonse d'Alvarado lui dit que c'étoit se perdre de différer, & qu'il étoit nécessaire de donner la bataille dès ce soir même, puisque tous leurs gens y étoient si bien résolus, & que peut-être la nuit pourroit faire changer de sentiment à quelques-uns. Vaca de Castro suivit ce sentiment, bien

que la nuit fût fort proche, disant seulement là-dessus, qu'il voudroit avoir le pouvoir de Josué pour arrêter le soleil. En même-temps l'artillerie de Dom Diegue commença à jouer: & parceque pour l'attaquer on ne pouvoit descendre en droite ligne sans s'exposer à en souffrir beaucoup, à cause qu'on auroit été directement en bute à son canon, cela obligea le Sergent Major & Alfonse d'Alvarado de prendre à main gauche, où ils trouverent un passage sûr qui descendoit dans une Vallée, par où ils pouvoient aller aux ennemis, sans que leur artillerie leur fît aucun mal, parceque tous les boulets passoient par-dessus leur tête. Les troupes marcherent donc dans cet ordre. Alfonse d'Alvarado à la droite avec sa Compagnie, & l'Etendart Royal porté par Christoval de Barientos, originaire de Ville-Rodrigue & Habitant de Truxillo: à la gauche marchoient les quatre Capitaines, Pierre Alvarez Holguin, Gomez d'Alvarado, Garcilaso de la Vega, & Pierre Anzurez, conduisant chacun sa Compagnie en bon ordre, & marchant à la tête. Au milieu des deux Escadrons de Cavalerie, marchoient les Capitaines Pierre de Vergara, & Jean Velez de

Guevara avec l'Infanterie : Nugno de Caſtro marchoit devant avec ſes Arquebuſiers pour commencer la charge, & engager le combat, puis ſe retirer à temps à ſon gros. Vaca de Caſtro demeura à l'arriere-garde avec ſes trente Cavaliers, un peu éloigné de ſes gens, de maniere qu'il pouvoit aiſément remarquer les endroits où il étoit plus néceſſaire d'envoyer du ſecours, ce qu'il ne manquoit pas de faire à propos.

CHAPITRE XIX.

De la Bataille de Chupas, & de ce qui s'y paſſa.

PENDANT que les troupes de Vaca de Caſtro marchoient aux ennemis, ceux-ci faiſoient un feu continuel de leur artillerie : mais comme tous leurs coups étoient inutiles, parcequ'ils paſſoient trop haut, Dom Diegue ſoupçonna que le Capitaine Candie, qui en avoit la charge, avoit été gagné, & que c'étoit exprès qu'il faiſoit ainſi tirer haut. Il alla donc à lui tout en colere, & le tua de ſa propre main : puis il pointa lui-même une piece de canon,

& y mit le feu, donnant dans un Escadron, où il tua quelques gens. Carvajal ayant vû cela, & considérant que l'artillerie qu'ils avoient de leur côté ne pouvoit pas leur être d'un grand usage, il fit prendre la résolution de la laisser là sans s'en servir, & de hâter un peu le pas. Alors Dom Diegue & ses Capitaines Jean Balsa, Jean Tello, Diegue Mendez, Malavez, Diegue de Hoces, Martin de Bilbao, Jean d'Ollo, & la plûpart des autres étoient postés de maniere que toute leur Cavalerie étoit partagée en deux Escadrons au milieu desquels étoit placée leur Infanterie. Leur artillerie étoit au-devant, pointée du côté que Vaca de Castro pouvoit les faire attaquer. Ils crurent que c'étoit marquer trop de timidité d'attendre leurs ennemis en cet état, & qu'il falloit leur épargner la peine d'une partie du chemin, & s'avancer à leur rencontre. Ils firent donc marcher leurs troupes, & avancer leur artillerie du côté que venoit Vaca de Castro. Ce mouvement se fit contre le sentiment de Pierre Suarez, leur Sergent Major, qui étant homme fort entendu, & fort expérimenté à la guerre, n'étoit pas de cet avis : ainsi en leur voyant changer de

cette maniere leur artillerie, il jugea qu'ils ſe perdoient : parcequ'au-devant du lieu où elle étoit premierement poſtée, il y avoit une campagne d'aſſez grande étendue que les ennemis n'auroient pû traverſer pour en venir aux mains, ſans que le canon leur fît beaucoup de mal : au lieu que les gens de Dom Diegue, s'avançant comme ils faiſoient, & accourciſſant cet eſpace, perdoient une belle occaſion qu'ils avoient de leur nuire, & ſe privoient eux-mêmes du moyen de le faire. Nonobſtant ces remontrances, ils avancerent toujours, & ſe poſterent près d'une colline, ſur laquelle devoit paroître l'armée de Vaca de Caſtro, de ſorte que juſqu'à ce qu'elle fût en effet arrivée ſur cette coline qui la couvroit, l'artillerie de Dom Diegue ne pouvoit leur faire aucun mal, & y étant une fois arrivés, ils ſe trouvoient ſi près des ennemis que le canon ne pouvoit pas longtemps leur nuire ni les empêcher d'en venir aux mains. Pierre Suarez, Sergent Major, voyant donc qu'on mépriſoit ſon avis, pouſſa ſon cheval, & ſe rendit à l'armée de Vaca de Caſtro. Dans le même-temps Paul, frere de l'Ynca, avec un grand nombre d'Indiens, atta-

qua les troupes de Caſtro à la gauche, en leur tirant une grande quantité de pierres & de fléches : mais comme les Arquebuſiers en tuerent quelques-uns, les autres prirent incontinent la fuite ; Martin Cote, qui commandoit une Compagnie d'Arquebuſiers de Dom Diegue, s'avança alors de ce côté-là avec ſa Compagnie, & ſes gens commencerent à eſcarmoucher avec ceux du Capitaine Caſtro. Alors les troupes du Gouverneur marchant au petit pas, au ſon des Tambours & des Trompettes, commencerent à paroître ſur la hauteur : là ils firent alte, afin de prendre leur temps pour charger, parceque l'artillerie, qui tiroit inceſſamment, ne leur en donnoit pas le temps : au reſte quoiqu'ils en fuſſent aſſez près, elle ne leur faiſoit pas beaucoup de mal, à cauſe que la plûpart des boulets paſſoient pardeſſus leur tête : mais s'ils euſſent été vingt pas plus avancés, ils en euſſent extrêmement ſouffert, parcequ'elle leur auroit donné à plomb. Il eſt vrai pourtant que l'Infanterie de Vaca de Caſtro en ſouffrit beaucoup, & en reçut bien du mal, à cauſe qu'elle étoit dans un lieu plus élevé, où les boulets donnoient directement, ſi bien qu'un ſeul

emporta toute une file, & fit ouvrir le bataillon : mais les Capitaines le firent promptement remettre en ordre, en courant l'épée à la main, & menaçant de tuer ceux qui ne se rangeroient pas; ainsi il se referma. Cependant le Sergent Major, François de Carvajal, retenoit les Capitaines & les empêchoit de donner, attendant que la fureur de l'artillerie diminuât un peu. Alors la Cavalerie étant montée un peu plus haut sur la colline, les Arquebusiers de Dom Diegue tuerent Pedro Alvarez Holguin, & Gomez de Tordoya, & leurs décharges en blessoient & tuoient toujours quelques autres. Là-dessus le Capitaine Pedro de Vergara se voyant blessé d'un coup d'Arquebuse, commença à crier hautement contre la Cavalerie, disant, qu'ils devoient donner s'ils ne vouloient bientôt voir périr toute l'Infanterie qui étoit exposée à tout le feu des ennemis. Incontinent les Trompettes sonnerent la charge, & les Escadrons de Vaca de Castro s'avancerent : ceux de Dom Diegue faisant aussi de leur côté le même mouvement, les reçurent avec beaucoup de courage, si bien qu'ils se joignirent; le choc fut rude, presque toutes les lances de côté & d'autre furent

rent rompues, & plusieurs Cavaliers de l'un & de l'autre parti tomberent morts ou blessés. Puis ils mirent l'épée à la main, & commencerent un sanglant combat à coups de sabre, de massue & de hache: il y avoit des Cavaliers qui se servoient de coignées, comme celles qu'on a pour fendre le bois, qu'ils tenoient des deux mains, & en donnoient de si grands coups, que ni casque, ni autre armure n'étoit capable d'y résister. Ils combattirent ainsi quelque temps avec beaucoup de furie, jusqu'à ce qu'étant les uns & les autres hors d'haleine, il prirent un peu de relâche. Là-dessus l'Infanterie de Vaca de Castro s'avança contre celle de Dom Diegue, Carvajal marchant à la tête, & les encourageant autant qu'il lui étoit possible & par ses paroles & par son exemple. Ne craignez point l'artillerie, leur disoit-il, je suis aussi gros que deux de vous ensemble, & cependant je ne la crains point, & vous voyez combien de boulets passent auprès de moi sans me toucher: puis afin qu'on ne s'imaginât pas qu'il se fioit sur ses armes qui étoient bonnes, il ôta sa cotte de maille & son casque, & les jetta par terre, demeurant avec un simple pourpoint de toile. Il s'avança de

cette maniere marchant droit à l'artillerie ; tous les autres le suivirent si bien, qu'ils la gagnerent & s'en rendirent les maîtres, ayant tué plusieurs de ceux qui la gardoient, puis ils la pointerent contre leurs ennemis : cela fut poussé avec tant de vigueur, & réussit si heureusement, qu'on attribua à cette action la plus grande partie de la victoire. Cependant le jour manquoit, & la nuit devenoit obscure, si bien qu'ils ne se connoissoient presque plus les uns les autres que par la voix. La Cavalerie après quelques momens de relâche, avoit recommencé le combat, & déja la victoire panchoit du côté de Vaca de Castro, lorsqu'il vint lui-même à la charge avec ses trente Cavaliers de réserve ; il attaqua à la main gauche où il y avoit deux Compagnies de Dom Diegue qui faisoient encore ferme, quoique la plûpart des autres commençassent à plier. En attaquant, il cria, victoire, victoire, ce qui n'empêcha pas que le combat ne fût encore opiniâtre & vigoureux de part & d'autre dans cet endroit : il y eut quelques Cavaliers, du nombre de ces trente, qui furent blessés & renversés par terre, & le Capitaine Ximenez, N. de Montale, qui étoit

de Medina del Campo, & quelques autres Cavaliers y furent tués. Enfin, ceux de Vaca de Castro s'opiniâtrerent avec tant de résolution, que les gens de Dom Diegue tournerent le dos & prirent la fuite en désordre. On les poursuivit, & on en tua & blessa plusieurs. Il y eut deux de leurs Capitaines, l'un nommé Bilbao, & l'autre Christoval de Sosa, qui, quand ils virent tourner le dos à leurs gens, furent si pénétrés de douleur & de rage, qu'ils se jetterent comme des désespérés au travers des ennemis, frappant à droite & à gauche, & criant l'un & l'autre de toute leur force : *Je suis un tel, qui ai tué le Marquis.* Ce qu'ils continuerent jusqu'à ce qu'on les eût mis en pieces. Plusieurs des gens de Dom Diegue se sauverent à la faveur de l'obscurité de la nuit, & quelques-uns pour n'être pas reconnus & se sauver plus aisément, jetterent leurs écharpes, & en prirent de celles des ennemis qu'ils trouvoient morts ; car les écharpes des uns & des autres étoient fort différentes, celles des Troupes de Vaca de Castro étant rouges, & celles de gens de Dom Diegue blanches. La victoire demeura donc à Vaca de Castro, bien qu'avant d'en venir aux mains il eût perdu

beaucoup plus de monde que ſon ennemi, de ſorte qu'alors Dom Diegue ſe croyoit aſſuré d'être vainqueur. Les fuyards, qui penſoient ſe ſauver par la Vallée, furent tous tués par les Indiens, & cent cinquante Cavaliers qui s'enfuirent à Guamanga, diſtante de deux lieues où s'étoit donnée la bataille, y furent déſarmés & pris par le petit nombre d'habitans qui étoient demeurés dans cette Ville. Dom Diegue s'enfuit à Cuſco, où Rodrigue de Salazar de Tolede, qui y étoit ſon Lieutenant, & Antoine Ruiz de Guevara un des Magiſtrats, le firent prendre priſonnier, & avec lui Diegue Mendez, compagnon de ſa fuite. Ainſi finit l'autorité & le gouvernement de Dom Diegue, qui s'étant vû un jour Seigneur & Maître du Pérou, ſe vit le lendemain arrêter priſonnier par des Officiers créés & établis de ſa main, qui en uſerent ainſi de leur propre mouvement, & ſans en avoir reçû l'ordre de perſonne. Cette bataille fut donnée le ſeiziéme jour de Septembre de l'an mil cinq cens quarante-deux.



CHAPITRE XX.

Vaca de Castro donne des louanges à ses Troupes, & leur rend graces de la victoire qu'il venoit de remporter par leur courage.

UNE grande partie de la nuit se passa avant qu'on pût rassembler l'Armée victorieuse, parceque les soldats étoient occupés à piller les tentes des gens de Dom Diegue, où ils trouverent beaucoup d'or & d'argent, & tuerent quelques soldats qui s'y étoient cachés, ou qui étant blessés n'avoient pû fuir. Après qu'on l'eût enfin rassemblée, on se tint encore sur ses gardes, & on fit demeurer en ordre & sous les armes, tant l'Infanterie que la Cavalerie, parcequ'on craignoit que les Troupes de Dom Diegue se ralliassent. Vaca de Castro passa la plus grande partie de la nuit à donner des louanges & faire des caresses à toute son Armée en général, & rendre graces à chaque soldat en particulier d'avoir si bien fait son devoir. Il y eut dans cette bataille plusieurs Officiers & plusieurs soldats de l'un & de

l'autre parti qui se signalerent beaucoup : Dom Diegue en particulier s'y distingua fort, & fit paroître beaucoup de courage & de valeur, faisant plus qu'il ne sembloit qu'on dût attendre de son âge, qui n'étoit que de vingt-deux ans : il étoit animé par la considération de la mort de son pere, dont il croyoit la vengeance juste : il y eut aussi quelques-uns de ceux de son Armée qui l'imiterent fort bien. Du côté de Vaca de Castro, ils étoient animés par le désir de venger la mort du Marquis, pour la mémoire duquel ils conservoient un amour & une fidélité inviolable, si bien qu'aucun péril n'étoit capable de les étonner, ni les empêcher de faire leur devoir pour en venir heureusement à bout. Il mourut des deux côtés environ trois cens hommes, parmi lesquels il y avoit plusieurs Officiers & personnes de marque, comme Pedro Alvarez Holguin & Gomez de Tordoya, qui pour se faire distinguer dans cette occasion, étoient vêtus de velours blanc en broderie d'or par-dessus leurs armes, ce qui les faisoit aisément remarquer, & fut cause qu'ils furent tués par les Arquebusiers, comme on l'a dit. Alfonse d'Alvarado se signala aussi beaucoup ;

Carvajal tout de même, qui sans craindre aucun péril, marcha droit à l'artillerie des ennemis, bien qu'elle tirât continuellement, & que les Arquebusiers qui la gardoient fissent de leur côté un si grand feu, qu'il sembloit impossible d'éviter qu'il n'y eût quelque balle qui l'atteignît. On eût dit que ce mépris de la mort la faisoit fuir de lui, comme en effet il arrive souvent dans les plus grands périls, que celui qui les brave s'en sauve, & que ceux qui les craignent le plus y périssent : cela se vit dans cette bataille, où un jeune homme qui n'osa s'exposer aux coups, & s'alla cacher de peur derriere un rocher, y eut la tête cassée par un éclat de pierre qu'un boulet de canon en fit sauter, & fut ainsi tué dans le lieu où il croyoit s'être mis en sûreté. Les principaux de ceux qui se signalerent dans cette bataille, & dans les dispositions & les affaires qui la concernent pour la faire réussir heureusement comme elle fit, furent le Licencié Carvajal, François de Godoy, Diegue d'Aguilera, Nicolas de Ribera, Jerôme d'Aliaga, Jean de Barbaran, Michel de la Cerna, Lope de Mendoze, Diegue Centeno, Melchior Verdugo, Christoval de Bar-

rientos, Gomez d'Alvarado, Gaſpar Rodriguez, Dom Gomez de Luna, Pedro de Hinoioſa, François de Carvajal, Dom Pedro Porto Carrero, Alfonſe de Caceres, Diegue Ortis de Guſman, Sébaſtien de Merlo, François d'Ampuero, & pluſieurs autres. Outre ceux-là, il y en eut quelques-uns qui avoient été du parti d'Almagre, & qui, comme on l'a dit, ſuivirent Vaca de Caſtro, parcequ'il agiſſoit au nom de Sa Majeſté, leſquels ſe ſignalerent auſſi beaucoup, dont les Principaux furent, Pedro Alvarez Holguin, Dom Alfonſe de Montemayor, Jean de Sayavedra, Martin de Robles, Lorenço d'Aldana, Dom Chriſtoval Ponce de Leon, Pablo de Meneſes, Vaſco de Guevara, le Maître des Comptes Jean de Guſman, Diegue Nuguez de Mercado, Pero Lopez d'Ayala, Diegue Bezarra, Diegue Maldonat, Jean Garcia, Diegue Gallego, François Gallego, Pero Ortiz, Alfonſe de Meſa, Denis de Bouadilla, Louis Garcias de ſaint Mamez, Garci Gutierrez d'Eſcobar, Marc d'Eſcobar, Jean d'Horbaneja, Diegue d'Ocampo, & pluſieurs autres. Vaca de Caſtro leur donna à tous, ou au moins à la plûpart, de quoi vivre, lorſqu'il fit le partage du

pays,

pays, ajoutant à ses libéralités cette louange, qu'ils les avoient très-bien méritées, puisqu'ils avoient abandonné leurs intérêts & leurs ressentimens particuliers, pour suivre les ordres de Sa Majesté, & se sacrifier pour son service.

CHAPITRE XXI.

Vaca de Castro fait punir quelques-uns de ceux qui avoient suivi Dom Diegue, & pardonne aux autres.

LA nuit de cette victoire il gela bien fort, de sorte que le froid fit mourir plusieurs de ceux qui étoient blessés. Il n'y eut que le seul Gomez de Tordoya qui n'étoit pas encore mort, & Pedro Anzurez qui étoit blessé, & qu'on ne put panser, parceque le bagage n'étoit pas encore arrivé. Le lendemain dès le matin Vaca de Castro fit soigner les blessés qui étoient au nombre de plus de quatre cens, & fit aussi enterrer les morts: il fit transporter les corps de Pedro Alvarez & de Gomez de Tordoya, à la ville de Guamanga, où ils furent ensuite enterrés avec beaucoup de magnificence.

Dès le même jour il fit couper la tête à quelques - uns des prisonniers qui avoient eu part à la mort du Marquis, & le jour suivant étant allé à Guamanga, il trouva que le Capitaine Diegue de Royas avoit fait souffrir le même supplice à Jean Tello, & à quelqu'autres Capitaines. Vaca de Castro donna ordre au Licencié de la Gama de faire faire justice des autres, en les faisant punir comme ils le méritoient ; celui-ci, suivant ses ordres, en fit pendre quelques-uns, & couper la tête à d'autres, jusqu'au nombre de quarante en tout, de ceux qui étoient les plus coupables ; il en bannit quelques-autres, & pardonna à tout le reste, si bien qu'il y eut environ soixante personnes en tout qui furent punies par justice. Après cela on donna permission à tous ceux qui étoient domiciliés de se retirer dans leurs maisons. Vaca de Castro s'en alla ensuite à Cusco, où il fit faire le procès à Dom Diegue, & quelques jours après lui fit couper la tête. Diegue de Mendez & deux autres prisonniers, se sauverent de prison, & s'en allerent trouver l'Ynca qui s'étoit retiré dans ces montagnes qu'on nomme les Andes, qui sont comme inaccessibles, & où il est impossible

d'attaquer ceux qui s'y ſont retirés, par la difficulté des paſſages. L'Ynca le reçut avec joie, & témoigna être ſenſiblement touché de la mort de Dom Diegue, dont il étoit fort ami. Il le lui avoit témoigné en lui envoyant pluſieurs cottes de maille, corſelets, cuiraſſes & autres armes de celles qu'il avoit priſes aux Eſpagnols qu'il avoit vaincus & tués lorſqu'ils alloient par ordre du Marquis au ſecours de Gonzale Pizarre & de Jean Pizarre à Cuſco : il avoit auſſi toujours eu ſoin de tenir ſecretement des Indiens en divers endroits afin d'être promptement inſtruit du ſuccès de la bataille.

CHAPITRE XXII.

Vaca de Caſtro envoie des gens de divers côtés pour découvrir le Pays.

APRÈS la mort de Dom Diegue, & la diſſipation entiere de ſon parti, la paix ſe trouvant par-là rétablie dans tout le pays, il ſembla à Vaca de Caſtro qu'il ne pouvoit honnêtement congédier ſes troupes, n'ayant pas de quoi les récompenſer comme il auroit ſouhaité : il prit donc le parti de les envoyer

faire des conquêtes & des découvertes dans le pays. Ainſi il fit retourner le Capitaine Vergara avec ſes gens à la conquête des Bracamoros, d'où il l'avoit tiré. Il envoya les Capitaines Diegue de Royas & Philippe Gutierrez, avec plus de trois cens hommes vers l'Orient pour découvrir le pays, où ils firent depuis des établiſſemens du côté de la riviere de la Plata. Il envoya auſſi un nommé Monroy au Chili pour mener quelque ſecours au Capitaine Pedro Valdivia. Il donna ordre au Capitaine Jean Perez de Guevara d'aller à la conquête du pays de Mullobamba qu'il avoit découvert. Ce pays eſt fort montueux, & il y a deux grandes rivieres qui prennent leur ſource dans la pente de ces montagnes, & qui coulent de-là vers la mer du Nord. L'une de ces rivieres eſt le Maragnon, dont nous avons déja parlé, & l'autre la riviere de la Plata. Les Habitans de ce pays ſont les Caribes, qui ſont Antropophages. Le pays eſt fort chaud, ſi bien qu'ils vont nuds, ou peu s'en faut, n'ayant que quelques haillons autour du corps. Jean Perez eut en ces lieux connoiſſance d'un grand pays qui eſt par de-là les montagnes vers le Septentrion, où il y a de riches mines


To. 1. P. 340



d'or, où on trouve des chameaux, & des poules comme celles de la nouvelle Espagne : on y trouve aussi des brebis beaucoup plus petites que celles du Pérou. Il faut arroser tout ce qu'on seme en ce pays-là, parcequ'il y pleut fort rarement. Il y a un Lac donc les bords sont fort peuplés. Dans toutes les rivieres il y a certains poissons qui sont de la forme & de la grandeur des plus grands chiens, qui tuent & mangent les Indiens qui entrent dans les rivieres, ou même qui passent auprès ; car ces animaux sortent aussi de l'eau & marchent sur la terre. Ce pays est borné du côté du Septentrion par le Maragnon, à l'Orient par le Bresil que les Portugais possedent, au Midi par la riviere de la Plata : on dit aussi que c'est en cet endroit que sont ces Amazones, dont Orellana ouit parler. Vaca de Castro, après avoir ainsi envoyé ses Capitaines en divers endroits, demeura plus de dix huit mois à Cusco, faisant le partage des Indiens qui n'avoient point d'occupation, en les distribuant comme il le jugeoit à propos, mettant toutes choses en bon ordre dans le pays, & faisant des réglemens & des ordonnances fort utiles pour la conservation des

Indiens. Dans ce temps même on découvrit dans le voisinage de Cusco les plus riches mines d'or dont on ait oui parler de nos jours, particulierement dans une riviere qu'on nomme Carabaya, où un Indien en recueillit dans un jour la valeur d'un marc. Tout le Pays étoit donc alors fort tranquille : les Indiens étoient protégés, & remis des grandes fatigues qu'ils avoient souffertes pendant la guerre : alors Gonzale Pizarre vint à Cusco ; car jusques là il n'en avoit pû obtenir la permission : & après y avoir demeuré quelques jours, il s'en alla dans le pays des Charchas s'occuper à son ménage & à ses affaires de campagne, jusqu'à ce que le Viceroi Blasco Nugnez Vela vînt au Pérou, comme on le dira dans la suite.

CHAPITRE XXIII.

Ordonnances de Sa Majesté pour le Gouvernement des affaires des Indes. Blasco Nugnez Vela va au Pérou en qualité de Viceroi pour les faire exécuter.

DANS ce temps-là, & même un peu auparavant, quelques Religieux mûs, ce leur sembloit, par un bon zele,

allerent informer Sa Majesté, & les Seigneurs de son Conseil, des grandes charges que les Espagnols en général imposoient sur les Indiens, & des cruautés qu'ils exerçoient contr'eux, les maltraitant dans leurs personnes, même jusqu'à les tuer; leur enlevant tous leurs biens, par les impositions excessives dont ils les chargeoient, & les contraignant de travailler aux mines & à la pêche des perles où ils périssoient tous, de maniere que le nombre en diminuoit si fort, & il étoit déja si petit, qu'en peu de temps il n'en demeureroit aucun de reste ni dans la nouvelle Espagne, ni dans le Perou, ni dans les autres lieux où il y en avoit encore; mais qu'ils périroient tous, comme cela étoit arrivé dans les Isles de saint Domingue, de Cuba, de saint Jean, de Porto Rico, de la Jamaïque & dans quelques autres, où il n'y avoit plus, pour ainsi dire, ni trace ni mémoire des Indiens autrefois Habitans naturels de ces lieux. Pour persuader mieux cela à Sa Majesté, ils y ajoutoient le récit de quelques cruautés particulieres que les Espagnols avoient exercées contre les Indiens: & ils y en joignoient d'autres dont les faits n'étoient point avérés, & qu'on n'a jamais été assu-

ré qui fussent véritables. Qu'une des principales causes de ce mal & de la destruction de ces pauvres peuples venoit des grands fardeaux qu'on faisoit porter à ces Indiens, sans garder en cela ni l'équité ni la modération qui eussent été nécessaires. Qu'au reste, ceux qui avoient poussé les choses dans un plus grand excès étoient les Gouverneurs & leurs Lieutenans, les Officiers de Sa Majesté, les Evêques, les Religieux & les autres personnes favorisées & privilegiées, qui se fiant sur leur autorité & leurs privileges, s'assuroient qu'il n'y auroit aucunes peines contre eux pour cela, ce qui leur faisoit commettre tous ces excès avec d'autant plus de liberté & de hardiesse. Celui qui pressa & qui insista le plus sur ces remontrances, fut un Religieux de l'Ordre de saint Dominique, nommé Frere Barthelemy de las Casas, que Sa Majesté pourvut de l'Evêché de Chiapa. L'Empereur ayant donc oui toutes ces choses, & desirant d'y apporter quelque remede, à quoi il se croyoit obligé en conscience, ainsi qu'on le lui avoit fait entendre : sur les informations qu'on lui présenta là-dessus, il fit assembler non-seulement tous ceux qui étoient de son Conseil des

Indes, mais auſſi pluſieurs autres perſonnes éclairées, gens de Lettres & de probité. Dans cette aſſemblée on examina ſoigneuſement les choſes, & après pluſieurs conſidérations faites ſur la matiere, on dreſſa quelques reglemens par leſquels on eſperoit de remedier aux maux & aux inconveniens qui avoient été repreſentés par Frere Barthelemy. Ce reglement portoit qu'on ne pourroit forcer aucun Indien de travailler aux mines ni à la pêche des perles, qu'on ne leur impoſeroit point de charges exceſſives, & que même on ne les obligeroit à porter les fardeaux que dans les lieux où on ſeroit deſtitué des moyens de faire autrement : qu'on les paieroit de leur travail, & qu'on fixeroit les tributs qu'ils ſeroient obligés de payer aux Eſpagnols : que tous les Indiens qui demeureroient libres par la mort des maîtres à qui ils appartenoient, ſeroient aprés cela au Roy. L'Ordonnance portoit encore, qu'on remettroit en liberté tous les Indiens qui étoient dans la poſſeſſion & le partage de tous les Evêques des Indes, des Monaſteres & des Hôpitaux : comme auſſi de ceux qui ſeroient Gouverneurs, ou leurs Lieutenans, ou Officiers de Sa Majeſté, ſans qu'ils les puſſent retenir,

quand même ils protesteroient là-dessus d'aimer mieux quitter leurs Charges. On ordonnoit que cela auroit lieu particulierement, & seroit exactement observé au Pérou, par tous ceux qui avoient eu quelque part dans les mouvemens & les troubles qui y étoient arrivés entre Dom François Pizarre & Dom Diegue d'Almagro, & que tous ces Indiens qui d'une maniere ou de l'autre seroient remis en liberté, comme aussi tous les tributs qu'ils payoient, appartiendroient à l'avenir à Sa Majesté. Il est évident que cette derniere clause faisoit qu'il n'y avoit personne dans tout le Pérou qui pût retenir ses Indiens. En effet, il est aisé de voir par toute cette Histoire, qu'il n'y avoit aucun Espagnol ni grand ni petit, qui n'eût eu quelque attachement pour l'un des deux partis, même avec autant de passion, que s'il y fût allé de leurs biens & de leur vie. Cela s'étoit même étendu jusqu'aux Indiens du pays, à qui il arriva souvent d'avoir des démêlés, des disputes & des querelles les uns contre les autres, jusqu'à en venir aux mains pour ces deux partis, les uns tenant pour ceux du Chili, comme ils appelloient les partisans de Dom Diegue, & les

autres pour ceux de Pachacama, appellant ainsi ceux qui suivoient le parti du Marquis. Entre plusieurs autres choses, outre celles qui étoient portées par le réglement dont on vient de parler, & qu'on avoit jugé convenables pour le gouvernement de ces Provinces éloignées, il y en avoit une qui regardoit le Pérou en particulier. On consideroit que ce pays étoit le plus riche & le plus considérable de ceux qui appartenoient à Sa Majesté dans l'Amérique, & qu'il dépendoit de l'Audience Royale résidente dans la Ville de Panama, où il n'y avoit que deux Auditeurs, ce qui faisoit que les affaires souffroient de grands retardemens, & ne se pouvoient presque expédier à propos, le Pérou étant, comme il étoit, fort éloigné de Panama; & sur tout encore, parceque, comme on l'a déja remarqué ci-devant, la plus grande partie de l'année on ne pouvoit y aborder. On disoit donc là-dessus que c'étoit sans doute la raison qui avoit empêché qu'on ne pût apporter les remedes convenables aux maux & aux inconvéniens dont on vient de parler, & qu'à l'avenir on ne pourroit non plus remédier à ceux qui surviendroient: c'est pourquoi on jugeoit à propos de casser

l'Audience de Panama, & d'en établir une nouvelle ſur les frontieres de Guatimala & de Nicaragua, dont le Licencié Maldonat qui étoit Auditeur de Mexique fut le Préſident, & du Reſſort de laquelle ſeroit la Province de Terre-ferme. Qu'à l'égard du Pérou, on y établiroit une nouvelle Audience, composée de quatre Auditeurs, & d'un Préſident qui porteroit le titre de Viceroi & Capitaine Général, parcequ'on jugeoit cela abſolument néceſſaire à cauſe de l'importance des affaires de ce pays. Ces reglemens furent faits & publiés dans la Ville de Madrid l'an mil cinq cent quarante-deux, & incontinent on en envoya des copies en divers endroits des Indes : ils chagrinerent beaucoup tous ceux qui y avoient fait des conquêtes, & particulierement au Pérou, où le préjudice qu'on en recevoit étoit plus général; puiſqu'il n'y avoit aucun de ceux qui y étoient établis qui ne perdît par-là à peu-près tout ce qu'il poſſedoit, & qui ne ſe trouvât par conſéquent dans la néceſſité de chercher de nouveaux moyens pour ſubſiſter & pour vivre. On diſoit là-deſſus que ſans doute Sa Majeſté avoit été mal informée touchant ce qui s'étoit paſſé, puiſque ceux

qui avoient suivi soit le parti d'Almagro, soit celui de Pizarre, ne l'avoient fait que comme bons & fideles Sujets de Sa Majesté, qui se proposoient de lui obéir en obéissant à ceux qu'ils regardoient comme Gouverneurs, agissant en son nom & par son autorité. Que de plus ils s'étoient trouvés dans une nécessité absolue de leur obéir de gré ou de force, & qu'ainsi ils n'étoient coupables d'aucun crime, ou qu'au moins s'il y avoit quelque faute, elle ne méritoit assurément pas qu'on les dépouillât ainsi de leurs biens. Ils ajoutoient encore, que dans le temps qu'ils découvrirent à leurs propres frais le Pérou, on étoit expressément convenu avec eux, qu'on leur donneroit les Indiens pour toute leur vie, & que même après leur mort ils seroient à leurs fils aînés, ou à leurs femmes, au cas qu'ils mourussent sans laisser d'enfans. Qu'en confirmation & en conséquence de cela même, peu de temps après Sa Majesté avoit envoyé ordre à tous ceux qui avoient eu part à cette conquête de se marier dans un certain temps marqué, sous peine de perdre leurs Indiens, en quoi la plûpart avoient obéi, & qu'ainsi il n'étoit pas juste qu'à présent qu'ils étoient vieux &

caſſés, & qu'ils avoient leurs femmes & leurs familles, on les dépouillât de leurs biens & des moyens de ſubſiſter, dans le temps qu'il croyoient goûter quelque repos, & jouir du fruit de leurs travaux, d'autant plutôt qu'ils étoient avancés en âge, & n'avoient plus aſſez de ſanté, ni aſſez de force pour aller chercher de nouveaux pays & entreprendre de faire de nouvelles découvertes. Il y en eut donc pluſieurs qui ſe rendirent de divers endroits à Cuſco pour repréſenter toutes ces choſes au Licencié Vaca de Caſtro qui y étoit. Il leur dit là-deſſus, qu'il étoit fortement perſuadé que ſi Sa Majeſté étoit bien informée de la vérité des choſes, elle y apporteroit ſans doute quelque remede : qu'ainſi il jugeoit à propos que les Procureurs ou Syndics de toutes les Villes s'aſſemblaſſent, & nommaſſent quelques-uns d'entr'eux pour aller pardevers Sa Majeſté, & ſon Conſeil Royal, afin de leur repréſenter le vrai état des choſes, & les ſupplier très-humblement d'y vouloir apporter le remede convenable, par la révocation ou le changement de ces ordonnances qui les réduiſoient à de ſi fâcheuſes extrêmités. Que pour faciliter de ſa part leur aſſemblée, & faire

que tous s'y pussent plus aisément trouver, il se rendroit à la Ville de los Reyes comme étant plus dans le centre & vers le milieu des autres Villes, tant de la plaine que de la montagne, & qu'ainsi il partageroit de bon cœur la peine, & leur épargneroit une partie du chemin, pour traiter ensemble de cette affaire. Il partit donc en effet de Cusco pour se rendre à los Reyes, menant avec lui les Syndics de toutes les Villes de ce voisinage, & étant accompagné de plusieurs Gentilshommes, & autres personnes considérables.

CHAPITRE XXIV.

De la Commission & du voyage de Blasco Nugnez Vela, Viceroi du Pérou, & des Auditeurs & autres Officiers qui l'accompagnerent.

L'AN mil cinq cent quarante-trois, à-peu-près dans le même-temps que ce dont on vient de parler dans le Chapitre précédent se passoit au Pérou, Sa Majesté en conséquence, & pour l'exécution du réglement qu'on a rapporté, nomma pour Viceroi & Président de ce

pays-là, Blaſco Nugnez Vela, de la Ville d'Avila, qui étoit alors Commiſſaire général des Douanes de Caſtille, parcequ'il l'avoit connu pour un homme de capacité & d'expérience, tant dans cette Charge qu'en d'autres emplois qu'il avoit exercés auparavant dans les Villes de Malaga & de Cuença, & de plus pour un homme droit, qui rendoit exactement juſtice ſans aucun égard pour perſonne, exécutant les ordres du Roy ponctuellement & ſans aucun détour. Sa Majeſté nomma auſſi pour Auditeurs le Licencié Cepeda de la Ville de Tordeſillas, qui étoit alors Auditeur dans les Iſles Canaries, le Docteur Liſon de Texada de la Ville de Loyronne, qui étoit Préteur des Nobles de l'Audience Royale de Valladolid, le Licencié Alvarez, Avocat de la même Audience, & le Licencié Pedro Ortiz de Zarate de la Ville d'Ordugna, qui étoit grand Prevôt de Ségovie ; & pour Maître des Comptes, tant du pays du Pérou que de la Province de Terre-ferme, Auguſtin de Zarate Secretaire de ſon Conſeil Royal ; car depuis la découverte de ces Provinces, on n'avoit point fait rendre compte aux Tréſoriers, ni aux autres Adminiſtrateurs des revenus Royaux.

Royaux. Tous ceux qu'on vient de nommer, s'embarquerent & mirent à la voile au Port de San-Lucar de Barrameda le premier jour du mois de Novembre de l'an mil cinq cent quarante trois : ils arriverent heureuſement au Port de la Ville nommée (*a*) *Nombre de Dios*, où ils firent quelque ſejour, pour faire les préparatifs qui leur étoient néceſſaires pour leur navigation de quelques jours par la mer du Sud. Le Viceroi ſe preſſoit fort, il s'embarqua dans un vaiſſeau qu'il avoit fait équiper, & mit à la voile à la mi-Février de l'an mil cinq cent quarante-trois, ſans vouloir attendre aucun des Auditeurs, bien qu'on l'en priât. Ils ne purent s'empêcher d'en avoir quelque reſſentiment : outre qu'il s'étoit déja paſſé entr'eux quelques petites choſes, qui, quoiqu'elles ne fuſſent pas de grande importance, n'avoient pas laiſſé de faire quelque impreſſion dans leurs eſprits, & de faire à peu près connoître les ſentimens qu'ils avoient les uns pour les autres. Avant que le Viceroi partît de ce lieu, il commença à mettre à exécution un des réglemens qu'il portoit,

(a) *Nom de Dieu, Ville de l'Amerique.*

par lequel il étoit ordonné que les Indiens auroient la liberté de retourner dans le pays de leur naissance, s'ils en étoient hors par quelque occasion que ce pût être : ainsi il commença à rassembler tous les Indiens qui se trouvoient dans cette Province, & qui étoient originaires du Pérou. Le grand commerce entre ces deux Gouverneurs faisoit que le nombre de ces Indiens étoit fort considerable : il les fit tous embarquer dans son navire aux dépens de leurs maîtres. Il se rendit heureusement & en peu de tems au Perou, débarqua au Port de Tumbez, faisant de-là son voyage par terre, & commençant à faire executer les ordres qu'il portoit, dans tous les lieux qui se trouvoient sur son passage. A l'égard des uns, il regloit & fixoit les charges & les impositions qu'ils pouvoient mettre sur les Indiens, & les tributs qu'ils en pouvoient tirer : aux autres, il leur ôtoit entierement tous les Indiens qu'ils avoient, pour les mettre au rang de ceux qui appartenoient à Sa Majesté. Cela fut cause que quelques particuliers qui s'y trouvoient fort interessés, & en général tous les Habitans des Villes de Saint Michel & de Truxillo comparurent devant lui, le

ſuppliant très-humblement, & avec de grandes inſtances, qu'au moins il voulût bien ſurſeoir l'éxécution de ces réglemens ſi rigoureux, juſqu'à la venue des Auditeurs, & qu'alors ils ſe rendroient à Lima pour demander juſtice ſur leur très-humble ſupplication. Ils alleguoient encore, pour appuyer leur demande, qu'il y avoit un article des reglemens qui portoit, qu'ils ſeroient mis à execution par le Viceroy, & les Auditeurs conjointement, & qu'ainſi il n'étoit pas en droit d'en preſſer, comme il faiſoit, l'éxécution, ſe trouvant ſeul. Toutes leurs raiſons & toutes leurs remontrances furent inutiles, il ne voulut point s'y rendre, diſant, que les ordres qu'il portoit étoient des Loix générales faites pour le bien du Gouvernement, qui ne pouvoient ſouffrir de retardement par leurs requêtes ni leurs ſupplications. Il continua donc toujours à faire éxécuter les réglemens juſqu'à ce qu'il fût arrivé à la Province de Guavra, qui eſt à dix-huit lieues de la Ville de los Reyes.



CHAPITRE XXV.

Ce qui se passa dans la Ville de los Reyes à la reception du Viceroi.

AUSSITÔT que le Viceroi fut arrivé au Port de Tumbez, il envoya devant lui à grand hâte pour notifier ses pouvoirs & son autorité au Licentié Vaca de Castro, afin qu'il se désistât du Gouvernement. On apprit donc tant par le messager qui apporta ces ordres, que par d'autres personnes qui vinrent après lui, la rigueur avec laquelle le Viceroi faisoit exécuter les ordonnances dont il étoit chargé, sans écouter là-dessus ni supplication ni requête. Pour irriter encore plus le monde contre le procedé du Viceroy, on ajoutoit le recit de quelques rigueurs qu'on disoit qu'il avoit exercées, qui ne lui étoient jamais venues dans l'esprit. Ces nouvelles causerent tant d'émotion & de murmures dans l'esprit de ceux qui accompagnoient Vaca de Castro, que quelques-uns d'eux lui conseilloient de ne point recevoir le Viceroi, mais plûtôt de protester contre les ordonnances

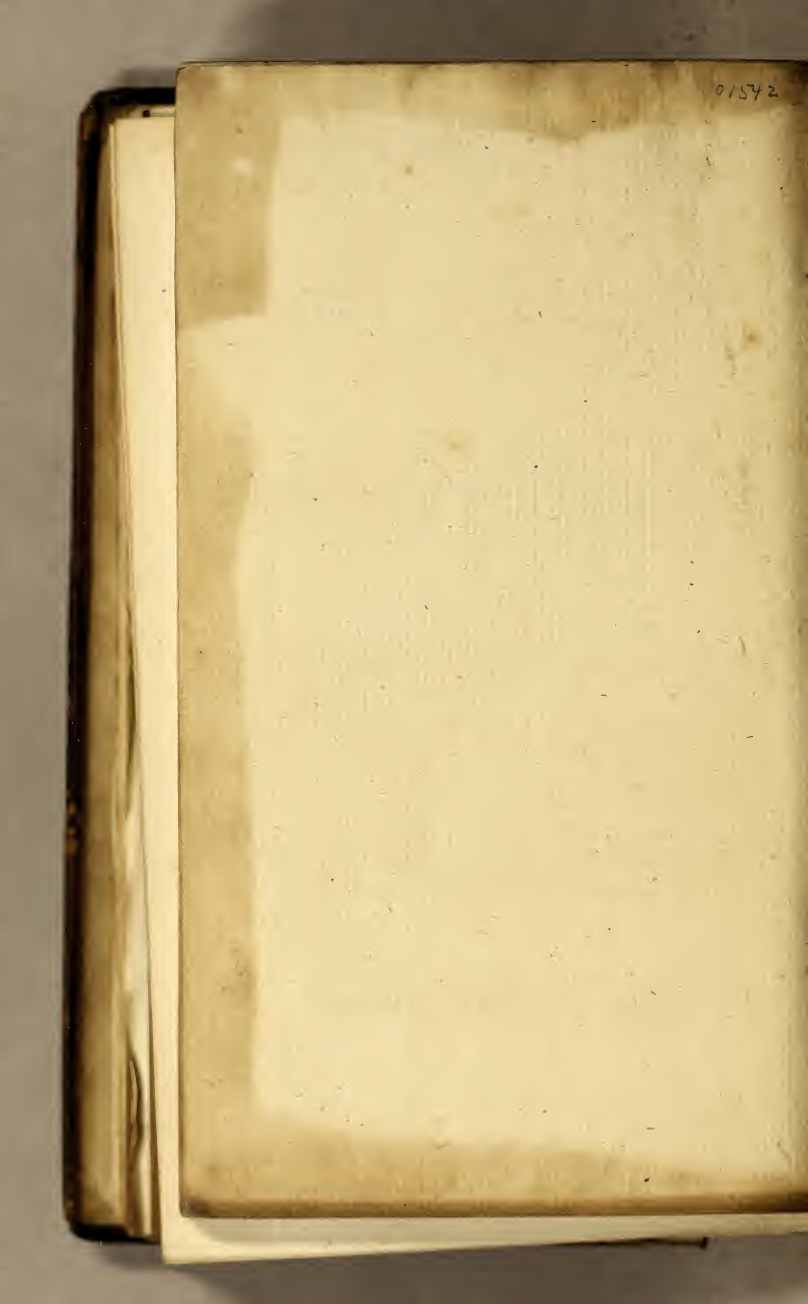
& contre sa commission, & de ne le reconnoître en aucune maniere, puisqu'il s'étoit rendu indigne du Gouvernement, en refusant de rendre justice aux fideles sujets de Sa Majesté, & d'écouter favorablement leurs remontrances, faisant paroître une rigueur excessive dans l'éxécution des ordres qu'il apportoit. Vaca de Casto les appaisoit autant qu'il lui étoit possible, leur disant, qu'ils devoient s'assurer qu'après l'arrivée des Auditeurs, & lorsque l'Audience seroit une fois formée, ils ne seroient pas plûtôt informés de la verité, qu'ils écouteroient sans doute favorablement les supplications qu'on leur feroit. Qu'au reste à son égard, il ne pouvoit pas s'empêcher d'obéir aux ordres de Sa Majesté. En effet, étant près de la Province de Guadachili, qui est à vingt lieues de la Ville de los Reyes, où les provisions du Viceroy lui furent notifiées, il se desista incontinent de la Charge de Gouverneur : seulement avant de le faire, il donna à quelques personnes quelques repartitions d'Indiens qui étoient vacans, dont une partie étoit en son nom. Les principaux de ceux qui venoient avec lui voyant donc qu'ils l'importunoient inutilement, & qu'il ne vouloit point absolument

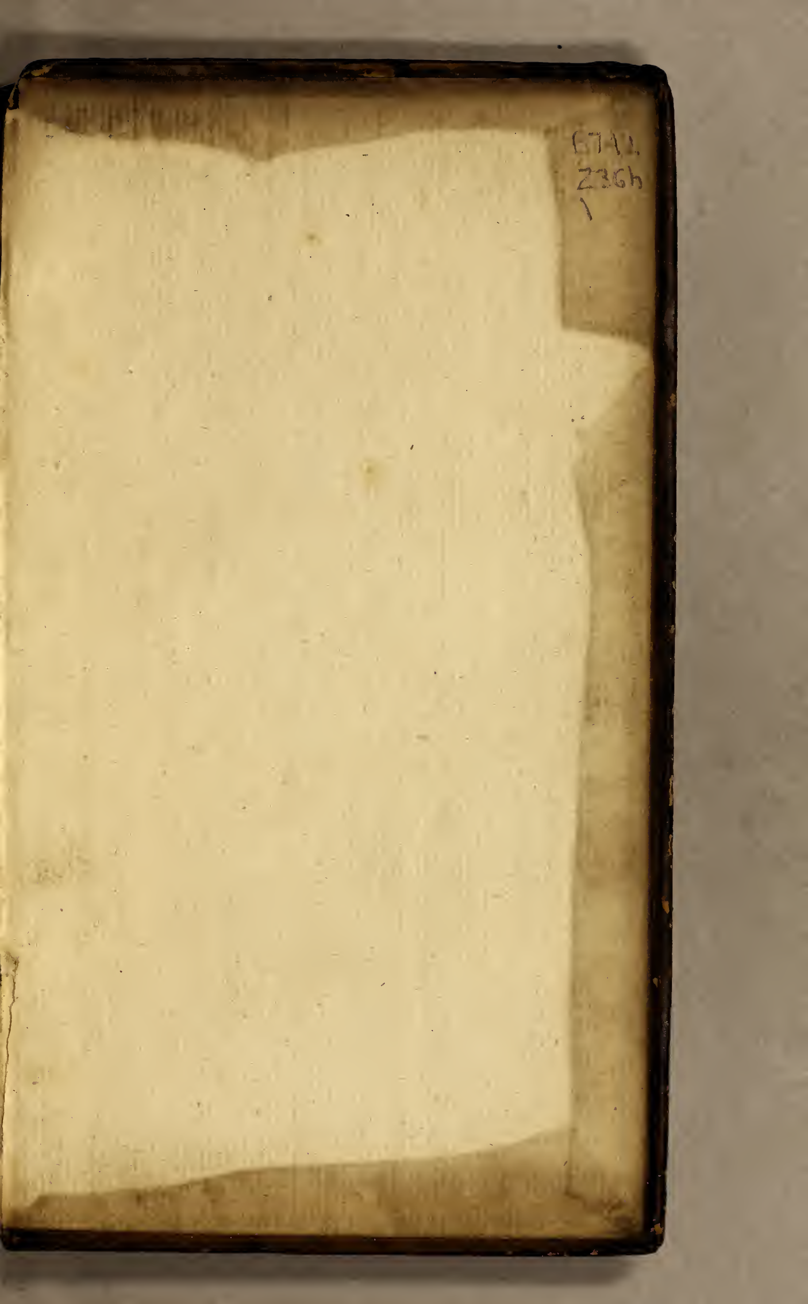
leur accorder ce qu'ils lui demandoient : ils retournerent à Cuſco, diſant pour colorer leur retour, qu'ils n'oſeroient attendre le Viceroi, tandis qu'il étoit ſeul : mais que quand les Auditeurs ſeroient arrivés, alors ils retourneroient. Non-obſtant toutes ces raiſons & ces prétextes ſpecieux, il n'étoit pas difficile à connoître qu'ils s'en alloient fort émus & fort chagrins, & n'étoient pas bien intentionnés. Ils le firent clairement connoître peu de jours après; car étant arrivés à la Ville de Guamanga, ils y exciterent un grand tumulte, & ſe rendirent, malgré Vaſco de Guevara, maîtres de toute l'artillerie que le Licencié Vaca de Caſtro avoit laiſſée en ce lieu après la victoire qu'il remporta ſur Dom Diegue : ils la firent après cela mener à Cuſco, ayant aſſemblé pour cet effet un grand nombre d'Indiens. Vaca de Caſtro continua cependant ſon chemin, & ſe rendit à los Reyes, où il trouva tout en trouble & en confuſion, cette Ville étant fort émue ſur la queſtion, ſi on devoit reconnoître le Viceroi. Les uns diſoient que Sa Majeſté par les Proviſions n'ordonnoit point qu'il ſeroit reconnu juſqu'à ce qu'il vînt lui même en perſonne. Les autres diſoient que quand

même il viendroit, vû les ordonnances qu'il apportoit, & la rigueur avec laquelle il les faisoit exécuter, sans avoir égard ni à requête ni à supplication, il ne falloit point le recevoir ni le reconnoître. Neanmoins Yllan Suarez, Commissaire de Sa Majesté & Juge de Police de cette Ville, fit tant par ses raisons & ses exhortations, que la résolution fut prise de recevoir le Viceroi, & d'admettre ses Provisions, qu'on fit publier avec beaucoup de solemnité. Incontinent après plusieurs des Habitans & des Magistrats de la Ville allerent à Guavra pour l'y recevoir & lui baiser les mains, puis de-là ils l'accompagnerent jusqu'à los Reyes, où il fut reçu avec beaucoup de pompe & de magnificence, marchant, sous un Dais de drap d'or. Les Magistrats marchoient en ordre avec les marques de leurs dignités, vêtus de longues robes de satin cramoisi, doublées de damas blanc : ils le conduisirent ainsi à l'Eglise, puis à son Hôtel. Comme il apprit les murmures & les mouvemens de ceux qui s'en étoient allés à Cusco, il fit dès le lendemain prendre le Licentié Vaca de Castro, & le fit mettre en la prison publique, le soupçonnant d'avoir quelque part à ces mouvemens

ſéditieux, & d'en être même le premier auteur. Les Habitans de la Ville, quoiqu'ils ne fuſſent pas tout-à-fait bien avec Vaca de Caſtro, ſupplierent pourtant très-humblement le Viceroi de ne permettre pas qu'une perſonne de conſidération comme lui, qui étoit du Conſeil de Sa Majeſté, & avoit été leur Gouverneur, fût mis en la priſon publique, puiſque quand même il auroit merité la mort, & qu'on lui devroit faire couper la tête dès le lendemain, on le pouvoit néanmoins mettre dans une priſon plus honnête, & qui ne feroit pas pour cela moins ſûre. Le Viceroi ſe rendit à ces remontrances, & le fit mettre dans la Maiſon Royale, moyennant la caution des Bourgeois pour une ſomme conſidérable, puis il fit mettre tous ſes biens en ſequeſtre. Les Habitans de Lima voyant toutes ces rigueurs, étoient fort chagrins & fort mécontens ; ils conferoient quelquefois ſecretement enſemble, & pluſieurs ſortoient de la Ville les uns après les autres prenant le chemin de Cuſco où le Viceroi n'avoit pas été reconnu.

Fin du Tome premier.


01542


Z36h
1

